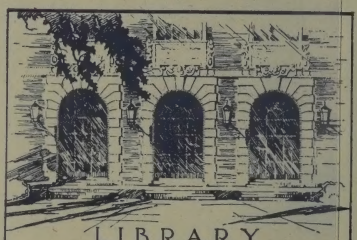

LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY
OF ILLINOIS
845L962
Osa

I'm green
Verified by ASTM
Colibri
COVER SYSTEM

fr. 12.5
+.75
75

4109

PIERRE DOMINIQUE

Sa Majesté

roman

GRASSET

41e Edition

SA MAJESTÉ...

DU MÊME AUTEUR :

ROMANS ET NOUVELLES

Contes désobligeants.
Notre)Dame de la Sagesse.
La Proie de Vénus.
Les Mercenaires.
La Tzigane de Yénitzé.
Les Danubiennes.
Chroniques corses.
Selon Saint Jean...

PAMPHLETS

Deux jours chez Ludendorff.
Les fils de la Louve.

CRITIQUE

Quatre hommes entre vingt.

PIERRE DOMINIQUE

SA MAJESTÉ...

PARIS
BERNARD GRASSET
61, RUE DES SAINTS-PÈRES
1928

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE : VINGT-SIX EXEMPLAIRES SUR PAPIER VÉLIN PUR FIL LAFUMA, NUMÉROTÉS VÉLIN PUR FIL I à 20 ET I à VI ; ET CENT VINGT EXEMPLAIRES SUR PAPIER ALFA SATINÉ OUTHENIN CHALANDRE, NUMÉROTÉS ALFA I à 100 ET I à XX.

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

Copyright by Bernard Grasset, 1928.

845 L962
O eu

« Les Affaires, c'est l'argent des autres... »

EMILE DE GIRARDIN.

1136576

PREMIÈRE PARTIE

I

UN SOURIRE DE LA FORTUNE

— Tu dis ? Répète un peu pour que je me cloue ton nom dans la cervelle...

— Lespinouse... Chevalier de Lespinouse..,

— Bon, bon, et moi...

— Je sais... Signor Mezzetino.

— Voilà. Mezzetino. Le meilleur valet de comédie qui soit dans la péninsule.

Et les deux hommes se mirent à rire en se regardant sous le nez l'un l'autre, comme deux acteurs ventre-creux à la ville, qui s'étonnent de leurs somptueux costumes de princes de théâtre, mais les deux rires qui agitèrent leurs maigres carcasses furent poursuivis sur deux tons, en sorte que Lespinouse avait l'air de rire en soprano et sur le devant de la scène pour un invisible public, tandis que Mezzetino plus discret, et la main sur la bouche, faisait l'accompagnement.

Ils étaient d'ailleurs aussi dissemblables que leurs rires ; tous deux jeunes et bruns, mais, à cela près, c'était le jour et la nuit, l'eau et le feu, chien et chat, femme et silence. Lespinouse plus grand, était sec, tout en os, muscles et nerfs (pas une once de graisse), vif, prompt, bondissant et pétant du feu. Bien râblé

d'ailleurs et paraissant aussi vigoureux qu'agile, il était pourvu d'un diable de nez un peu long et qu'un œil ennemi aurait pu voir tordu, d'une diablesse de bouche un peu grande, et puis le sourcil un peu touffu, les yeux un peu enfoncés, le teint un peu enfumé, enfin, quoi ! porteur d'un visage qui, sans être laid, n'attirait pas précisément le baiser. D'ailleurs, il en accentuait encore le caractère, primitif et rocailleux, par on ne savait quel air matamore et pourfendeur dont il battait les murailles, comme d'une épée.

Il laissait couler entre des cils assez longs un regard qui pouvait passer pour le plus beau filet du monde à prendre le bétail féminin, bétail farouche, capricieux, changeant s'il en est, et le plus difficile de toute la création à rendre domestique et à garder. Deux bijoux, ces yeux-là... Lespinouse ne pouvait malheureusement les vendre aux juifs et se consolait en pensant que les femmes lui prêtaient parfois quelque argent dessus.

Mezzetino avait, comme il sied, les épaules arrondies pour bien recevoir les coups, la taille courte, les jambes un peu torses, encore qu'il courût vite et bien, surtout quand il avait les chiens ou les sergents à ses chausses, et le derrière un peu charnu et rembourré, même dans l'extrême misère afin que les coups de pied fussent bonne blague et amusement pour le derrière comme pour le pied. Ce qui n'empêchait pas le comédien de savoir le cas échéant manier lui aussi la batte. Sur ce corps là, fait pour le service et la révérence, une tête que la comédie avait retouchée, déformée, ridée, plissée et replissée, avec de petits yeux mobiles, une grande oreille en forme de plat à barbe, un nez spirituel et bouffon qui prenait le vent et appelait les nasardes comme le derrière de l'âne les mouches. Et puis une chevelure coupée assez court où des épis bizarres pointaient comme de courtes flammes et cette grande bouche faite pour

enfourner un bon morceau piqué au hasard, et qui savait les vingt sourires classiques depuis le mielleux jusqu'à celui qui montre les dents en passant par les dix-huit chefs-d'œuvre intermédiaires, jetés la plupart du temps d'ailleurs comme des perles à des spectateurs stupides, ces pourceaux.

Tous deux assez mal vêtus. Le malheur des temps. Tous deux haussant leurs esprits au-dessus de ces misères, parlant esprit et cœur quand on leur parlait défroque et songeant que si la France, l'Espagne, le Pape et l'Empire pour ne raisonner que de ces puissances là ne les couvraient pas d'or et d'argent, de satin et de velours, avec dix colliers d'ordres au cou, avant dix ans d'ici, eh bien, c'est qu'il n'y avait pas de justice en ce monde. Et pas de finesse dans les Cours. D'ailleurs, prétendant marcher sur les pieds des voisins, donner dans les côtes aux événements et tenir la main de la Fortune qui n'écrit, la prostituée, sur le marbre des siècles, que comme un enfant aidé par un magister.

Pour l'heure, ils se trouvaient à Livourne sans le sou, ne sachant trop s'ils entreraient au service de l'Empire, du Pape ou bien de l'infant Don Carlos qui venait de ceindre la couronne de Naples. Comme ce que l'on voudrait d'ailleurs, pourvu que ce fut rôle d'épée pour l'un, de cabinet pour l'autre. Seulement ils auraient préféré entrer au service des vainqueurs. Pourquoi ? Par goût de la victoire, à qui ils trouvaient un air de sœur. Et aussi par besoin de butin. Quel serait donc le gagnant en cette année 1736 ? Empire ou Espagne ? Lespinouse disait Espagne, la France tenant pour l'Espagne malgré les sottises d'Albéroni jadis. Mezzetino qui en avait assez du théâtre et que tentait la politique et puis à qui ce fou de Cévenol tournait la tête au point qu'il se voyait fort bien dans la peau d'un ambassadeur, Mezzetino faisait : « Hum ! Hum ! Pas si sûr que

cela ! » Et les deux compères se mangeaient le nez par les rues et sur les places, et dans l'ombre chaude des cabarets.

Or, la veille, au retour d'une expédition sur laquelle il n'y a pas lieu d'insister, mais qui était proche parente de celle par où les étudiants affamés et pauvres de Salamanque se ravitaillaient jadis, ils s'en revenaient crottés et mal repus, habits troués, bottes éculées, sans un écu vaillant, à la recherche, dans les auberges proches le port, d'un gîte de hasard, quand, sous la pluie battante, ils avaient entendu des cris... Les cris d'un homme qu'on assassine ! A cette heure-là, ils en voulaient à tout le monde et pestaient en butant contre les pavés, en barbotant dans le ruisseau, car on n'a guère de bonne humeur quand on a froid et qu'on marche, un vieux manteau serré autour d'habits trop minces, en luttant contre ce diable de vent d'ouest. Aussi leur premier mouvement fut-il de jurer contre l'assassiné.

Mais pour Lespinouse de jurer en dégaînant, tandis que l'autre conseillait la prudence à son très cher ami Cévenol. Prudence ? Roulant son manteau sur le bras gauche, le Cévenol était déjà loin. Le temps de courir vingt pas, il tombait au détour d'une ruelle, dans un coin assez noir, sur un moine capucin se débattant comme un beau diable entre les pattes de deux vilains matelots anglais qui lui bourraient les côtes à grands coups de poing et l'étouffaient sous son capuchon rabattu. Les deux coquins avaient renversé leur victime et la fouillaient en conscience, avec accompagnement d'injures britanniques et de caresses du pied, comptant trouver sur elle le produit d'une bonne quête. Déjà l'on entendait le cri d'appel du frater se fondre en un râle d'homme qu'on étrangle...

Brusquement la Fortune changea de camp. Ce fut l'affaire de cinq secondes. Le galop de l'arrivant et l'éclair de l'épée firent lâcher prise à l'un des matelots

qui se déroba d'un bond, tout de suite avalé par l'ombre. L'autre redressa une tête rougeaude de buveur de gin et demeura là, (stupeur ou cynisme), sans lâcher la lanterne qu'il avait enlevée au moine, ce qui permit à Lespinouse de le souffleter si fort de son épée que le marin en hurla de douleur et tourna promptement le dos, mais pour se voir piqué de seconde en seconde sur toute la largeur de ses reins par le Cévenol qui, très expert à la course et d'ailleurs soucieux de se réchauffer criait : Harri ! Harri ! comme pour les bœufs crient les paysans. Lespinouse poussa vigoureusement son homme jusqu'au bassin, et là, il le força, sous la menace de sa pointe, à se jeter à la mer, puis, lui voyant fendre l'eau noire et glacée, se mit à lui chanter :

« Mouille, mouille, mouille, mouille !
C'est la fête à la grenouille... »

Tout au long. Car monsieur le chevalier aimait à plaisanter. A la fin, il régala sa victime d'un grand éclat de rire et s'en revint, l'épée sous le bras à tout hasard.

— Monsieur, disait cependant le capucin à Mezzetino dans un italien assez rustaud, je vous ai mille grâces, à vous et à votre compagnon... Vous m'avez sauvé la vie...

Et l'autre, la batte sous le bras, avec un grand air d'Hercule sur le cadavre de l'hydre de Lerne :

— Ne parlons pas de cela, mon père... ce n'est rien...

— Mais, que diable ! mon père, que faisiez-vous si tard dans les rues, intervint Lespinouse en remettant son épée au fourreau. Le frère portier de votre couvent va vous laisser passer la nuit dehors... Et d'abord, êtes-vous étranglé ?

Le bon frère avoua qu'il n'était pas étranglé, mais qu'il s'en était fallu de peu : — « J'ai senti le

froid de la mort, » dit-il, déclara qu'il n'avait pas de couvent, vivait non loin de là en un petit logis personnel, oh ! bien pauvre, subsistait d'aumônes (bon ! un espion ! pensèrent les autres) et s'occupait d'alchimie, ce qui fit dresser l'oreille aux deux amis fort préoccupés eux aussi, mais par d'autres moyens que par des cornues, de changer le plomb en or.

— Mais oui, d'alchimie, messieurs. Et même d'astrologie. A votre service. Et vous ? dit le bon frère, et vous ? messeigneurs.., car je vois à vos allures que vous n'êtes pas de ces « bravi » comme on en voit partout, mais sans doute des gens de qualité...

Ils marchaient à la file dans la ruelle, le moine au second rang, longeant l'un des murs pour éviter le ruisseau qui coulait au milieu, en charriant des ordures.

— Nous sommes ce que vous dites, affirma hardiment Lespinouse, et tels que vous nous voyez, mon révérend, nous cherchons fortune.

— Ah ! bah ! dit le père... c'est un rude métier !

— Nous cherchons ? interrompit Mezzetino avec un sourire assez hautain, non, non. Nous croyons savoir que la Fortune nous cherche.

— Et nous ne faisons rien, dit Lespinouse en saluant, pour l'éviter...

— Mais nous nous demandons, continua Mezzetino, si cette duchesse nous attend sur la route d'Empire ou sur celle d'Espagne.

— Hé ! hé ! dit le moine en mettant le pied sur un seuil qui devait être le sien à en juger par la façon dont il toucha le heurtoir sans pourtant le laisser retomber, hé ! hé ! l'Empire est bon... et l'Espagne n'est point mauvaise. Mais... Mais... (il se mit à rire tout bas), je crois décidément que c'est Dieu qui m'a mis sur votre route...

Les deux autres se serrèrent contre lui dans l'espé-

rance d'une confidence monnayable (qui peut savoir?) car ils remarquaient que le moine, sans lâcher son marteau, avait l'air d'écouter si aucun pas ne se faisait entendre. Un vent déjà mêlé de pluie roulait autour d'eux comme un chien fou, mêlant les manteaux et la bure. Un air de conspiration flottait dans l'air, et le bruit du ressac soulignait durement le sérieux du dialogue.

— Car, chuchota le moine, je connais quelqu'un qui récompensera des braves comme vous mieux que les souverains d'ici ou de là...

— Le Roi du Ciel, peut-être ? murmura Lespinouse avec aigreur.

Le capucin eut un geste qui signifiait que s'il servait ce souverain-là, c'était à ses moments perdus et sans compter tirer de lui grand chose.

— Non, dit-il, mais quelqu'un qui sera roi... Chut ! chut !

Et le marteau frappa, ébranlant à la fois le bois et les deux cœurs des jeunes gens.

— Mon révérend... dirent-ils ensemble, en se serrant contre lui et avec une furieuse envie de faire du compagnon de la chair à pâté.

Mais, sans plus vouloir dire mot, le moine avait rompu les chiens en donnant rendez-vous pour le lendemain soir cinq heures, derrière le marché aux Poissons, chez Buccari, l'aubergiste, et en laissant échapper dans un souffle son nom : Padre Ruffino, capucin.

II

L'AMOUR ET LA POLITIQUE

— Donc, c'est ici... chevalier...

— C'est ici, mon cher. Une maison de pauvre apparence.

La porte était entr'ouverte. L'auberge était déserte. On entendait la voix aigre de la Buccari crier dans le jardin. Au bas de l'escalier intérieur les deux compagnons hésitaient encore, lorsqu'une personne fort bien faite et vêtue assez magnifiquement, à la française, d'une jupe incarnadine qui dépassait le bas d'un grand manteau doublé de fourrure, parut sur le seuil, un manchon à la main. Elle pouvait avoir trente ans et devait descendre d'une chaise. Les deux jeunes gens s'effacèrent. D'une démarche vive elle vint sur eux et passa comme un éclair. Mais elle avait eu le temps, faut-il croire, de remarquer les yeux de Lespinouse et probablement les avait honorés d'un sourire ami, car le Cévenol fit un imperceptible signe à son camarade de fortune et monta carrément derrière la belle. Mezzetino essaya en vain de le tirer par son habit ; l'autre d'un coup de pied amical lui fit lâcher prise. Comme la dame entamait le second escalier, Lespinouse l'entama sur ses talons et Mezzetino furieux et qui par discrétion laissait main-

tenant quelques marches entre lui et le hardi compagon, hésitait et marquait le pas sur le palier du premier étage, quand, au moment où les deux autres venaient de disparaître au tournant, une porte s'ouvrit. Le comédien reconnut le père Ruffino.

— Vous êtes seul ? demanda le capucin d'un air de mystère.

Mezzetino soupira, inventa une excuse pour le Cévenol. A part soi, il se récitait l'apologue d'Hercule entre le Vice et la Vertu et se plaignait lui-même d'avoir fait comme ce niais d'Hercule. L'autre cependant l'introduisait, l'installait sur un siège et se mettait en devoir de lui raconter une assez longue histoire pour aboutir à la confidence que le maître de céans était le baron Frédéric de Neuhoff...

— Mais je le connais, dit Mezzetino... J'ai entendu parler de ce baron. Ne fait-il point la politique du roi de Naples ?

— Il fait, monsieur, surtout la sienne, dit le capucin. Nous avons l'ambition... (il hésita) Connaissez-vous l'île de Corse ?

Et Mezzetino ayant fait oui, de la tête, à tout hasard, comme il eut fait oui pour le Japon ou l'État du Grand Mogol...

— Elle est royaume gênois... Il s'agit de lui rendre sa liberté.

Le moine tendit vers le jeune homme une tête qui, dans un sourire sans dents, mendiait les compliments...

— Noble entreprise, dit Mezzetino. (Et à part soi il ajoutait : Si tu comptes là-dessus pour t'immortaliser, cours toujours !)

— On le pourrait grâce à Don Carlos, de Naples, poursuivit Ruffino, si Don Carlos avait du courage. Mais Naples et la Sicile suffiront à Don Carlos qui aime trop la chasse pour être bien ambitieux. Et

l'Espagne n'ose pas entreprendre la conquête des îles. Elle ne nous donnera pas la main.

Il se tut, observant Mezzetino qui faisait le finaud, un peu penché en avant, voûté, l'œil mi-clos, hochant la tête...

— Hé ! hé ! dit enfin le comédien qui voyait déjà sans doute pour lui au bout de l'affaire un secrétariat important, et qui, du moment qu'il était question d'aventure, sentait son sang courir plus vite dans ses veines... Sans doute, mais... le roi de France ? mon révérend...

— Sa Majesté très chrétienne a d'autres chats à fouetter, murmura le moine avec un geste de dédain...

— Sa Majesté Sarde, alors ?...

— Peuh ! petit trésor, petite armée, petites ambitions...

— Le Toscan ? L'Empire ?...

— Peuh ! On a tout essayé... Il semble que Dieu nous ait permis de tout essayer, monsieur, même l'Ordre de Malte et le Pape, pour nous faire mieux comprendre qu'il ne fallait compter que sur nous-mêmes...

— Comment cela ? dit Mezzetino, en donnant à son visage une expression de fureur concentrée qui lui parut signifier l'extrême attention.

— Pourquoi le baron ne serait-il pas roi ?

— Ma foi, dit le comédien comme frappé de la grâce. Ma foi, pourquoi pas ? Et vous évêque ? Et moi ministre ? Et Lespinouse lieutenant-général ? Pourquoi pas ?

— N'est-il pas vrai ?

Le moine montrait une bonne figure, de première apparence assez bonhomme, mais sur laquelle courait une ruse paysanne.

— Hé ! hé ! Qu'en dites-vous ? vous, mon bien cher ami ?

Mezzetino affirma sur son honneur que c'était là

une merveilleuse entreprise, qui lui paraissait destinée à couvrir de gloire ceux qui s'y consacreraient, et que, pour sa part, il en serait volontiers. Car il était de ces hommes qui sont toujours volontaires et d'abord partent : aventure et bataille, et puis les choses tournent comme elles peuvent. Pour lui, jusqu'alors, elles avaient assez mal tourné, mais on ne saurait se plaindre si l'on s'est bien battu. Sollicité de garder le secret, il jura qu'il aurait bouche cousue. A la fin :

— Voulez-vous voir monsieur le Baron ? demanda Ruffino.

Parbleu ! Mezzetino debout, une main sur le cœur, l'autre appuyée sur son bâton considéré pour l'heure comme une épée, affirmait qu'il en serait très honoré, et puis, se rasseyant, il commença de mêler tout ce que, sur les planches, il avait appris d'histoire, de géographie et de tactique, (et c'était plus romain que moderne et mêlé de quelques contes) en une salade telle que la cervelle la plus solide ne pouvait manquer à ce jeu d'être comme beurre en baratte... D'autant que le ton était fort assuré avec quelque fureur par endroits. Devant ce tumulte de mots, le moine ahuri finit par se mettre les doigts aux oreilles.

— Pouh ! Pouh ! Assez ! Oui ! Quelle grêle !

Le voyant près de s'enfuir, Mezzetino respira fortement et demeura muet.

— Vous êtes savant, à ce que je vois, dit le moine après un temps.

Mezzetino battit de la paupière affirmativement, puis avec sévérité et une ombre de dédain :

— Qu'est-ce, dit-il, que ce baron de... comment dites-vous ?

— Neuhoff ! Neuhoff ! dit l'autre. Eh quoi ! Vous ne savez pas ! Se peut-il ! Un gentilhomme, monsieur, un bon gentilhomme ! c'est comme j'ai l'honneur... Baron du Saint-Empire, s'il vous plaît... Mais oui. Et qui fut page de la Palatine. Mais oui, monsieur,

Colonel en Espagne. Chargé des affaires les plus secrètes d'Espagne, de Suède, d'Angleterre, de France, que sais-je ? Ce que ce grand esprit connaît des cours est prodigieux, car c'est un grand esprit, monsieur ! un grand esprit !... (il siffla d'admiration.)

— Oui, i, i, i, i... ? fit Mezzetino sans beaucoup d'émotion apparente. Il fut distingué, dites-vous, par Sa Majesté de Suède ?

— Par le comte de Goertz aussi, cria le moine, vous savez bien celui qui eut la tête tranchée, et par le cardinal Albéroni dont Dieu ait l'âme, un bien saint homme, monsieur... C'est un ami du comte de Ripperda, monsieur.

— Ah bah !

— Il a été le familier, je dis le familier, insista le moine en levant l'index, de M. de Law (ajouta-t-il comme en secret en se penchant sur l'oreille de son interlocuteur). Il menait même la vie joyeuse, — entre nous, n'est-ce pas, il était jeune, à l'époque, et il faut bien que jeunesse se passe, — avec le fils de M. de Law que l'on appelait le chevalier Système.

— Voyez-vous ça ? dit Mezzetino... Le coquin !

En lui-même il se disait : « J'en prends la moitié ! C'est toujours ça ! L'homme doit avoir de l'audace et de l'entregent. »

— Coquin, mon Dieu, coquin ? Mais non. Vous savez, le péché de la chair est un des plus petits qu'il y ait...

— Bon, bon, dit Mezzetino, peu soucieux de faire de la théologie, alors ?...

— Il parle sept langues, monsieur.

— Cela permet les voyages. Mais a-t-il des protecteurs ?

— Le marquis de Montalègre, parent de sa femme, qui est quelque part en Espagne où ce digne seigneur la fait demeurer, honore le baron d'une amitié infinie.

— Bon, grogna Mezzetino.

Il avait déjà choisi d'enfourcher ce cheval, mais Lespinouse ne revenait pas, l'heure du dîner approchait et le comédien faisait durer la discussion, mal satisfait de ce temps d'hiver, et de ce mauvais vent d'ouest qui jetait la pluie aux carreaux et le faisait frissonner. Lui faudrait-il repartir dans la nuit et dans le froid ? Sans compter qu'il jurait intérieurement en songeant à ce diable de Lespinouse qui se réchauffait probablement aux bras d'une personne jeune, par tous les diables, qui avait une belle bouche, de beaux yeux, la taille souple, et des appas.

— Sans doute, grogna-t-il, tout cela est bel et bon, mais ce baron a-t-il du bien ? Pardonnez-moi, mon révérend, de lever ce lièvre, mais aujourd'hui il faut pouvoir signer une lettre de change. L'époque est furieusement agioteuse et financière.

— Baste ! dit le moine (cent ans avant Monsieur de Girardin et presque dans les mêmes termes), notre fortune c'est l'argent des autres.

Et de quel air il avait dit cela ! En se plantant franchement sur le sol, avec un coup d'épaules qui avait l'air de soulever un sac d'écus. Mezzetino approuva du chef et de la voix avec une vivacité extrême, mais tout cela pour le moment n'avançait à rien, et déjà il délibérait si la décence ne commandait point de se retirer quand, trouvant son partenaire un peu préoccupé et craignant de ne pas l'avoir décidé, le bon moine entr'ouvrit le tiroir et montra des papiers.

— Voyez donc..., il y a là, c'est moi qui vous le dis, de quoi mettre le feu à l'Europe !

Puis, emporté par la passion, il tira tout :

— Vous ne me croyez pas ? Voyez, voyez ! ! !

Il étalait maintenant sur la table les lettres et les parchemins. Mezzetino l'aidait d'ailleurs à perdre toute prudence en jouant le méfiant qui ne veut pas

se laisser prendre au piège d'une autorité usurpée. Et les paquets de lettres s'amoncelaient, les grandes enveloppes armoriées se carraient, les cires vertes et rouges flambaient, scellées à des armes royales. Ce tiroir semblait contenir un monde.

— Voyez ! Voyez ! Ah ! j'en pourrais montrer bien d'autres... Tenez, Son Altesse le duc de Lorraine... Vous savez bien ! Un homme comme vous a entendu parler de Son Altesse... Eh bien...

Soudain, un pas assez lourd retentit dans l'escalier.

— Le baron ! dit le moine effrayé. Mon Dieu ! nous sommes perdus !

Un instant, ils hésitèrent devant le désastre. Tiroirs ouverts, toute cette correspondance en désordre. Puis Ruffino ouvrit la porte d'un placard, y poussa le comédien comme on arrivait sur le seuil et d'un si furieux élan que Mezzetino se laissa faire, en sorte que le tour de clef était donné quand le baron entra.

— Ah ! je rangeais tous ces papiers, milord.

« Milord, songea dans son placard le comédien qui, assis par terre comme il était tombé et le cou tordu, pouvait tout voir par la fente et ne perdit plus rien de ce qui devait se dire et se faire dans la pièce durant les deux heures qui suivirent. Milord ? Peste ! »

Le mot le rasséréna, car il avait de l'Angleterre et des Anglais une opinion qui devint très française par la suite. Pour lui, Anglais signifiait riche. « Riche comme un milord », on le lui avait corné aux oreilles plus d'une fois et il pensait que puisqu'on disait à ce monsieur « milord » c'est qu'il revenait pour le moins des Grandes Indes.

— Bon, bon, laissez cela, Ruffino...

Là-dessus, Mezzetino entendit que l'on mettait assez rondement à la porte le pauvre Ruffino et il jugea tout à fait royal cet acte d'autorité. Et puis, le nez à la fente, il se mit en devoir, puisque le sort

l'exigeait, d'étudier son bonhomme de pied en cap, car enfin, un royaume, c'est une affaire d'importance, que diable ! et qui mérite bien que l'on perde une heure ou deux dans un placard puant. Mezzetino en effet se voyait déjà le second personnage de l'État dont l'homme qui se promenait là serait le roi. Son imagination galopait à tombeau ouvert sur la route de la Fortune... Et mentalement, tout en observant son futur souverain, les reins brisés, le cou tordu, les jambes massacrées par des crampes, il se donnait à lui-même de l'Excellence.

III

DETTES ROYALES ET DE QUEL POIDS !

Théodore est assis devant une table, éclairé par une chandelle fichée sur la pointe médiane d'un grand chandelier à cinq branches. Mezzetino ne voit que son dos, large, musclé, un bon dos bleu d'homme râblé, et puis une grosse perruque rousse. Le baron grommelle tout bas, et son grommellement se mêle au vent qui siffle et à la pluie qui fouette les carreaux. Tout à coup, il se lève, et il apparaît alors grand, assez fort, l'air d'un homme de quarante-cinq ans, vêtu en gentilhomme et le paraissant. Il fouille furieusement ses poches et jette sur la table tout ce qu'il y trouve.

— Dix, onze, douze florins... Ah ! encore une genovésine ! Bon, bon, est-ce tout ? Par la mort-Dieu ! est-ce tout ? Douze, treize, quatorze. Et allez donc ! En voici un quinzième, ici... Encore un... Non. C'est du cuivre. Du cuivre ! Encore du cuivre ! Ma parole ! Il n'y a que les effigies qui changent, mais la matière ne change pas... Et c'est tout, c'est tout, par la mort-Dieu !

Il fait les yeux ronds, le cou engoncé entre les épaules, jetant un regard furieux sur ce maigre butin.

— Ho ! songe Mezzetino, jamais nous ne prendrons la Corse avec si peu !

— Plus rien ? reprend le baron. C'est trop fort ! (il siffle d'étonnement). Je me croyais plus riche. Eh ! eh ! voyons, voyons, voyons ! Nous disons quatorze florins, une genovésine et du cuivre ! Mes félicitations, Théodore ! Eh ! que vas-tu faire avec cela, mon ami ? Donner à souper ? Bon, et après ? Vivoter quinze jours et puis mourir comme un rat ! Pouah ! Allons, allons, décide-toi... car Proserpine...

— Qu'entends-je là ? se dit à lui-même Mezzetino... Proserpine ? serait-ce la chevalière Lespinouse de ce soir ?...

Le baron fait une moue désolée et chantonne :

— La cruelle ferme sa bou... ou... ou... ourse !

Puis il soupire profondément, s'accote à la table, croise les jambes, croise les bras et, le doigt au menton, médite. Il est face à Mezzetino et le comédien l'admire en connaisseur. Puissant, bien découplé quoiqu'un peu lourd, la tête forte, le front haut, l'œil un peu gros mais le regard vif, il offre un assemblage de vigueur, d'énergie, de souplesse, et, sous une certaine vulgarité, quelque chose du grand air d'un grand seigneur. Homme d'épée ? Oui et non. Mais il ne doit pas avoir son pareil pour passer une porte, s'imposer dans l'antichambre, corrompre la valetaille, pousser jusqu'aux maîtres, mener une intrigue à fond. Il y a en lui comme dans la plupart de ces aristocrates qui ont fait leurs premières armes sous la Régence, un air à la fois hautain et canaille, féodal et arsouille, de favori et de domestique.

Mezzetino devine que le baron Théodore en est à ce moment de la vie où l'on se lasse de courir l'aventure pour elle-même, où l'on guigne le bon morceau, où l'on vise le butin.

— Bon et mauvais, calcule Mezzetino. Le pire, c'est le défaut d'argent.

Soudain le baron fouille encore un coup et plus furieusement que jamais, toutes ses poches, avec des

ah ! des oh ! des allons donc ! et des jurons, et le voilà avec ses habits tout fripés, tout bouleversés, et toujours ce visage congestionné de colère, mais sans un sou de plus. Des papiers pourtant, qu'il trie du bout des doigts avec une moue.

— Ce sont des lettres de change, se dit Mezzetino.

— Un billet ! grogne le baron. Oh ! oui, c'est Mathias Bulach, un juif ! Belle créance ! L'homme est ruiné ! Rien d'autre... Si, des dettes... Combien, voyons un peu, ai-je de créanciers ? (il compte sur ses doigts). Un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix... Ma parole, mais je ne croyais pas en avoir tant que cela ! (un bon rire). Et tous honnêtes usuriers. Voyons : cinq cents ducats, mille florins, deux cents louis, trois cents thalers, ah ! ah ! et les deux mille livres de Liverpool. Ceci est le pire. Donc, nous disons cinq. Le sixième, dans l'ordre du temps, c'est, c'est... (Il se promène, le front plissé). Quel est donc le sixième ?

Le baron a tout essayé. Il n'est pas si facile que l'on croit de parvenir dans l'armée, la diplomatie ou l'administration, seules carrières ouvertes à un noble. La Cour ? Eh bien, il a manqué son coup à Versailles, d'où il a fallu fuir pour une histoire de dette de jeu ! à Stockholm où son protecteur a eu la tête coupée, à Madrid où Albéroni est tombé, où Ripperda l'a oublié, à Vienne où l'on a mal utilisé ses talents. Il est brûlé à Londres. Reste le duc de Toscane, François de Lorraine... Et puis ce Don Carlos que voilà roi de Naples... Oui, oui. On pourrait jouer, n'étaient ces créanciers, ces créanciers qui aboient aux chausses du baron.

— C'est... voyons ! voyons ! qui est-ce mon sixième créancier ? Ma foi ! (la face tendue en avant) Je ne sais plus. Mais qui ça peut bien être ? Voyons, (il se jette à sa table) recommençons. Nous disons : à Florence, chez Perotto, cinq cents ducats...

On gratte à la porte. D'un mouvement brusque, le baron se retourne :

— Qui va là ? Entre, par le diable ! Mais entre donc !

Décidément, ce baron de Neuhoff est prompt à la colère. Un défaut commun à presque tous les rois.

***

C'est Ruffino qui entre, tout de suite saluant, souriant, les mains dans ses grandes manches et qui demeure à distance, coulant de longs regards ennuyés vers le placard.

Théodore ne le regarde même pas et poursuit :

— Chez Worsbeck, à Amsterdam, que le diable l'écrase, mille florins, et à quel taux !

— Que Dieu vous bénisse, mon cher Seigneur ! dit le moine. J'étais venu pour vous aviser...

— Chez Meunier, à Paris, deux cents louis, peuh ! et il réclame, celui-là ! Qu'est-ce, je vous prie, que deux cents louis ?

— Hé ! Hé ! grogne familièrement Ruffino, j'en voudrais la moitié dans mon capuchon.

— Et trois cents thalers à Vienne... Chez qui ? Un juif ? Non, j'ai rendu au juif. J'ai rendu, j'ai rendu ? c'est-à-dire que je lui ai rendu service. Nous sommes quittes. Chez qui donc alors ? Par la mort-Dieu ! c'est chez Cornélius Asbaum. (Avec un grand geste) Mais il n'a pas besoin d'argent... voyons... il n'a pas besoin d'argent... (Regardant le capucin) Avoue, mon cher Ruffino, qu'il n'a pas besoin d'argent...

— Sans doute, sans doute, milord !

— Que diable ! Ruffino, un banquier n'a pas besoin d'argent !

— Cela va sans dire, milord. Il est fait pour en donner. C'est nous qui en avons besoin ! Car hélas ! nous ne pouvons attendre, ce qui ne saurait tarder

pourtant, nous ne pouvons attendre d'avoir tiré l'or du cuivre par la vertu de l'alchimie.

Théodore lui frappe l'épaule du plat de la main.

— Tout cela est bel et bon, monsieur le capucin. Mais tu n'en as pas encore fait... Holà, Ruffino !

— Milord ?

— Problème : soit quatorze florins, une genovésine et du cuivre. Avec cela dîner huit jours...

— Eh, milord !... Des athanors ! Du feu ! Et de la patience !

— Pas le temps d'attendre...

— Madame de Champagny, soupire le moine d'une voix douce, et avec une petite révérence, ne peut-elle nous aider ?

— L'entreprise lui paraît faire long feu, Ruffino. Les femmes ont cette faiblesse d'être impatientes et de ne pas comprendre exactement la somme de travaux qu'il nous faut accomplir pour aller d'une baronnie à la couronne, en dînant tous les jours entre temps.

— Voilà, songe Mezzetino, un roi philosophe. Il me plaît, quoique plus gueux qu'il n'est permis de l'être.

— Heureusement, dit le moine avec fermeté, que Dieu est avec nous...

— Parbleu ! répliqua Théodore. Il ne manquerait plus que cela, qu'il n'y fût pas ! (il se lève et se promène avec agitation. Mezzetino dans son placard approuve intérieurement et songe : « Nous sommes déjà six en comptant Dieu, à savoir : le baron, Lespinouse, Ruffino, moi et cette Champagny enfin que le chevalier décidera bien à coups d'arguments érotiques, caresses, mignardises et baisers. ») Voyons, voyons, rien de nouveau ?

— Si, pour l'affaire corse...

— Que ne le disais-tu ?

— J'ai vu les chefs. Je leur ai dit ce que vous

savez, le grand seigneur que vous étiez, puissant...

— Puissant ! certifie Théodore.

— Riche...

(Théodore tâte ses poches, fait tinter les ducats sur la table.)

— Riche ! certifie à nouveau le roi.

— Et je leur ai fait comprendre que derrière vous, milord, se tenaient des princes, des rois...

(Théodore approuve de la tête et de la main et se promène majestueux.)

— Des rois !

— Et que s'il y avait un homme qui pût arracher la Corse au joug de Gênes, c'était bien vous...

— Cela est vrai, et qu'ont-ils dit ?

— Ils ont ouvert des oreilles comme ceci, des yeux comme cela, et ils ont dit : Ah ! vraiment ! Est-ce possible ? Dieu bénisse ce cher Seigneur !

Théodore rit avec beaucoup de naturel, un air déboutonné qui lui va à ravir.

— Et ont-ils promis de venir ?

— Ils l'ont promis.... Ils ne sauraient tarder...

— Ruffino, cela vaut toutes les alchimies du monde. Et on dira encore que je ne sais pas me tirer d'affaire. Tiens, mon ami, prends ceci pour ton couvent...

Le moine a fait un double geste, d'abord de gratitude infinie et puis d'ennui puéril quand il a le nez sur les pièces.

— Eh ! cher seigneur, c'est du cuivre...

— Bah ! pour un alchimiste...

— Vous parliez de florins...

— A rendre, Ruffino, à rendre à des juifs...

— Hé non ! de florins que vous aviez !

Théodore soupire :

— Si peu... Si peu... Quoi ? Pourquoi fais-tu ce visage ? Hein, quoi ? Ruffino ! Sa Révérence est fâchée ?

Le moine esquisse un plongeon respectueux et, se mettant à l'abri derrière la table :

— Ma Révérence annonce à Votre Excellence que le banquier Perotto de Florence est à Livourne et connaît sa retraite, et qu'il doit enfin venir la trouver aujourd'hui...

— Traître ! s'écrie Théodore en courant sur le moine, mais celui-ci maintient la table entre eux, et moitié riant, moitié fâché, continue :

— Oui... va venir à l'instant vous demander en grâce de bien vouloir lui rendre ses ducats...

Théodore commence à rager sérieusement et le sang lui monte au visage. Mezzetino de son coin voit sa large main s'abattre sur un dossier, soulever une chaise. Ce coup-ci il semble que le moine ait eu peur.

— Milord, mon habit est sacré, crie-t-il.

— Je m'en moque, dit le baron. Je suis franc-maçon, illuminé, templier. Je tiens pour le diable.

— Bon, continue Ruffino, mais ce n'est pas moi qui vous ai vendu et, en me battant, vous offensez la Justice...

— Qui donc, alors, traître ? crie Théodore en lui tombant dessus, et en lui bourrant les côtes avec les pieds de la chaise. Hein ? Ah ! misère ! dit-il en le lâchant après l'avoir secoué comme un prunier, juste au moment où les Corses...

— Mon bon Seigneur, dit Ruffino, laissez cette chaise... Eh ! de grâce, allez-vous tuer Ruffino, votre Ruffino, bienheureuse Vierge ! sans lequel vous ne pouvez rien ? Quoi ! vous courez de Gênes à Florence, de Florence à Livourne, toujours complotant, voyant celui-ci, celui-là, dépêchant des courriers à Vienne, à Paris, à Madrid, et vous voulez que les espions de l'un ou de l'autre ne sachent rien.

Théodore écarte ces paroles vaines d'un geste brusque de la main.

— Je ne puis pourtant point payer ce Florentin. Ce n'est pas mon habitude...

Le baron réfléchit en marchant, les mains derrière le dos, allant et venant d'une lourde démarche balancée. Puis il s'arrête.

— Quatorze florins et une genovésine. Tiens, Ruffino, je n'en garde que huit. Huit, le nombre de l'infini. Tiens, tiens. (Ruffino remercie) Cela va me porter bonheur. Je sens, je sais que les premiers qui vont entrer, cela va être les Corses... Je les reçois, je leur jette aux yeux ma poudre, je les éblouis. Ils me donneront de l'argent...

— Oh ! non, ils n'en ont pas... Pauvres comme Job...

— Bon. Mais alors je leur en promettrai. Oui, oui, voilà la bonne méthode. (On frappe) Ce sont eux. Ruffino, va ouvrir ! Écoute, écoute. Fais-les attendre un peu... Tu sais ta leçon, hein ?

— Oui, milord. (Le moine va à la porte avec un front ridé, jette un coup d'œil vers le réduit où Mezzetino ne remue toujours ni pied ni patte. « Heureusement, songe le moine, que cet écervelé sera des nôtres. Il a l'air d'un garçon tout à fait fou à qui nous ferons faire ce que nous voudrons. »)

Cependant, Théodore maintenant seul, parle tout haut.

— Avant six mois je serai roi de Corse...

Il se détourne, l'air préoccupé, penché sur une carte de la Corse, une grande carte qu'il vient de déployer sur la table. On entend un bruit de voix dans le couloir... comme si l'on se battait, comme si quelqu'un voulait forcer l'entrée.

— Holà ! quel est ce bruit ? crie Théodore. Holà ! Quelqu'un ! Ruffino ! Mais quel est ce fâcheux ?

La porte que l'on ébranle. Un pas saccadé. Et une voix aiguë et hargneuse :

— Bonjour, fripon !

IV

CORPS A CORPS AVEC LE CRÉANCIER

Ah ! Mezzetino découvre maintenant par la fente du placard un petit et court bonhomme, en perruque grise, le visage rouge et l'œil illuminé, et qui s'avance, l'air décidé, les poings serrrés, comme si derrière la porte il y avait un peloton de gardes, l'épée à la main.

Théodore n'a pas su cacher un air de contrariété. Tout ce qu'il peut faire d'abord, c'est de demeurer sur son siège, par mépris.

— Plaît-il ?

Il dit cela sur le ton de qui relèverait la sottise d'un laquais et tout de suite debout, il marche sur l'autre, car après tout, il est grand seigneur.

Mais Perotto ne s'en laisse point imposer.

— Bonjour, fripon ! Je viens, je suis venu (et je ne m'en irai pas sans cela), chercher mon argent...

Il a détaché les syllabes comme si elles étaient d'or fin. Alors, Mezzetino voit Théodore se camper, l'air passablement hautain et, dominant de toute la tête ce chétif et noir adversaire qui tend vers lui une face plate et molle aux joues tombantes, aux yeux pochés, mais que rehausse et transfigure la sainte colère du banquier volé :

— Monsieur, avez-vous lu Molière ?

— Non, monsieur, ni ne veux le lire s'il est de vos amis.

— Il est de mes amis spirituels, Monsieur, et j'eus l'honneur de voir jouer ses pièces jadis, lorsque j'étais page de Madame, à la Cour de Sa Majesté Très Chrétienne...

Perotto fait claquer ses doigts et son regard flambe plus vif. Billevisées que tout cela ! Grossière diversion ! Il martelle :

— Nous disons : cinq cents ducats à huit pour cent, soit...

— Vous n'attendez pas de moi, Monsieur, dit Théodore, que je recommence la scène et qu'ayant répondu : — « Mais oui, monsieur ! mais comment donc ! mais comme il vous plaira ! » à chacune de vos demandes, je vous prie ensuite de bien tenir ma dette à jour et vous invite à dîner ? Fi donc ! Pour qui me prenez-vous ? Cette dette est sacrée...

— C'est mon avis, interrompt le banquier.

— Et j'entends la payer... achève le baron.

Puis il salue, et, se détournant, recommence à se promener dans la chambre, tandis que l'autre tire prestement les quittances de sa poche et se tient prêt, comme à l'affût...

« Voilà, songe Mezzetino, en regardant marcher Théodore, un fier compagnon. »

La voix de Perotto monte alors, un peu plus sourde. On sent le personnage tout à coup gêné. Même un difficile sourire distend ses lèvres.

— Peut-être ai-je été trop prompt tout à l'heure, dit-il. Je vous prierais, monsieur, si quelqu'une de mes paroles a pu vous blesser, de vouloir bien les oublier.

— Des paroles blessantes, monsieur ? Je n'ai rien entendu de semblable. Mais vous disiez... combien ?

Perotto sourit, salue. Tout le personnage tremble, animé par la joie, de l'occiput aux talons.

— Monsieur, cinq cent-quatre-vingt quatre ducats. Il y a deux ans.

Un sang nouveau s'est répandu sur son visage et, sous la main d'on ne sait quel masseur invisible, ses traits se sont raffermis.

— Monsieur, dit Théodore, tenez d'abord cette dette pour payée et laissez-moi ensuite vous dire quelques mots. Vous savez, poursuit-il en s'asseyant et en offrant du geste un siège à son visiteur, vous savez qui je suis et que, page de Madame et peu après officier en France, je passai au service du roi Charles XII, ce héros ! qui me donna une compagnie, et puis au service de son Ministre, le baron de Goertz dont je fus le porte-parole, le confident, l'ambassadeur à Londres notamment et à Madrid. Vous savez quelles furent mes relations avec le cardinal Albéroni qui fit trembler l'Europe et vous n'ignorez pas que le baron de Ripperda est de mes amis.

— Ils sont morts, grogne Perotto, dont le visage vient de passer du rose au jaune pâle, morts et rejetés dans l'ombre, sauf le baron de Ripperda, qui vit en exil à Tanger...

— Et sans doute, dit Théodore, la comtesse de Trévoux n'est plus ma sœur ?...

— Mais vous êtes brouillé avec elle...

— Calomnies... Et sans doute ma femme n'est pas la parente de ce marquis de Montalègre qui est grand-maître de toutes choses à Naples et me procurera et me procure déjà tout le crédit nécessaire auprès du roi Don Carlos.

— Votre femme ? Mais vous l'avez abandonnée.

— Abandonnée ? Abandonnée... brouillé... mort... dans l'ombre... fi ! comme vous vous servez, monsieur, de vilains mots. L'Europe est grande, monsieur. Et j'ai des affaires dans tous les coins...

— Des dettes...

— Des entreprises... Et des créances supérieures

à mes dettes. Et d'ailleurs tout ce que j'ai fait n'est rien auprès de ce que je vais faire aujourd'hui... (il se lève) Car tel que vous me voyez, monsieur, je suis ici l'homme, je dis l'homme, le seul homme du roi Don Carlos (il baisse la voix), et le duc de Lorraine (il s'en va frapper sur l'épaule de son interlocuteur avec un bon rire ostentatoire) donnerait gros pour que je joue son jeu...

— Milord, cinq cent quatre-vingt-quatre ducats d'argent ne font pas loin de cent cinquante louis et cent cinquante louis, les hauts personnages dont vous me parlez ne vous les refuseront pas...

Mezzetino voit Théodore faire une moue de grand seigneur.

— Si j'ai bien compris, ces ducats vous les voulez...

— Si je les veux ?

— Bien, vous allez m'attendre un peu. Mes Corses vont entrer. Vous-même vous les verrez. L'affaire est de conséquence. Vous ne comprenez pas ? Ah ! ah ! vous comprendrez. Je vous tiens, maître Perotto, pour un homme fort près de vos gros sous, mais aussi pour un homme intelligent...

— Trêve de flatteries !

— Et qui connaît son intérêt... Vous verrez et vous réfléchirez. Si vous dites non, Asbaum dira oui. Ai-je deux vaisseaux dans le port ou ne les ai-je pas ?-

— Deux vaisseaux ?

— Deux vaisseaux. L'*Iris* est-elle une corvette et le *Saint-Christophe* une pinque ? Sait-on ce que c'est qu'une cargaison ? Voulez-vous 5.000 ducats ! Mille pour cent, cela est-il avantageux, mon maître ?

— Chansons ! Je veux mes trois mille livres... pas un sou de plus.

— Chansons, dites-vous ! Chansons que des canons, des fusils, des souliers, de la poudre, du sel, des outils, du fer, des vaisseaux ! Chansons ! Peste, monsieur, vous êtes dégoûté !

Et le baron s'incline cérémonieusement devant le banquier... qui regarde du coin de l'œil ce diable d'homme, hésite, grogne :

— Je sais, oh ! je sais, vous êtes actif...

Théodore, avec un mouvement furieux du bras et de la tête et comme s'il était à la fois un vaisseau frémissant sous le double effort de la vague et de la voile, et une berline entraînée au galop par quatre gros pommelés :

— Je brûle les routes d'Europe... terrestres et maritimes, et il n'est point de capitale qui ne m'ait vu, reçu... compris...

— Mais pierre qui roule...

— Toute pierre s'arrête, Monsieur. Je m'arrêterai là, s'il vous plaît, en face de Livourne, dans cette Corse que vous devineriez à l'horizon si le temps était clair... Je vous offre des bois de construction qui n'ont pas leurs pareils en Europe ; (froissant des papiers) je vous offre de l'huile, du granit, du plomb, du miel... Tenez, voici ce que pense de moi Gênes... où le Sénat est affolé. Voilà ce qu'en dit l'Espagne. Le Roi de France s'est fait renseigner. Voilà une copie du rapport qui lui fut adressé... Ceci, c'est un rapport de Sorba. Une lettre d'un chevalier de Malte... Une lettre d'un Rivarola que vous connaissez peut-être... Ah ! Monsieur, vous voulez donc tout savoir et que je vous livre tous mes amis, dit-il en retenant les papiers et en les ramenant vers lui. Oui, eh bien soit, prenez, monsieur, poursuit-il en lui mettant les papiers sous le nez, prenez, lisez, lisez, vous êtes un honnête homme...

— Oui, oui, oui, dit Perotto en s'enfouissant dans son fauteuil, les yeux sur le plancher. Mais...

— Quoi ! s'écrie Théodore en se frappant la poitrine. Vous trompè-je ? Voici une lettre d'audience obtenue à Vienne, mon brevet de colonel en Espagne, voici des reçus, monsieur, des reçus, des billets. Débiteur, moi?

Je suis créancier. En voulez-vous, monsieur, des ducats ? Pauvre, moi ? vous voulez rire ! (Et riant lui-même, il ouvre la fenêtre, prend ses huit derniers ducats, les fait passer sous le nez de Perotto, et, avisant un pas de porte éclairé sur lequel se pressent quelques enfants et deux mendiants qui grelottent, la crosse de leur bâton sous l'aisselle, il jette les pièces. On entend alors un bruit de foule, un tumulte, des injures et soudain, tandis que Théodore referme la fenêtre avec un mouvement de grand seigneur, les mendiants et les enfants crier : *Eviva ! Eviva il signor Barone !*

Cependant le banquier marche sur lui, tout étonné, les bras en l'air :

— Eh ! monsieur, de grâce ! êtes-vous fou ?

— Plaît-il ? dit Théodore glacial. Pauvre, moi ! continue-t-il avec véhémence. Non, monsieur, mais point sot. Vos 500 ducats d'argent...

— Cinq cent quatre-vingt-quatre....

— Oui,.. c'est une goutte d'eau dans la mer. Eh bien, j'en ai besoin, monsieur... parce que, à l'heure actuelle je n'ai pas le droit, monsieur, pas le droit, entendez-vous bien ? d'anéantir cette ridicule petite somme en la rejetant dans vos coffres. J'aurais donc celui de vous dire : Non.

— J'entends... J'entends.

Théodore fait un geste pour commander le silence.

— Car c'est là une affaire à rapporter cent pour un. Mais je ne prétends pas user de ce droit. Je vous demande seulement de ne pas vous éloigner. Je vous mettrai tout à l'heure l'affaire en mains et vous me direz vous-même... Votre opinion n'est certes pas à dédaigner.

Perotto s'incline, à la fois flatté et plein d'ennui. A cet instant, le moine passe la tête et annonce :

— Ce sont ces Messieurs corses...

— Priez-les d'attendre, Ruffino, et dites-leur que

je suis avec mon bon ami Perotto, le grand banquier florentin...

Perotto hésite. Son visage sue la peur et la cupidité à la fois. Il craint de manquer une affaire d'or et voudrait bien ravoir ses ducats. A la fin :

— Je vous laisse, milord...

— Oh ! un quart d'heure, dit le baron. Surtout, ne vous éloignez pas. Vous me connaissez, monsieur, vous savez l'homme que je suis, et l'entreprise que je tente. Ou du moins vous en devinez la portée. Je tiens à ce que vous en soyez complètement instruit. Ne vous éloignez pas. Dans moins d'un quart d'heure ces ducats d'argent vous seront comptés... si toutefois vous en avez toujours besoin...

Et Théodore part d'un bon rire.

— Moi ? point du tout, affirme le banquier.

Et puis le mot à peine parti, il le regrette. Mais Théodore est beau joueur ; il insiste.

— Mais si, mais si. (Et, devant les dénégations de l'autre) : Enfin, vous verrez ; je suis tout prêt...

— De grâce, monsieur le baron.

Théodore lui ferme la bouche aimablement du bout du doigt, avec une privauté qui ne peut se concevoir, songe Mezzetino, que de la part d'une personne de qualité.

— Monsieur Perotto, je vous aurais proposé de mettre ces cinq ou six cents ducats en marchandises, de monter sur le vaisseau... de venir en Corse, d'y faire le commerce vous-même.

— Oh ! monsieur le baron, il n'est point nécessaire de prendre tant de précautions. Je ne suis point grand voyageur. Mais vous me voyez disposé...

— A en ajouter 5 ou 600 autres ? Hein ? ou même 1.000, 2.000 ?,..

— Euh ! 5 ou 600 autres suffiront...

— Comme il vous plaira. Et ceci est votre affaire... Vous aurez donc le cinquième du bénéfice d'Asbaum,

ayant mis dans la combinaison le cinquième de ce qu'il y a mis. (Perotto fronce le sourcil) Tout ceci au surplus ne me regarde pas. Mettez ce que vous voudrez. En marchandises. Point d'argent. Vous ne traiterez pas avec moi. Vous embarquerez cela vous-même. Vous naviguerez vous-même s'il vous plaît ou bien alors ayez un factotum. Je ne veux pas qu'on puisse dire : Monsieur de Neuhoff est un fripon.

— Eh là, monsieur le baron, qui oserait dire cela ?

— Il y a de si méchantes gens !

— Que je les entende ! Je leur casserai la tête.

— Voilà une bonne parole, Monsieur ! A tout à l'heure donc !

— Serviteur, milord.

— Ne vous éloignez pas. Vous verrez ces Messieurs corses et les interrogerez, s'il vous plaît. Et demeurez tout proche. Pour le reste, Ruffino vous renseignera.

— Serviteur, milord, serviteur...

— Bonsoir. (Un geste rapide et discret qui congédie, puis d'un mouvement fort promptement exécuté, Théodore pique quatre autres bougies sur le chandelier, les allume, et d'une noble voix de basse :) Ruffino, fais entrer.

V

MESSIEURS LES AMBASSADEURS CORSES

Jusqu'alors le comédien dans son placard ne s'était point ennuyé. Décidément ce Théodore allait à son âme aventureuse, et s'il s'était écouté, il aurait poussé la porte et se serait offert à lui, d'emblée, comme cela, tout de go. Mais il se rendait bien compte qu'il n'aurait jamais la chance de se trouver à un poste d'observation aussi bon que ce maudit placard et que la sagesse était d'y demeurer. Aussi, les jambes rompues, les reins contus, la tête rabotée par une planche, demeurait-il l'œil à la fente, excité au plus haut point par le développement de la manœuvre.

Théodore s'était rejeté dans le fauteuil où il se tenait très droit, la tête haute, les mains sur les bras du siège, les pieds disposés avec élégance. Soudain la porte s'ouvrit. Trois hommes entrèrent l'un derrière l'autre, se groupèrent, saluèrent. Le baron se leva, leur rendit leur salut. Son épée tinta contre le fauteuil. Il y eut un instant, dans la pièce, le silence qui convient aux cabinets des ministres et de tous ceux qui font les affaires de l'État.

— Messieurs... messieurs... dit Théodore en indiquant des sièges.

Puis il se rassit, allongeant sur la table, parmi les

papiers, aux pieds du candélabre, une main grosse, mais belle, où brillaient deux pierres glauques. Soudain, levant les yeux, le visage calme et de l'air et du ton les plus majestueux du monde :

— Pardonnez-moi, messieurs, de vous avoir fait attendre. J'étais avec mon bon ami le grand banquier Perotto, de Florence, et j'avais 5 ou 6.000 ducats à lui remettre pour renforcer mon compte en banque... Car vous n'ignorez pas, poursuivit-il en souriant, l'importance de l'argent en ces sortes de choses... Alors ? acheva-t-il en les regardant successivement tous les trois.

Les autres saluaient, souriaient, se regardaient, comme indécis, ou simplement gênés par cette grandeur si calme, si sûre de soi.

Il y avait là le chanoine Orticoni, le général Giafferi et Dominique Rivarola, Corses tous trois. Le premier et le troisième étaient les agents officiels des Corses dans la péninsule. Le second avait été leur général et sortait pour l'instant des prisons de Gênes. Rivarola, grand, sec, maigre, bilieux, avait un regard brûlant, et rongeait perpétuellement une lèvre mince. Habillé tout de noir comme un procureur, sous un grand manteau gris, avec des souliers à boucles, une perruque, une canne à la main. S'il portait des pistolets on ne les voyait point. On voyait ceux de Giafferi et la poignée de son épée, longue et lourde. L'habit du général avait un air d'uniforme. Il était en bottes, s'enroulait dans son manteau, comme si l'on se fût trouvé au bivouac et regardait droit devant lui, le masque impassible, l'œil clair, le visage large et coloré surmonté d'un beau front, les traits réguliers et fiers. Pour le chanoine, il portait l'habit ecclésiastique au-dessus duquel il montrait une tête plus fine que les autres, aux traits heurtés, éclairés par deux yeux noirs, vifs, mobiles, perçants. Ce fut lui qui se leva :

— Notre intention, milord...

— Eh ! oui ! asseyez-vous, je vous prie, s'écria Théodore. Monsieur l'abbé ! messieurs ! Pas de cérémonies... nous conspirons, ajouta-t-il en souriant.

Le chanoine salua, s'assit et reprit :

— Notre intention, milord, serait d'avoir avec vous si vous le permettez, un entretien définitif sur la grave question qui nous occupe. Tout est réglé, peut-on dire, entre nous. Nous sommes aujourd'hui chargés, par mandat régulier de négocier au nom de la patrie. Voici nos lettres (il y eut un instant de silence, Théodore examinant les lettres du chanoine, puis celui-ci reprit :) Nous vous supplions donc, milord, de nous dire précisément en quoi vous pouvez aider un peuple noble et malheureux. Puis il se tourna à demi vers ses compagnons d'un air de dire : N'est-ce pas cela ?

— Nous vous en prions, milord, demanda aussi Rivarola.

Giafferi se borna à approuver d'un signe de tête. Cependant Théodore regardait les trois hommes successivement.

— Que puis-je vous dire, messieurs, prononça-t-il enfin, que je ne vous aie déjà dit vingt fois ? Je m'engage, pour peu que vous m'aidiez, à tirer votre patrie des griffes de Gênes... Comment ? En y débarquant et en vous assurant le concours d'armes et d'argent qui vous fait défaut.

— Gênes est forte, dit Giafferi, nous l'avons éprouvé et (il montra ses poignets marqués par les chaînes) jusque dans notre chair.

— Forte et faible, seigneur Giafferi. Elle est forte contre des paysans mal armés, faible contre de solides bandes bien pourvues de fusils (avec un sourire) telles que celles que vous conduirez...

— Il nous faudrait du canon, dit Giafferi, en hochant la tête. Je crois l'avoir déjà dit.

— Nous en aurons, seigneur Giafferi... Nous en avons déjà...

— De l'argent... beaucoup d'argent.

— Nous en avons...

— L'appui d'un grand roi...

— Nous l'avons, dit Théodore d'une voix plus basse et comme chargée d'un grand secret. Grâce à Dieu, poursuivit-il en s'animant, je connais les cours et ce n'est pas en vain que j'ai déjeuné à la table du cardinal Albéroni, dîné à celle du baron de Ripperda et fait mon jeu chez M. Law au temps de sa splendeur. Mais oui, monsieur, c'est comme je vous dis... Sa Majesté Charles XII dont je fus le capitaine entreprit les aventures les plus risquées avec bien peu de monde et d'argent, et il fallut l'immensité de la steppe russe et le génie de Pierre le Grand joints à une série de malchances pour le briser. Et encore !

Giafferi lève les bras au ciel, et, laissant retomber les mains sur ses cuisses.

— Ah ! dit-il, que n'avons-nous entrepris ?...

— Oui, répond précipitamment Théodore, mais toujours sans argent. Voyez-vous, monsieur Giafferi, nous sommes en un siècle de banquiers. Les cœurs héroïques, c'est bel et bon, mais il faut autre chose, et d'abord des munitions, du bel argent comptant, des souliers et le reste. Jusqu'ici on vous a promis de vagues secours et l'on vous a envoyé des drapeaux brodés et des conseils, moi, monsieur, je fais de la libération de la Corse une affaire.

Giafferi fronce les sourcils :

— Une affaire ? dit-il.

Et il est visible que ce héros ne comprend pas que de la libération de la patrie on puisse faire ce que dit le baron. Il lui semble qu'on va taxer sa mère et sa nourrice comme une prostituée des faubourgs suburbains.

— Mais oui, dit le baron. Je tiens, voyez-vous, les Corses pour riches, plus riches qu'ils ne paraissent : ils fourniront du bois, de l'huile, ils recevront des

armes, des munitions, des souliers... Cela vous va-t-il, monsieur ? Vous n'êtes pas les obligés de celui-ci ou de celui-là, vous êtes des hommes libres qui, sans vous en douter, achèterez vous-mêmes et payerez comptant les armes nécessaires à votre libération. Remarquez d'ailleurs (le baron se penche vers eux et baisse la voix) que cela met dans votre jeu les marchands de Hollande et d'Angleterre, les armateurs de Livourne, les banquiers de Florence. C'est de la bonne politique, cela, messieurs.

Il sourit, regarde attentivement Giafferi qu'il devine plus paysan que les autres, plus difficile à convaincre, et d'âme forte, granitique, homme à se rendre malaisément...

— Oui, oui, sans doute, a-t-il dit, pourtant...

— Je suis flambé, songe Théodore si je ne parviens pas à convaincre celui-là. Alors il tire son fauteuil et vient tout contre lui :

— Ce n'est pas tout. Il faut un chef pour cette entreprise.

— Nous y voilà, dit Rivarola dont le sourire se fait plus aigu.

— N'est-ce point votre avis ? demande brusquement Théodore en se levant.

— Mais si, disent les deux autres en se levant à leur tour.

— Et vous, monsieur Giafferi ? dit Théodore d'un ton plus uni.

— Il en faut un, affirme le général, sans bouger de sa chaise, qui ait tous pouvoirs pour exécuter.

— Car nous sauvegardons les droits du peuple, interrompt le chanoine, nous sommes un peuple libre, et notre Assemblée générale doit conserver toute sa puissance.

— Ha ! ha ! des bâtons dans les jambes, songe Théodore, Et il s'écrie : — Qui prétend le contraire, monsieur le chanoine ? Mais il faut un chef pour les

affaires de l'État, véritable régent étranger à vos partis, à vos clans, et supérieur à eux.

Ils se rasseoient silencieusement. Le vent siffle sur leurs pensées lourdes.

— Oui, oui, grogne Giafferi. Un chef. Mais qui, milord ?

Théodore le sent définitivement entraîné ; il soutient le regard du général et tournant sa dernière ligne de défense :

— Demandez-le, dit-il, à l'Espagne ou à la France, ou à tel autre prince, mais ce sera une annexion déguisée. De Gênois devenir Espagnols ou Français... Est-ce là votre ambition ?

— Non, par Bacchus !

Car les Corses s'étaient donnés à l'Immaculée Conception, ils portaient des drapeaux sur lesquels ils avaient brodé « *Monstra te esse matrem* », et ils avaient élu Jésus-Christ gonfalonier, c'est-à-dire porte-étendard.

— Voilà qui est bien dit, affirme Théodore. Mais qui donc, alors ? (Voilà le moment décisif, songe-t-il. Ces idiots vont-ils se décider ?)

C'est Rivarola, le diplomate, qui va prononcer le mot que Neuhoff attend depuis déjà plusieurs instants et qu'il tremble de voir gardé, caché dans toutes les gorges :

—Pourquoi pas vous, milord ?

Théodore a eu un geste vague, mais aussitôt Orticoni appuie, de sa voix chaude :

— Mais oui... je vous assure que c'est le plus court... Qu'en dit notre Giafferi ?

— Qu'il faut que la Corse soit libre.

C'est un mot à double sens. Théodore peut le prendre comme une adhésion ou comme une condamnation. En tous cas, cette opinion postule le rejet de toute annexion.

— Messieurs, dit le baron, nous en reparlerons

demain, et plus tard. Pour ma part, vous le savez, je n'ai point d'autre ambition que celle de vous libérer. Sans doute ce sera un travail pénible et difficile, mais si je pouvais compter sur votre reconnaissance, je m'estimerais assez payé...

— Point, dit le chanoine d'une voix brève. Mettez-vous à notre tête... Il nous faut un homme indépendant et, comme vous dites, au-dessus des clans...

— Il nous faut surtout, souligne Rivarola, un homme qui ait la confiance des Cours !

« Les voilà pris ! » songe Théodore. Mais son visage ne marque pas sa joie.

— Laissons, laissons cela. Si je puis être le libérateur de votre patrie, je bénirai Dieu. En tous cas, l'affaire est sur pied. Les vaisseaux sont prêts, ici, dans le port de Livourne, les cargaisons réunies, et j'ai l'argent. Le banquier florentin Perotto ne demande pas mieux que d'en être et dix autres avec lui. Seulement vous m'accorderez qu'il ne faut pas qu'à peine débarquée, toute cette cargaison s'en aille en fumée. Je demande donc à pouvoir diriger moi-même l'entreprise avec le titre que vous voudrez, mais avec pleins pouvoirs...

— Avec le titre de général !... allait dire le chanoine, mais il réfléchit que Giafferi l'était et n'aimerait pas volontiers céder son commandement militaire.

— Je ne suis pas général, dit Théodore qui avait compris le chanoine à demi-mot, bien que j'aie porté l'épée et avec honneur. Et puis, il y a les questions civiles qui comptent, acheva-t-il. Tout cela d'ailleurs est secondaire. L'essentiel est le débarquement.

— Permettez, milord, crie Rivarola, en s'avançant au milieu du cercle qu'ils formaient, cette question me paraît de toute première importance... Ce qu'il nous faudrait, ce qui peut-être aurait empêché la Corse de tomber dans l'anarchie et de là dans l'esclavage, c'est un roi...

— Hé ! messieurs, fit le baron, d'un air de dire : « Nous sommes d'accord... »

— Un roi, poursuivit Rivarola, héréditaire de mâle en mâle et qui mêlerait la vie de sa famille à celle du pays. Un roi qui ne serait pas de chez nous et par là même paraîtrait tout à fait étranger à nos disputes. Et qui serait bien en cour un peu partout, étant lui-même de famille souveraine et noble... Quelque prince espagnol..., français..., sarde..., allemand... Et pour ma part, je crois, toute modestie à bas, dit-il en regardant le baron, que, ce roi, nous le tenons.

Les deux autres avaient l'air d'approuver, le chanoine avec même assez d'enthousiasme. Théodore promena sur eux un regard majestueux et lourd de pensées secrètes, de combinaisons subtiles.

— Je sais, mes amis, où vous voulez en venir, dit-il, mais, devant Dieu qui m'écoute, (Orticoni se signa) il ne faut pas ici faire intervenir d'ambition personnelle. Rien ne dit, monsieur Rivarola, que ce seigneur étranger dont vous faites une peinture si aimable, plaîrait aux Corses.

— Et pourquoi pas, milord ? demanda Rivarola. Toute la noblesse, je vous l'assure...

— Et tout le clergé... cria Orticoni...

— Oh ! interrompit Giafferi, mais le peuple même suivrait. Eh ! qui n'a-t-il pas suivi d'ailleurs ? Il ne demande que peu de chose, le peuple, c'est de renvoyer les Gênois à Gênes d'abord, et puis de pouvoir cultiver ses oliviers et ses jardins, de n'être pas écrasé d'impôts, d'habiter un pays pourvu de ports et de routes, et de vivre en paix. Le peuple se donnera à qui lui apportera ces trois biens : l'indépendance, la paix, la prospérité. Etes-vous cet homme, milord ?

— Monsieur, dit Théodore, j'ai la volonté de donner ce que vous dites à votre patrie. Et pour le reste, je suis entre les mains de Dieu...

Ce coup-là, les trois se signèrent, car le baron s'était incliné.

— Eh bien, dit Giafferi d'une voix sourde, paraissez donc avec des fusils et de la poudre, du canon, de l'argent, quelques amis et la volonté de vous faire obéir. Donnez l'assurance d'un ravitaillement régulier et je vous promets la couronne, moi... moi qui vous parle... Giafferi.

— Bon, bon... dit Théodore.

— Et toutes les couronnes du monde, d'ailleurs, reprit Giafferi en s'emportant, car tous les peuples en sont là...

Ils se mirent à rire tous les quatre, du mot et de l'emportement du général.

— Mais oui, milord, conclut Orticoni, notre Giafferi a raison, tout est là.

— Vous le voulez, dit Théodore, comme prenant brusquement son parti, eh ! bien, par Dieu !...

Il eut l'air de s'interrompre comme pour réfléchir un peu encore, avant de s'engager. Mais il avait envie de fredonner. « Bataille gagnée ! songeait-il. Gagnée, gagnée, gagnée ! »

— Alors ? demanda Orticoni, rassemblant ses deux amis autour de lui, en leur entourant le torse de ses bras.

— Alors, je m'engage ici, solennellement, devant les trois représentants du peuple corse, à débarquer promptement en un point de l'île avec des armes, des munitions, des souliers, des vivres, de l'argent, dans l'intention de chasser les Gênois et d'organiser le royaume corse... sous condition...

— Que vous commanderez, dit Orticoni, régenterez...

— Lâchons le mot, intervint Rivarola, que le baron règnera...

— Monsieur Rivarola... supplia Théodore, Messieurs...

— Mais si, mais si, monsieur le baron, ne chicanons point sur les mots.

Ce Rivarola était une tête froide de diplomate qui jouait fort aisément entre les puissances et devait plus tard se distinguer au siège de Bastia. On le sentait là dans son élément. Théodore sourit à cet allié.

— C'est vrai, c'est vrai... appuya à son tour le chanoine. Qu'en pensez-vous, Giafferi ?...

Tous trois se tournèrent vers le visage grave de l'ancien prisonnier des Gênois :

— Que vous nous donniez l'indépendance, milord ! dit brièvement le général, et vous serez roi...

— Voilà qui est entendu, conclut Rivarola, en laissant rire ses yeux.

Alors Théodore, très digne :

— Pas un mot de plus, messieurs. Je comprends aujourd'hui plus que jamais la grandeur de ma tâche. Dans moins de six mois, vous serez libres...

Le chanoine s'avança aussitôt et Théodore s'y étant prêté, ils s'embrassèrent avec effusion, et puis ce fut le tour des deux autres de donner l'accolade au Westphalien. Ils se saluaient encore, troublés ou le paraissant, tandis qu'ils rajustaient leurs manteaux. Signes de discrétion, la porte qui s'ouvre, Ruffino qui hausse une chandelle...

— Milord !

— ... Messieurs !

Les trois Corses maintenant étouffent dans l'escalier le bruit de leurs pas.

Demeuré seul dans la chambre, le baron, se caressant le menton, souriait aux anges.

VI

LE POISSON HORS DE LA NASSE

Il manquait encore à Mezzetino de voir après cela le Perotto se ruer, tête nue et pâle d'enthousiasme, dans la chambre du roi et lui crier qu'il avait tout entendu, que c'était proprement merveilleux, et, aux protestations de Théodore disant que ce n'était rien, crier affaire faite, ville prise, et que le baron était un maître en fait de diplomatie.

— Un Albéroni, monsieur le baron...

— Son humble élève...

— Allons donc, son égal ! Que dis-je ? Un Mazarin, oui ! Un Richelieu ! Vous renversez tout ! Ah ! Ah ! on peut dire que vous les avez mis dans le sac, les Corses ! Peuh ! une merveille... Et moi qui n'ai pas aperçu du premier coup ces trésors d'ingéniosité ! Du génie, vous dis-je, du génie ! mon cher baron ! Un grand homme, voilà comme il faut vous nommer.

— Peut-être, mon ami, répondait modestement Théodore, mais aussi un homme à qui toujours manquèrent les ressources d'un grand État...

Là-dessus, Perotto relevait orgueilleusement le front.

— Oh ! les ressources des grands États ! De grandes caisses vides ! Mais il y en a d'autres... il y en a d'au-

tres, Vierge très Sainte ! Et vous savez aussi bien que moi, milord, que les rois et les princes sont bien heureux parfois de venir frapper à notre porte, et que voilà une puissance qui vaut la leur, car, dans le monde, ducats valent soldats...

— A propos de ducats, dit Théodore, voyons, je m'en vais vous rendre ces 5 ou 600 ducats ?...

— Ne m'accablez pas, monsieur le baron, soupire Perotto en saisissant le bras de Théodore comme s'il craignait que celui-ci tirât la somme de sa poche. Vous en recevrez mille autres ce soir. Je veux vous commanditer. Peste ! un royaume...

— Je crois que vous y gagnez, mon cher banquier. Voilà probablement la plus belle affaire que vous ayez jamais faite et que vous ferez jamais.

Perotto se rengorgeait.

— Oh ! j'en suis sûr, monsieur le baron. En marchandises, n'est-ce pas ? continua-t-il par un reste de prudence.

— En paires de souliers, dit Théodore. Et, je vous le rappelle : il est entendu que vous recevrez en échange du bois et de l'huile. D'ailleurs, ajouta-t-il, avec un sourire, une fois le Gênois mis dehors, songez que je suis maître du sol.

A ce moment, on entendit au dehors un tumulte et la voix de Ruffino qui criait :

— Ha ! ha ! ha ! Mais comment donc ? Mais oui, messieurs, entrez !... Ha ! ha ! Vos petites affaires... Mais oui... Combien ? Ha ! Ha ! Mais tout ce que vous voudrez.

Entendant cela, Théodore avait dit à Perotto :

— Bah ! quelques misérables petits créanciers. Il va falloir encore que je m'occupe de cette vermine.

— Hé là ! dit Perotto. Je ne souffrirai pas, monsieur le baron, je ne souffrirai pas.

Et comme, dans l'encadrement de la porte, apparaissaient une demi-douzaine de têtes marchandes et

usurières qu'un certain air de chien sur piste rendait plus affreuses que tout, Perotto marcha sur ce vilain monde.

— Qu'est-ce ? dit-il. Je ne souffrirai pas... Déranger ainsi monsieur le baron ! Hein ?... Quoi ?... Des arrangements ?... Vous les passerez avec moi... Paix ! Paix !

Déjà cette canaille descendait l'escalier, tandis que le petit homme et le baron échangeaient des rires et des embrassements très respectueux de la part du banquier qui conclut par un profond salut de cour.

***

Il faut avouer que jusqu'alors Mezzetino avait attendu sans trop d'impatience ; il n'éprouvait même aucune jalousie envers ce coquin de Lespinouse qui était monté derrière la personne entrevue au bas de l'escalier ; cervelle politique, il voyait dans cette négociation une ouverture sur l'avenir, et le rétablissement opéré sous ses yeux par le baron lui avait paru quelque chose de prodigieux. Néanmoins le temps commençait à lui sembler long dans son placard. Aussi fut-il tout ragaillardi quand il entendit le « roi » crier à Ruffino après avoir attendu que le banquier fit battre la porte du bas :

— Eh ! l'ami, comment va-t-on dîner ?

— Ma foi, grogna l'autre, vous voilà bien avancé, milord, d'avoir jeté l'argent par les fenêtres.

Et puis Mezzetino entendit des murmures indistincts et le nom de Mme de Champagny prononcé deux ou trois fois.

— Peste, songea-t-il, serait-ce la maîtresse de Lespinouse, car il ne doutait pas que Lespinouse ne l'eut conquise... voilà la seconde fois que j'entends ce nom, et la dame a l'air d'habiter ici.

— Va demander, dit le baron, si elle me veut recevoir... et conte-lui notre réussite d'aujourd'hui.

— Bon, songea le comédien, c'est la maîtresse du baron. Oh ! Oh ! Heureusement que notre moine connaît Lespinouse. Il arrangera les choses...

Le baron cependant se mit à se promener, et il monologuait :

— Mortdieu, elle a bien déjà donné, elle peut bien donner encore. Qu'est-ce ? Quoi ? Je vais mener rondement l'affaire. Dans sept ou huit jours j'embarquerai pour Tunis avec l'argent de cet imbécile. Proserpine m'aidera un peu d'ici là. C'est la fortune, voilà ce que je vais lui dire. Elle me croira. Une femme, c'est si crédule ! Et d'ailleurs (il se campe dans l'attitude du serment) je ne dirai que la vérité. (Riant à gorge déployée) Ah ! Ah ! Ah ! mais oui, voyons, elle peut donner encore. Hein ! quoi ? Pas d'argent liquide. On dit toujours cela, ma chère... Mais vos bijoux, vos bijoux. (S'interrompant de jouer la comédie) : Diable de Ruffino... dit-il enfin avec un mouvement d'humeur.

Un moment d'attente énervée et de parfait silence, et puis :

— Milord, madame de Champagny vous prie de monter, annonça le moine en faisant crier la porte. Elle vient justement de recevoir le chevalier de Lespinouse dont elle a connu jadis la famille et qui désire vous êtes présenté.

Et là-dessus le baron s'étant jeté dans l'escalier, Ruffino vint délivrer Mezzetino qui sortit de son placard à quatre pattes, blanc de poussière et couvert de toiles d'araignées.

— Eh bien, mon maître ! grognait aimablement le moine. Par Bacchus ! comme vous voilà fait !

— Eh oui ! Eh oui ! Fait ! Fait ! comment veux-tu que je sois fait ? Tu m'enfermes avec les araignées et les rats ! (Et puis il cria tandis que le moine l'épousse-

tait) : Diable de placard ! Je suis rompu ! Mais j'ai appris des choses... Et l'autre, là-haut, que fait-il, hein, maître Ruffino ? (Le moine eut un geste d'ignorance). Oui. Enfin, on dit que les cornards sont heureux.

Il se jeta dans le fauteuil du baron.

— Ruffino, mon ami, dit-il, crois-tu que cet homme-là soit sincère ?

— Parbleu, et tel que vous le voyez, il sera roi. D'ailleurs, cela lui est prédit par les astres.

— En ce cas, je suis de l'affaire, dit le comédien, en bondissant sur ses pieds. Par les astres ? saprejeu !

— Mais oui ! mais oui ! par les astres ! Allons, venez, venez, poursuivit-il en faisant de l'œil à Mezzetino, venez qu'on vous présente... On dîne... On dîne... C'est moi qui sers à table, continua-t-il, tu m'aideras, compère... et là où il reste pour un, deux trouveront de quoi vivre.

Et il leva comiquement ses grandes manches vers le ciel comme les ailes d'un grand pélican affamé.

L'instant d'après c'était chose faite. Mezzetino avait trouvé chez madame de Champagny, près d'un Lespinouse assez fier, un baron bonhomme et cependant déjà plein d'une secrète majesté.

— Est-ce là mon maître ? dit-il en mettant sur ce mot si bien l'accent, que chacun comprit, tandis que Mezzetino fléchissait le genou.

Geste qui donnait un coup de marteau sur le clou. Ainsi Mezzetino, mieux que Ruffino ou que Perotto ou que Lespinouse lui-même, s'affirmait le premier sujet. Le roi le releva avec noblesse.

— Vous serez ma maison militaire, monsieur, avait-il déclaré à Lespinouse incliné, et toi Mezzetino, ma maison civile avec la triple charge de comédien du roi, secrétaire du roi et maître de la chambre du roi. Hein ? conclut-il, content, mon maître ? On le serait à moins.

Et comme Ruffino annonçait le dîner qui était de macaroni à l'italienne avec un merle pour Proserpine, et un morceau de parmesan, il offrit la main à la belle et, raide, le jarret ferme, le torse cambré, la tête haute, suivi de sa Maison, il conduisit à table madame de Champagny.

A table :

— Les rois, disait-il en s'adressant à Lespinouse, mais à voix haute, je les connais tous... Il n'y en a pas un qui ne soit mon ami. Je puis vous conter leurs aventures les plus secrètes pour ne rien dire de leur généalogie officielle et de la véritable... (se penchant vers le chevalier et à voix basse) : J'ai couché avec dix ou douze de leurs maîtresses et je pourrais vous citer telle reine... (A voix haute) Passons ! (Il rit). On ne peut pas savoir, les gens comme vous, j'entends, monsieur, qui ne connaissent que peu de chose des Cours, bien que leur esprit les prédestine à y briller, combien il est facile à une tête politique d'agir sur les rois, les ministres et tout cet éclatant bétail des palais. Vous passez une note, soufflez un conseil, faites un geste, esquissez un clin d'œil ou simplement demeurez de pierre et voilà une négociation qui s'amorce, un traité qui intervient, une guerre qui se prépare, un siège qu'on abandonne, un peuple qu'on vend. Il ne s'agit que de mettre en contact des forces qui s'ignorent ou bien de couper des communications qui multipliaient à l'extrême des forces par elles-mêmes à peu près inexistantes. Il y a toujours dans une Cour vingt fils épars qui traînent. Les ramasser, tout le monde ou presque le peut, mais l'artiste èspolitique les prend, les unit dans sa main, écarte les fâcheux et, à petits coups, tirant de ci, tirant de là, joue son air diplomatique et fait chanter la vieille Europe. Ha ! ha ! mon ami, mais dans cette presqu'île de rien du tout, (je parle comme si j'étais le Grand Mogol), il suffit d'une position non pas prédo-

minante, mais sûre et dont on puisse jouer, pour tout emporter. Donnez-moi une principauté au centre de l'Allemagne ou de l'Italie, la grande maîtrise de Malte ou le royaume de Corse qui paraissent petites choses aux yeux du vulgaire et puis l'indépendance totale et dix ans de sécurité pour manœuvrer à mon aise. Je n'aurai qu'un pieu assurément, mais si rien ne l'arrache du sol ou de mes mains, ce sera assez pour amarrer de gros vaisseaux de ligne et, somme toute, pour troubler les jeux.

***

Trois jours plus tard, ils embarquaient sur la pinque avec une partie de leur cargaison. Théodore était parvenu à emprunter encore quelques centaines de ducats et madame de Champagny, rassurée, avait fait le reste.

C'était une assez belle personne qui pouvait avoir trente ans, un visage mat, sans une ride, bien éclairé de deux beaux yeux un peu trop sévères par moments, mais dont le feu savait s'adoucir. Le nez et le menton aigus, la bouche petite et assez dédaigneuse d'habitude, les cheveux abondants, noirs, un peu crêpelés, volontiers l'air d'une Amazone.

Grâce à de l'argent que madame de Champagny se procurait avec assez de promptitude, car elle avait été comédienne elle aussi, et elle savait l'art délicat de satisfaire les passions moyennant finance, en ne laissant dans l'affaire rien de sa dignité, on avait vécu, assez grandement, quelques jours, puis, sans crier gare, on avait mis à la voile, et, maintenant, on filait vers le sud, après avoir donné à Perotto toutes les satisfactions écrites désirables. On n'avait pas grand chose comme cargaison, quelques centaines de paires de souliers, mais les créanciers étaient semés et l'on pouvait disposer d'une pinque. Allait-on déjà vers la

Corse ? Respectueusement interrogé, le futur souverain avait dit :

— Tunis d'abord.

Son idée était de se présenter là-bas en grand seigneur, d'ajouter tant soit peu aux lettres de Perotto qui l'accréditaient auprès de quelques Tunisiens de marque, de vendre le bateau qui ne lui appartenait pas, de vivre avec cela, de se faire donner armes et munitions moyennant lettres de crédit et de revenir sur la Corse pour s'y faire acclamer roi. N'était-ce pas un plan admirable ?

Proserpine était dans la cabine. Mezzetino dormait sur le pont, serré contre le moine et roulé dans une couverture. Il laissait la fortune le brinqueballer à son aise, tout heureux d'avoir au moins le vivre et le couvert. Théodore, le front chargé de pensées, se promenait de la poupe à la proue, le long du bâbord. On voyait au loin s'enfuir les côtes de la Toscane. Lespinouse se trouvait embarqué dans une aventure dont il n'apercevait pas bien l'issue, mais cela n'était pas pour l'épouvanter. Assis près de Mezzetino, il rêvait à des réussites fabuleuses et Tunis lui apparaissait un peu comme les Grandes Indes. De quoi s'agissait-il, après tout ? De conquérir une île. Du diable si cela ne passionnerait pas l'Europe. Et, inlassable, il tournait et retournait toutes les hypothèses, trouvant au bout de chacune les titres et l'argent, se gorgeant dans son rêve, de charges et de richesses, comme de confitures un enfant glouton. « Le point essentiel, songeait-il, c'est de me dire noble. Je suis d'épée, j'ai de l'allure. » Et il grognait : « Chevalier de Lespinouse. Château quelque part dans les Cévennes, père mort, oui mort, château en ruines, oui, mais l'homme est là que diable ! »

La mer autour d'eux est calme. Les matelots napolitains groupés auprès du beaupré chantent : *Santa Lucia !... Santa Lucia !* Le baron est rentré dans sa

chambre. La nuit tombe tout doucement. Mezzetino dort toujours. Lespinouse ne peut se tenir de le secouer, et les deux compagnons, couchés sur le pont, sous la même couverture, mêlent leurs rêves :

— Que veux-tu, mon ami, expose Lespinouse, songe que si ce baron westphalien devient roi, Proserpine...

— Eh bien ?

— ... Proserpine est reine, grosse bête ! Et moi, je suis l'amant de la reine...

— Bigre, dit Mezzetino. Je n'y pensais pas. C'est vrai, cela. Tu es l'amant de la reine.

Et il se mit à rire, en bourrant de coups de poing amicaux les côtes de l'amant.

— N'empêche que je la tiens... dit l'autre.

— Bon, reprit Mezzetino. Mais dis-moi, dans ces conditions, pourquoi ne te ferais-tu pas roi toi-même ? Hein !

Lespinouse, d'étonnement, s'était assis.

— D'abord, par amitié, dit-il. (Et sur un pff ! de Mezzetino) Et puis, vois-tu, je n'ai pas l'entregent de cet homme, moi, ni son passé. Ce n'est pas à moi qu'on aurait prêté ceci, prêté cela... comme on l'a fait pour ce diable d'Allemand.

Mezzetino riait de plus en plus sous sa couverture.

— Je ne suis pas non plus un financier, moi... continuait Lespinouse. Pas plus que toi qui ne saurais faire un compte de trente écus. Tandis que ton Neuhoff trouverait de l'or en frappant du pied le pavé.

Mezzetino hocha la tête affirmativement, sans cacher sa vive admiration pour le génie de son maître. Et ils demeurèrent silencieux, écoutant la retombée de la vague sur la suivante le long des flancs de la barque, et le claquement des voiles mal remplies de vent et qui clapotaient comme des drapeaux.

VII

ENTRÉE EN SCÈNE... POUR LE UN !

Tunis. Nuit de février, assez obscure et assez fraîche. La lune n'a pas encore paru au ras de l'horizon. Théodore, accompagné de Lespinouse et de Mezzetino suit la planche qui relie la galère au rivage sur lequel un esclave se dresse haussant la lampe, et il marche tout doucement vers le port.

La grande réunion vient de s'achever ; le baron, avant de sortir a regardé d'un air rieur ses victimes, on aurait presque pu dire les corps de ses victimes, car le vin a fait son effet, surtout le dernier verre avec la dose d'opium.

Ils sont très exactement l'un sur l'autre ou l'un contre l'autre dans la grande chambre du bord. Théodore hausse les épaules. Le bateau, la cargaison, les reçus donnés, l'argent des uns et des autres, les diamants du trésorier beylical Mohamed ben Ali, il a tout en mains. Le médecin Buongiorno, le capitaine Dick qui devait commander le bateau, cette bonne face rougeaude de vice-consul anglais et les deux marchands grecs avec leurs barbes et ces longues moustaches noires, tous gens intelligents, malins, roublards, certes, et qui peut-être n'ont jamais perdu un sou. Pourtant Théodore compte mentalement :

« Trois caisses de canons de fusils, deux caisses de lames de sabres ; six barils de poudre, trois barils de balles ; mille cinq cents bottes turques... » Beau travail. Sans compter que Padre Alonso, trésorier de l'hôpital espagnol a été roulé comme les autres. Ils ont tous donné caution et Buongiorno a fourmi la galère.

Canailles tous d'ailleurs, surtout ce Buongiorno, petit homme assez bref, noir de sourcils et de cheveux, le teint olivâtre, avec un grand nez en bec d'aigle, et une barbe en collier. Médecin sicilien venu à Tunis pour racheter les esclaves siciliens, il a, ma foi ! consacré l'argent dont il était dépositaire à fonder un cabinet médical devenu par la suite assez achalandé. Berné et trompé, il ronfle.

Le trésorier du bey a tout admis, lui, tout approuvé, tout facilité, sans batchich, et rendu deux esclaves corses à crédit tellement il est sûr de son baron westphalien. Sans parler de Ruffino, là-bas, qui croit dur comme fer à l'indépendance de la Corse, de Lespinouse et de Mezzetino qui se voient lieutenants-généraux et ministres, des créanciers dépistés à Livourne, de Perotto dépouillé, des chefs corses circonvenus ; dix, vingt, trente bernés. Théodore renonce à numéroter ses victimes et sent un vaste orgueil l'envahir.

Il est sur la grève. Devant eux, marquée par les deux lanternes, la galère de cet imbécile. Chacun y a déjà fait porter son bagage. Elle se balance en eau profonde, à l'entrée du vieux port. Belle galère, ma foi, et tout à fait digne d'un souverain. Et tous ces imbéciles à bord. Ses prisonniers.

Il est vrai que la chaîne à la Goulette est mise, que Théodore est sur ce lac dans une impasse, que par ailleurs on manque de rameurs. Le baron en a soixante, il en faudrait quatre-vingts.

Quelle jouissance pourtant tout à l'heure dans la

salle ornée de boiseries où tous ces imbéciles étaient assis sur la banquette recouverte de coussins, ou par terre, sur les tapis, autour du brasero.

L'esclave noire offrait sur un plateau de petites tasses de café, mais Théodore offrait mieux : des mensonges artistement cuits et rissolés, de ces mensonges qui font se tordre de plaisir les imbéciles reconnaissants. Le capucin a pris un verre d'eau claire et l'a goulûment avalé en faisant claquer sa langue. Mais il a avalé aussi les affirmations solennelles et réitérées de Théodore. Et puis, joyeux, il a joué longtemps avec son rosaire. Mais aussi avec les histoires de Théodore plus nombreuses que les grains de buis gravés d'une croix.

C'est fini. Heureusement fini. Tout a été livré sans argent. Les moutons sont faits pour être tondus. Théodore a un bref haussement d'épaules. D'ailleurs, après tout... Pourquoi pas ? L'entreprise d'Albéroni n'avait-elle pas failli réussir ? Et celle de Law ? Et celle de Charles XII ? A force de courage et d'audace... C'était ainsi que l'on gagnait les parties. Il est vrai que, gagnée ou non, pour le baron, la partie était toujours perdue pour les prêteurs. Théodore ne peut s'empêcher de rire.

De vagues bruits montent de la ville, un roulement de tambourin, un ronflement de guitare, quelques cris aigus...

Alors Théodore se met à rire, tout doucement, pour lui. Son rire lui demeure dans la gorge et fait sur la grève le petit bruit d'une source. Paisible, escorté de Lespinouse et de Mezzetino, et Proserpine appuyée à son bras, il remonte le long des échoppes, qui garnissent le port. Sa bonne humeur se répand en discours subtils et aériens. Tous trois se sentent plus légers. Veille de victoire, a dit Théodore. Ils vont à pas comptés, bayant à la lune, humant l'odeur de la vase que surmonte lors-

qu'ils passent devant une porte, une violente odeur de graillon. Ils éprouvent une volupté à sentir sous leurs pieds s'écraser cette terre pacifique, ce tremplin parfumé d'où ils vont bondir, par un saut merveilleux, mais plein de périls, dans l'inconnu de la gloire ou de la mort. Le roi (les deux compagnons lui donnent déjà ce titre) fredonne la chanson des soldats de Hollande :

Dites-moi donc, la belle,
Où est votre mari ?...

Tout à coup, il s'interrompt :

— Pourquoi ne pas demeurer ici ? dit-il, nous y ferions du commerce, nous y gagnerions de l'argent...

— Pouah ! dit Proserpine, en retirant son bras de dessous le sien, y songez-vous, monsieur ?

— Hé là, dit Neuhoff, hé là, ma mie, je plaisantais...

La nuit autour d'eux, est très douce. Le reflet de la lune s'allonge sur l'eau du port comme une gigantesque rame d'or, les barques se balançent avec mollesse, comme de grands berceaux touchés d'une main invisible, et, de leur sein, des ronflements et des soupirs disent la quiétude des marins endormis.

— Allons, dit le roi. Il nous manque une dizaine d'hommes, valets, goujats, et autre plèbe. Aidez-moi à les trouver.

Il heurte du pied des vagabonds et des esclaves endormis. Derrière lui, Mezzetino hausse la lanterne. Lespinouse offre la main à Proserpine. Neuhoff touche les dormeurs à l'épaule, et, faisant tinter son épée, il fredonne une marche, ou bien tirant un louis, joue de son éclat sous la lune, ou encore, simplement, montre la galère et relevant la tête, enflant les joues, murmure : Empire ! Puis il met le doigt sur les lèvres comme s'il demandait un secret. Et l'on voit alors

des ombres, demi- sommeillantes et parfois demi-nues, qui avec des jurons, des soupirs, parfois silencieuses, marchent sur la galère, et, s'engageant sur la planche qui la reliait à la terre, embarquent.

Cependant l'aube va bientôt se lever et la ville s'éveiller entre ses murailles. Déjà on entend quelque chose de confus, comme le tressaillement d'un vaste corps, et peu à peu naissent et s'accumulent les premiers bruits.

— Le vent tourne à l'est, dit quelqu'un.

— Et dans une heure il fera jour.

— Bon, conclut le roi. Dans une heure nous serons à la Goulette et la chaîne sera retirée comme nous nous présenterons.

Alors il remonte vivement à bord, ordonne de lever l'ancre, fait déployer la voile carrée et, pour gagner du temps met tout le monde possible aux rames.

C'est une demi-galère à vingt rangs de rames, faite pour une chiourme de cent vingt rameurs, encore qu'avec quatre-vingts cela puisse marcher. On en avait soixante. Théodore ordonne que l'on débarque aussitôt l'Anglais, car il ne s'agit pas d'avoir des histoires avec l'Angleterre, mais le trésorier Buongiorno, son fils, les deux Grecs et le capucin, sont commandés de service à la chiourme. On leur met le dos nu pour qu'ils puissent bien sentir les coups de corde et un bon morceau de bois dans la bouche comme un frein de cheval pour qu'ils ne puissent pas crier. Et les cent trente bras se tendent. On file à travers le lac sur lequel une aube légère tombe comme une neige dans la nuit. Théodore s'en va voir les forçats. Intéressants tous, mais surtout ce diable de capucin. Tout à l'heure, d'un ton sentencieux, comme un qui est habitué à n'être pas contredit, il hochait, en parlant, une tête grise dont le front semé de rides et doublement bossué comme celui d'un bouc, donnait l'impression d'un invincible

entêtement. Pénétré comme il était du caractère sacerdotal des rois, il n'imaginait pas une seconde que Théodore pût le devenir. Il se refusait à voir dans les rois d'Espagne de simples hommes, et l'exaltation d'un baron allemand sur le plan des rois catholiques lui paraissait une hypothèse ridicule. C'est pourquoi il répètait avec obstination le nom du roi de Naples, de Carlos.

A ce moment-là, Théodore songeait en lui passant du vin :

— Petit père capucin, je vais te rouler dans la farine comme un poisson. Ton serviteur sera roi de Corse et non vice-roi... Amen. Et que le diable emporte les Bourbons... avec les pères capucins !

Maintenant il dit plus simplement :

— Allons, moine, du courage, fais plier la rame. Ou sinon...

Et il montre la courbache d'Ali.

***

Décidément, l'aube point. Les premiers des prêteurs s'ils ont le sommeil léger, peuvent bien venir sur la grève. Ce sera pour y trouver un vice-consul anglais ronflant et pour voir sur le lac semé de fleurs jaunes, parmi l'effroi des sarcelles, filer la galère avec sur son château d'arrière, Théodore, plein d'espoir et de majesté. Quand on parvint à la Goulette, le soleil commençant à poindre, la chaîne fût tirée, selon la coutume.

La porte de l'Afrique était ouverte devant Théodore, qui, maître du bateau et de la cargaison, en grand habit bleu sous une tente blanche et rouge qui faisait figure de dais, entouré de madame de Champagny et de ses compagnons, cinglait vers un royaume.

***

Tandis que, sur la côte occidentale, la Corse toute déchiquetée est posée verticalement sur la mer, dans un écroulement de granits rouges, sur la côte orientale, une bande de terres plates s'étend entre la montagne et la Tyrrhénienne. Cette plaine fut jadis très peuplée et c'est là que s'élevaient les anciennes colonies romaines : Aleria fondée par Sylla, et Mariana bâtie par Marius, et puis le temps, les Sarrasins, les Gênois et la malaria ont fait leur œuvre, et, à l'époque, il ne restait déjà plus rien ou presque des deux villes. Pourtant, Aleria était encore un point de débarquement. Les galères et les petits vaisseaux pouvaient venir mouiller à l'embouchure du Tavignano et même y séjourner, relativement à l'abri.

Ce jour-là, une grande galère se balançait à cent vingt pas du rivage. Il faisait beau temps, et un petit vent d'est drossait un peu le bâtiment vers la terre, mais sans le faire chasser sur ses ancres le moins du monde. Sur le château arrière, au-dessus duquel flottait le pavillon d'Angleterre, se tenait un groupe mobile et coloré, fastueux et bruyant. Des livrées se montraient le long des bancs. Deux noirs apportèrent des rafraîchissements à un seigneur imposant qui demeurait couvert, tout vêtu de bleu et d'or et ne pouvait manquer d'être un prince.

En face, c'était la masse blanche d'Aleria et du château ; plus loin une plaine couverte de maquis d'où émergeaient çà et là quelques pauvres bouquets d'arbres, et puis, tout au fond, un formidable ensemble de montagnes boisées dont les cimes se perdaient dans les nuages tandis que les premières croupes étaient couronnées de villages fortifiés faits de maisons hautes et nues qui s'accotaient les unes aux autres. L'impression donnée était celle d'un grand piédestal gra-

nitique fait pour une statue géante que l'on s'étonnait de ne pas voir là. Lespinouse songeait à des Cévennes dressées au-dessus d'un Rhône qui aurait pris des allures de vaste et profond golfe marin. Et Mezzetino à un vaste théâtre dont ces montagnes abruptes auraient formé le mur.

La galère avait un air noble et pompeux de bâtiment d'opéra en face de ce pays grave, âpre et dur, un peu sauvage, dont les fils formaient un chœur hirsute et velu. Les rames avaient été retirées et des tapis flottaient le long des bordages. Le soir on dîna aux lumières sur le château de poupe et les naturels virent se dresser une table couverte de cristaux, éclairée par des torches qui brûlaient avec une lumière vive et dont l'éclat rougeâtre faisait ressortir les ors et les passementeries. Pour marquer leur admiration, ils s'assemblèrent en assez grand nombre sur le rivage et régalèrent le baron de plusieurs décharges qui firent crier d'effroi Proserpine et bondir tout le monde sur les épées et les mousquets. Tout le monde, sauf le roi qui fit répondre à cette politesse par l'envoi d'une pièce d'artifice qui décrivit une courbe gracieuse et s'acheva en un bouquet d'étincelles dont moururent tout doucement les feux pourpres dans la mer.

Maintenant les chefs corses debout sur le rivage et entourés de quelques centaines d'hommes en armes voyaient venir à eux la chaloupe royale. Ornée de tapis et de coussins, au-dessus de laquelle s'étalait une voile pourpre bordée de jaune qui pouvait passer pour un dais, elle heurta doucement le sable et aussitôt les rameurs se jetèrent à l'eau pour la maintenir et la tirer. D'abord sautèrent les deux anciens esclaves corses, portant la livrée du roi et qui criaient des bénédictions, nommant à haute voix leur sauveur, Théodore, qui les avait tirés des prisons sarrasines. Puis, deux esclaves maures : Ali et Mohamed, habillés

de même, riant de toutes leurs dents et portant des drapeaux aux armes de la Corse et du roi, et puis Mezzetino qui jouait en quelque sorte le rôle de chambellan et jetait des sequins d'une bourse bleue qu'il tenait à la main, enfin Théodore lui-même, superbement vêtu. Il portait un habit bleu, avec des bas gris dans des souliers maures à bec recourbé. Son chapeau galonné d'or et orné de plumes blanches s'enlevait au-dessus d'une perruque cavalière. Par-dessus son habit, il avait passé une longue robe à la turque, ou à la franque, comme on dit en Turquie, doublée de fourrure et retenue à la taille par une ceinture de fils d'or. Au côté, une épée à l'espagnole, une canne à bec de corbin à la main. Derrière lui, l'épée nue et l'air tout à fait martial, les deux aventuriers. Enfin quelques valets et matelots. Tout ce monde habillé de neuf, hautain et somptueux. Par delà le brillant cortège, la galère se balançait, couverte d'oriflammes, belle figure de richesse, de gloire et de puissance.

Aussitôt que la chaloupe eut touché terre, les bonnes gens massés sur la plage se mirent à pousser des acclamations et à tirer des coups de fusil, tandis que les chefs s'avançaient.

***

Habillé comme il était, Théodore fit grosse impression. Quarante ans. Assez grand. Assez gros. Le visage large et coloré surmonté d'un beau front. L'œil noir et vif. La perruque rousse et les cheveux poudrés. Deux dents lui manquaient, et ce défaut pourtant ne gâtait point son sourire. Il paraissait un peu plus vieux que son âge, mais sa corpulence et l'habitude des Cours lui permettaient de se composer une majesté.

Devant lui oscillait une masse de quelques centaines d'hommes noirs et barbus, rudes, hirsutes,

vêtus du poil des chèvres, guêtrés de peaux de bêtes, chaussés de souliers plats et ferrés, tous armés jusqu'aux dents, et qui usaient d'un langage dur, rendu encore plus dur par le ton naturellement autoritaire et brutal. Ils se pressaient sans vergogne, s'interpellant, criant, regardant le roi en face avec étonnement ou simplement avec un intérêt extrême. Derrière eux des femmes en jupons de couleurs vives se dissimulaient dans le premier maquis ou se groupaient aux portes des maisons. Parfois l'un des paysans mettait noblement genou en terre, et son bonnet pointu à la main, criait : *Eviva !* d'une voix forte. La plupart s'acharnaient à tirer sans arrêt, et le plus près possible du roi, qui se trouvait ainsi dans une explosion continue et un grand nuage de fumée. Théodore la humait comme si c'eût été de l'encens, et s'avançait sur un chemin herbu qui ressemblait à un long tapis vert.

A droite s'élevait le château d'Aleria. La galère tirait le canon, et, coup pour coup, le château répondait avec une couleuvrine. Les chefs avaient formé groupe derrière le baron, et la foule, maintenant chauffée à blanc, s'écartait difficilement pour livrer passage, à chaque minute poussant plus haut son délire, et les hommes tirant de telle sorte que, sur le roi qui marchait avec une dignité extrême en s'appuyant sur sa canne et en saluant de la main, comme il l'avait vu faire jadis à Sa Majesté le roi de France, les bourres tombaient de toutes parts comme des oiseaux blessés.

DEUXIÈME PARTIE

I

MARCHAND D'ORVIÉTAN !

Il y avait dans une salle haute du château, autour d'une longue table faite de planches posées sur des tréteaux, Giafferi, Orticoni, Paoli, Xavier de Matra, Giappiconi et ce bon Sébastien Costa qui devait devenir chancelier. Hommes d'épée, même les prêtres. Cavaliers, bretteurs, disputeurs et de langue déliée, vivement furieux, prompts au meurtre, de cœur hardi, courageux comme des taureaux, jaloux, fiers d'un canton, d'une paroisse, d'un clan, d'une famille, d'une maison, d'un titre, d'un écusson sculpté au-dessus d'une porte, de trois clients, d'une paire de bœufs ou d'un fusil à deux coups.

La plupart avaient déboutonné leurs vestes et montraient des sortes de gilets rouges et jaunes. Beaucoup gardaient le manteau de poil de chèvre pendu à l'épaule. Tous tenaient leurs armes à portée de la main et comme ils étaient nobles ou chefs ou tout au moins principaux du village ou des villages voisins à vingt lieues à la ronde, les canons de leurs fusils étaient damasquinés, ou bien les crosses de leurs pistolets étaient ouvragées. Sinon, ils montraient du moins fièrement de larges ceintures rouges dans lesquelles étaient passés deux poignards.

La salle était pleine à craquer. Derrière les chefs, les clients faisaient groupe, debout et assis. Les femmes, une espèce de béguin blanc sur leurs cheveux tressés, vêtues de deux jupes bleues et d'un corsage de soie ou de drap rouge et leurs oreilles ornées d'anneaux de cuivre ou d'argent, allaient et venaient à travers les groupes. Elles avaient les pieds nus et passaient silencieusement en les faisant alterner avec des plats indigènes, quartiers de chevreau, d'agneau et de sanglier, des plats qu'elles ne connaissaient pas et qu'elles se montraient l'une à l'autre : boutargues, langues, fruits confits. Théodore avait tiré tout cela de sa galère et il jouissait des étonnements. Des pains d'orge faisaient des montagnes sur la table, mêlés aux fiaschi de vin et aux gourdes que les convives se passaient de main en main, et auxquels ils buvaient bruyamment. Au-dessus d'eux pendaient, accrochés aux poutres de châtaignier, des jambons, des saucissons, des filets de cochons et des vessies blanches qui se balançaient au vent. Un tonneau était en perce dans un coin. Une atmosphère de mangeaille et de guerre emplissait la pièce. Choc de gobelets et d'épée, tintamarre de fusils bousculés et de plats qui se heurtent, et les voix des chefs là-dessus dominant le murmure lointain du populaire dont l'odeur forte monte par la fenêtre ouverte comme celle d'un puissant troupeau.

***

Assis au centre, élargissant une large poitrine bleue décorée de plaques étonnantes par la grandeur et par l'éclat, le baron parlait sans arrêt, d'une voix forte et grasse, contant les plus amusantes histoires du monde. Pour les convives corses c'était fête... C'est toujours fête de recevoir un étranger qui vous apporte à domicile l'air et la figure de pays bizarres dont on

ne sait que penser. Mais celui-là, c'était le plus beau des étrangers ! Ce grand et gros Allemand en habit turc, gaillard fort et blond, aux traits calmes et réguliers, ce qu'il pouvait savoir et raconter, mon Dieu ! Le costume et les manières d'un roi, l'éloquence et l'esprit du diable ! A chaque saillie de Théodore, les rires fusaient, roulant sous les grosses poutres comme des volées d'oiseaux.

***

— Seigneur Giafferi, disait Théodore, vous n'avez point, je crois, connu le roi de Suède, Charles XII ?

— Pardonnez-moi, Excellence, répondit le général, j'ai entendu dire qu'il avait conquis la moitié de l'Europe...

— Les trois quarts, oui, criait un autre...

Alors, coupant le tumulte, Théodore, tout comme un Voltaire, contait l'épopée : le débarquement héroïque, le Danemark, Narva, la Pologne, la Saxe, cette équipée de Pultava et puis la maison de Bender, l'assaut, le retour, la bombe de Stralsund et enfin la mort stupide dans la tranchée devant Frédérickshall.

Les autres écoutaient béants, oubliant de manger et de boire, et se donnant du coude dans les côtes, ou caressant la crosse de leur pistolet.

— Quel homme ! disaient-ils. Hein ! Crois-tu !

Et on ne savait pas s'ils parlaient du héros suédois ou du merveilleux narrateur.

Cet héroïsme transportait d'aise leurs âmes frustes. Ils se pelotonnaient dans de la gloire. Sur l'enclume de leurs cœurs, ils écoutaient tomber comme un marteau la voix germanique de Théodore, mâchant le toscan. Victoires, prises de villes, chutes de royaumes ! Dès avant le dîner, les chefs étaient conquis, mais on ne buvait pas depuis une heure qu'ils étaient

troublés, émus, secoués, ravis, jetés hors de leurs gonds, saisis par la tête, leurs cervelles brusquement traversées par un vent d'empire, chacun imaginant à plein galop, s'attribuant une part du pouvoir, se taillant un héritage, ou simplement envisageant de manœuvrer ce gros bélier tudesque. Le baron touchant d'abord les imaginations par son seul aspect avait ensuite chatouillé les vanités, à force de compliments. Il en était maintenant à conquérir les estomacs.

L'assemblée à de certains instants était tellement silencieuse que, par les fenêtres ouvertes, montait le bourdonnement de la foule et le battement lointain du grand cœur calme de la mer. Les lampes romaines accrochées aux murailles ou suspendues au plafond avaient des flammes fumeuses agitées par des souffles vagues. Derrière les hommes assis, les poings aux tables et fourrageant dans leurs barbes, les femmes debout en groupes compacts, tendaient le cou et guettaient les paroles, saisissant au vol des mots dorés : gloire, conquête, royaume, couronnement, victoire, empire... Et l'intervalle entre les corps vivants était occupé par les ombres. Tous les morts de toute l'île devaient être là, qui s'émouvaient sans qu'on en sût rien, car aucun des hommes qui leur correspondaient n'avait trouvé la mort dans son lit.

— J'y étais ! disait Théodore d'une voix grave, en redressant la tête.

Où ? à Narva ? A Poltava ? Peut-être. Du train dont il contait la charge des dragons de la Reine, il avait sûrement rompu les carrés russes, et lorsqu'il montrait les huit trabans de Sa Majesté suédoise soutenant la civière royale et tombant un par un sans que jamais la civière frémît, il n'avait pu manquer, là non plus, de se trouver. Cela était sûr rien qu'à voir comment il haussait les épaules pour bien

tenir le montant dans ses deux mains crispées, sous le vent furieux des boulets.

— Aaah ! faisaient les Corses.

Et, se retournant les uns vers les autres dans un grand applaudissement, ils se prenaient à témoin :

— Hein ! Eh bien, et toi, par Bacchus ! comment voulais-tu faire ? A un contre cinq tu veux être vainqueur ! Comment, bouffon ? Et quand tu n'as pas d'artillerie ! Allons ! Allons ! Mais laisse-moi, par la Madone !

Et déjà les regards brûlaient, les visages se crispaient, les mains tourmentaient les armes. D'un geste, Théodore ramenait le calme. Orticoni lançait un mot plaisant, un autre chanoine le reprenait et tout de suite, dans le choc des verres, et le bruit des santés portées, la gaîté revenait, jaillissait comme un vin nouveau, faisant briller les yeux et les dents pour s'apaiser d'un coup, dans les « Taisez-vous ! Taisez-vous ! » parce que brusquement Son Excellence abordait la question d'Alberoni ou de Sa Majesté le roi Don Carlos de Naples qui auparavant était infant d'Espagne et duc de Parme.

— Oh ! Oh ! entends-tu ? Quel est celui-ci ?

— L'Infant.

— Qui est l'Infant ?

— Oh ! compère, tu ne le connais pas ?

— Non.

— Non ? Eh ! ils disent que c'est le fils aîné du roi d'Espagne et qu'il est roi à Naples, là-bas, tu sais, un peu au sud de Bonifacio...

— Et celui-ci connaît le fils du roi d'Espagne ?

— Eh ! tu l'entends ! il dit qu'il a mangé avec lui...

— Bah ! Celle-là, tu sais ! C'est peut-être ce roi-là qui lui a donné de l'argent...

— Oh ! lui ou un autre... Tu le sauras, toi ! Il en connaît des ducs et des princes, et il est riche... Riche !

— Bah !

— Fûû ! Riche, mon ami, riche ! Tu n'as pas vu sa galère ? Il en a dix comme celle-là. Tout Aleria, si tu le vendais, ne ferait pas le dixième du prix de sa galère ! Et il en a dix. Dix, tu m'entends. Et des maisons et des jardins en Italie, et du bétail, à ce qu'il paraît. On parle de douze chevaux ! En Allemagne, c'est une espèce de prince, avec un château...

— Comment ? il serait plus riche que Fabiani ?

— Que Fabiani ? Euh ! puisses-tu devenir aveugle, si tu as des yeux pour ne rien voir ! Dix, cent, mille Fabiani ne font pas un homme comme ça... Ce sont des pays riches, comprends-tu, sur le continent... Mais regarde son habit. Tout velours et soie !

Et le choc des plats et des verres fait sa musique, les rires éclatent au creux des barbes, les yeux brillants jettent la joie, le mépris ou la foudre, tandis que se tendent sur la victuaille et les vins les corps solides des généraux, des capitaines, des prêtres et des chefs paysans...

— A la cour de Sa Majesté Louis XIV...

Trente bouches ouvertes... Seuls les prêtres ne sont pas trop étonnés parce qu'ils ont l'habitude de parler de Dieu et des pompes du Paradis. Quelques chefs essaient bien aussi de se tenir sur une réserve qui leur paraît de bon ton, Giafferi par goût de l'autorité, Paoli par jalousie, mais le bon Costa, le regard embué de larmes, se livre tout entier et il approuve en hochant la tête.

— Le grand roi ! dit-il.

— Oui, monsieur, le grand roi... J'étais alors capitaine....

Et l'histoire, évoquant Versailles, ses jardins et ses grandes eaux, déroule son tissu d'or. Un peu plus tard, Théodore dira : « Je fis remarquer à l'empereur... » Ou bien : « Dans les faubourgs de Londres... » Ou encore : « Amsterdam est un port magnifique où les trésors des Indes orientales sont rassemblés... »

Il a tout dit du Régent et de Law... Il est passé de la haute politique à l'anecdote. Il a multiplié les compliments. Il est demeuré roi sans avoir l'air de vouloir dominer. A aucun moment il n'a déplu, jamais il n'a paru long et tout ce qu'il a déterminé, c'est le murmure flatteur de la foule, ou son applaudissement, ou bien ses rires heureux... Ces forces ardentes, mais mobiles et incomplètes, massées devant lui, Théodore, depuis le matin les étudie et les flatte comme on flatte les chevaux, cherchant à les atteler à la machine qui doit débusquer Gênes du pays.

***

Un instant, dans un grand bruit de sièges et de bancs repoussés, tout le monde s'est levé parce que le peuple massé au dehors voulait voir le baron et criait déjà : le roi ! le roi ! Théodore s'est levé à son tour, a fait ouvrir la fenêtre, est venu sur le balcon d'un pas mesuré. Les chefs l'entouraient d'une pompe rustique et guerrière. Comme la nuit était tombée, les deux esclaves maures portaient des torches allumées. On entendait sous le poids des officiers et des chefs gémir le balcon de bois, et l'acclamation fut telle que les plus sceptiques en furent ébranlés. On distinguait mal les hurleurs dont quelques-uns pourtant avaient allumé des morceaux de bois résineux, les dressaient au-dessus de leurs têtes et les agitaient dans des crépitements et des fuites d'étincelles. C'était la foule corse, un bon millier d'hommes armés groupés là, un bon millier de cœurs dont le sang généreux irriguait des muscles solides.

— *Eviva !* criaient-ils. *Eviva il nostro re !*

Théodore en pleine lumière, le chapeau en tête ainsi qu'il sied, saluait de la main et souriait d'un air assez majestueux et qui lui était naturel, et cette

grande et grosse figure allemande, bien rougie par le dîner, vous avait, sur ce balcon, entourée de ces hommes bruns et pétulants une allure de richesse et de solidité, de sang-froid et d'énergie qui rassura ce soir-là plus d'un pessimiste.

Ce cérémonial achevé, on revint à table. Car l'Excellence pouvait tenir à mort contre Sa Majesté le vin.

***

Le lendemain matin, les chefs entrèrent dans la chambre du roi. Il était tard, mais on s'était couché à l'aube. Le lit était assez commun encore qu'il fût orné de rideaux, de rideaux rouges, qui, écartés, montrèrent l'Excellence en déshabillé galant.

Les deux esclaves maures allaient et venaient dans la chambre. Mezzetino tout de noir vêtu, jouait à merveille son rôle de chambellan. Les chefs passèrent dans la ruelle. Les deux aventuriers se divertirent à voir leur étonnement.

— Il va, dit le Cévenol à l'oreille de l'autre, leur faire le coup du petit lever.

Mezzetino cogna du coude son compagnon. Théodore était bien trop fin pour aller si vite. Il se borna à amorcer une ntretien politique tout entremêlé de promesses et qu'il poussa avec beaucoup de savoir et d'habileté, puis tout le monde se retira. Alors ses serviteurs habillèrent Théodore qui apparut dans sa magnificence de la veille et, suivi de toute sa cour et de ses officiers, précédé de ses deux Maures, s'en fut jusque sur la plage, admirer la campagne et surveiller le débarquement. Tout en hâbleries, groupant autour de lui les paysans, qu'il honorait d'une tape sur l'épaule.

La mer était calme ; une voile se détachait, nette

à l'horizon ; sur toute l'étendue de la plaine, le maquis, déferlait, se creusant par endroits, puis revenant sur lui-même, dans une houle de feuillage. On distinguait le double murmure du vent léger dans les branches hautes et de la mer sur les rochers. Le printemps était sur le pays comme un dieu mobile et multiforme, bruissant dans la lumière, sensible dans le bleu taché de blanc du ciel, dans le bleu clair ou profond des flots, dans le vert-argent des oliviers, dans le vert foncé des myrtes et des lentisques, dans le noir de quatre cyprès dressant leurs pointes autour d'un tombeau blanc. Et la chaleur là-dessus, une chaleur forte et douce, pénétrante, victorieuse, sereine, juste, qui sans doute faisait crier les oiseaux, ronfler les abeilles, emplissait la coupe renversée du ciel d'un air amical, caressant, voluptueux, et cependant exaltait au lieu de faire défaillir.

***

Un peu plus tard, il se produisit un petit incident. Parmi les fusils, les canons, les munitions, les souliers dont les tas imposants s'accumulaient sur la plage, et tandis que les chefs se partageaient le travail de surveillance et de distribution, Proserpine débarqua en simple robe d'indienne avec des paniers, le sein passablement découvert, le fichu négligent, coiffée d'un petit bavolet rose qui lui donnait l'air le plus mutin du monde. Elle avait la joue fardée, et une mouche au coin de l'œil...

Théodore se précipita vers la chaloupe, reçut sa maîtresse dans ses bras, lui baisa la main, la conduisit jusqu'à la maison en faisant bien des cérémonies sous les yeux ronds des Corses dont les prêtres détournaient la tête.

— Quelle est cette femme ? interrogea quelqu'un.

— Sa putain ! dit un autre.

Ce fut ainsi que le 13 mars, lendemain de son arrivée, Théodore montra le défaut de la cuirasse, perdit l'estime des femmes, s'offrit aux premières railleries des hommes et vit entre son peuple et lui, un abîme s'ouvrir.

II

SIRE, SOYEZ FERME !

Le crépuscule tombait. Le roi s'en vint lentement à la fenêtre. Comme tous les soirs, à cette heure du jour, les gens prenaient l'air sur la place de Cervione, sortaient des maisons, revenaient des champs, poussaient leurs bêtes, se rassemblaient par trois ou quatre, se promenaient en long et en large, avec des marmots pieds nus autour d'eux, tandis que les cochons se bousculaient en grognant, qu'un chien bondissait pour éviter un coup de soulier, ou que trois mulets à la file, faisant tinter leurs sonnettes, allaient à l'abreuvoir.

Le baron avait quitté Aleria, trop exposée aux attaques gênoises menées par mer, et il s'était installé depuis le matin à Cervione, ancienne résidence d'été de l'évêque d'Aleria, petite ville étagée sur la pente de la montagne. Il logeait dans le palais même de l'évêque, d'où la vue courait, par-dessus le parapet sur la plaine d'Aleria et sur la mer.

Derrière le roi, la grande salle s'était remplie : tous les chefs étaient là, debout, formant des groupes bruyants qui se défaisaient et se reformaient sans relâche. En bas, les flâneurs en ayant l'air de causer regardaient Théodore et tourmentaient leurs armes. En haut, les chefs l'épiaient, cherchant en lui les caractères de ce qu'ils croyaient être la souveraineté : quelque chose de supérieur à l'homme, et, si l'on peut

dire, de divin. Et tout naturellement, sur le visage et dans les gestes de ce gros homme, ils le trouvaient.

***

Tout à coup, on entendit un bruit confus. C'était Mohamed, un des Maures du roi, qui se disputait avec un Corse. L'autre, appuyé sur un bâton, parlait brusquement, par éclats, en faisant des yeux de feu et des gestes violents, et de temps en temps il prenait à témoin ses amis. Le Tunisien avait une voix aiguë et rauque, et, tout fier de sa livrée verte, il coulait un œil oblique vers le roi accoudé au balcon, disputait avec assurance et, par son attitude, se proclamait appuyé. A la fin, bien sûr de la présence et de l'aide royale, cet esclave leva la main et gifla le paysan.

On entendit le coup sur la joue barbue, puis un cri, cri éclatant, cri de bête fauve à qui l'on vient de frapper sur le muffle, et l'homme se rua sur le Maure...

— *Baruffa !* criaient les gens. *Baruffa !* Bagarre ! Bagarre !

Et d'un seul mouvement ils firent cercle, curieux, amusés, indécis.

Tout de suite, il fut visible que le Tunisien avait le dessous. L'autre s'était jeté sur lui, l'avait pris aux habits et puis à bras le corps et s'efforçait de le jeter à terre, tandis que le Maure lui serrait le cou et le mordait à l'oreille. Les deux hommes formaient un groupe oscillant qui n'avait déjà plus pour point d'appui que les deux pieds bien plantés en terre du Corse barbu dont se gonflaient les fortes épaules.

— Lâche-le ! cria le roi en s'adressant au Corse.

De toute évidence, c'était sa « maison » qui était atteinte, qui le serait plus encore si on laissait la querelle aller à ses dernières limites. Et le Maure battu, c'était le roi battu, en sorte que, dans ce ridi-

cule tournoi, se jouait, peut-être, devant cet auditoire primitif, le sort de la royauté. Le Corse d'ailleurs faisait plier son adversaire dont les épaules déjà se renversaient.

— Lâche-le ! cria une autre fois d'un ton plus dur, Théodore penché à mi-corps par-dessus la balustrade.

Tous les chefs étaient derrière son dos, penchés comme lui dont le visage apoplectique était suspenpendu au-dessus de la foule avec une expression de menace furieuse. Les gens sortaient des maisons, se levaient des seuils où ils étaient assis ; ils accouraient de toutes parts, et, par goût de la liberté, par sens de la dignité humaine, par patriotisme et par orgueil enfin, on riait autour du Maure. Sur le seuil, se massaient l'autre esclave, un valet et quelques-uns des étrangers dont un grand et gros Westphalien que Théodore avait fait capitaine. Décidément on allait voir une bataille rangée. « Eh ! tant mieux, » pensait la foule. Le baron, la canne à la main, descendit l'escalier quatre à quatre. Et la foule fit : « Oh ! » longuement, rien qu'à le voir disparaître du balcon, et s'avança, tout en fièvre, presque à toucher les combattants...

Quand Théodore arriva en bas, le Maure était sur le dos, et son adversaire, se dégageant et le prenant à son tour à la gorge, venait de lui envoyer deux ou trois coups de poing en pleine face, puis, se relevant, il lui donna du pied dans les côtes, le coffre du Maure sonnant comme un tambour, enfin, tout riant et soufflant de fureur à la fois, il réclama :

— Mon bâton, mon bâton... donnez-moi mon bâton !

Volonté ferme d'administrer à l'étranger la râclée dont on garde le souvenir durant une existence. Là-dessus, le roi surgit sous le porche comme une trombe de couleur parmi les torches résineuses qui crépitaient et jetaient une fumée noire. Le valet et le

second Maure, le Westphalien et les autres s'étaient écartés. Le cercle des Corses s'élargit par enchantement et brusquement le silence fut tel qu'on entendit le bruit que faisaient les souliers du roi. Masse de chairs fortes et dures, montées sur un gros squelette et mues par une volonté ferme d'en imposer à tout le monde, Théodore entra dans la bagarre avec une telle violence que le Corse en demeura immobile et bouche bée au milieu de sa barbe, comme si Dieu lui-même venait de lui tomber dessus. Le roi avait à la main sa fameuse canne à bec de corbin ; il la tenait comme une épée et s'avançait, dépassant de la tête ceux qui l'entouraient. Le désordre était très grand, mais de toute évidence un seul homme avait une idée claire : le roi. Costa, derrière lui, les mains hautes, prêchait le calme : — « *Pace, fratelli, pace !* » ; du haut du balcon, les chefs interpellaient le peuple, un groupe s'approchait du Corse, mais pour l'apaiser : — « Va, va dans ta maison, tu ferais mieux... » ; le Maure se relevait ; le tumulte des cris et des injures s'était écroulé.

— Toucher un de mes hommes ! tonna Théodore dont le visage sous la perruque rousse semblait rayonner...

Et se tournant vers ceux qui le suivaient :

— Enlevez-moi cet homme, et en prison !...

— Oh ! Oh ! fit le paysan, et son premier mouvement fut de protester et de se sauver, mais sans violence, parce qu'il était convaincu de son bon droit, certes, mais qu'il avait aussi devant lui, sous les espèces du roi, l'autorité, la justice et, somme toute, cette souveraineté nouvelle qui avait remplacé Gênes, et prenant racine dans l'ombre des temps, pour tout dire venait de Dieu.

— Vite, dit le roi d'une voix dure.

Le mot sonna comme un coup de fouet. Les camarades ne bougeaient pas. Les deux Maures s'avan-

cèrent et le valet aussi, mais le Westphalien les devança, prit l'homme aux épaules, le fit pivoter et les autres l'entraînèrent.

— Mais,... dit le paysan, mais... qu'ai-je fait ?

Et il roulait des yeux à la fois étonnés et furieux, songeant d'abord à tordre son corps, secouant les épaules, comme quelqu'un qui veut essayer une lutte désespérée, mais, sous les yeux de Théodore, il demeurait stupide, incapable d'user de ses muscles. Il aurait eu besoin de tout l'appui de la foule pour se révolter. Or la foule ne bougeait pas. Et l'homme n'osait, le premier, faire acte de rebelle. A son insu, sous l'influence de ce spectacle nouveau : un roi, et sous l'œil de ce gros Allemand rougeaud, les éléments anarchistes et libertaires que roulait son sang de montagnard disparaissaient, laissant la place à ces éléments non pas de servitude consentie, mais de servitude tout de même qui sont l'apanage de tout paysan livré pieds et poings liés au pouvoir par sa maison, son champ, son troupeau et dont on peut tout prendre ou tout détruire, ce qui le force à tout accepter s'il ne veut pas être un bandit.

Quand, tout de même, d'un brusque coup de reins il essaya d'échapper aux mains des autres, il était trop tard ; le lieutenant westphalien le poussa, les deux Maures le prirent aux cheveux et, tout criant, écumant de rage, il dut entrer dans la maison. Alors le roi entra derrière lui, lentement, et claqua la porte.

***

Un instant, la foule demeura immobile et muette, prêtant l'oreille pour entendre les hurlements du prisonnier.

— L'entendez-vous crier ? L'entendez-vous crier ?

Et puis, le roi n'étant plus là en chair et en os pour lui en imposer, soudain elle se massa d'un seul

mouvement sous le balcon et se mit à murmurer, et puis le murmure s'enfla, devint comme un rugissement où bientôt des notes distinctes se piquèrent. Après, ce furent des injures, des menaces, des défis, des hurlements, qui finirent par se résumer dans ce cri, toute la foule se ruant sur les mêmes mots :

— Lâchez-le, lâchez-le !

Rien ne bougeait dans le « palais ». Les portes étaient closes. Ce furent alors des coups de bâton contre la porte, des menaces : « Voulez-vous des pierres dans vos fenêtres ? » et, après un moment de demi-silence coupé d'insultes : « Traître ! Cochon d'Allemand ! » de lazzis, de sifflets, tout à coup le cri furieux, scandé sur un ton sinistre :

— Assassins ! Assassins !

Et comme enfin rien ne bougeait, monta le cri définitif, celui qui précède le meurtre ou la guerre :

— *Abasso ! A terra il re !*

Mille personnes peut-être entouraient la maison, et déjà les fusils sautaient des épaules, les chiens craquaient sous les doigts. A l'intérieur, pensait cette foule, le gros Allemand est probablement en train de demander aux chefs de le protéger. Non ! Non ! il fallait que l'homme fût délivré. Voilà ce qu'avaient à faire les nobles. Forcer le roi à obéir. Et la fureur des gouvernés montait, s'enflait, à l'idée qu'une fois de plus on allait casser les reins du maître.

Si la foule se trompait ou non, c'est une autre affaire, mais, le vrai, c'est que tout à coup elle reflua avec ses fusils, ses mousquets, ses menaces et sa fureur, parce que la porte s'ouvrit et que l'Allemand fut là, le gros homme, dans son habit couvert de dorures, perruque en tête, chapeau bien campé, épée au côté, canne à la main. Il tenait une torche et regardait droit devant lui. Le silence tomba sur le peuple comme sur un mort le couvercle du cercueil.

Le roi était formidable ainsi. Plus grand, plus gros, plus rouge, plus doré que jamais. Les chefs à qui il avait interdit de le suivre étaient sur le balcon qui faisaient de la main signe de se taire. On les devinait eux-mêmes ployés par ce coquin d'Allemand.

Aucun serviteur n'avait suivi, aucun officier, et si la porte était demeurée entr'ouverte derrière le roi, ce fragment d'ombre était aussi plein d'inconnu que cette face pourpre où s'ouvraient deux yeux clairs et froids. La foule s'écarta, en ronflant un peu comme un chien à qui on arrache un os.

Théodore alla droit sous le balcon, poussa du pied un des barils de poudre qui avaient été rangés là, monta dessus et ouvrit la bouche :

— Ah ! fit la foule.

— Si vous ne vous retirez pas aussitôt, je me fais sauter, et vous avec...

Mots capables de toucher des soldats. Ainsi, celui-là n'avait pas peur de la mort.

La torche grésillait dangereusement, projetant de toutes parts des étincelles. Théodore l'abaissa vers le baril dont la bonde venait d'être enlevée par lui.

— Oh ! cria-t-on. Seigneur ! Excellence ! Attention ! Et toutes les interjections du monde, avec déjà les cris des femmes, suraigus, au travers du tumulte. Les chefs, malgré tous les ordres, dégringolaient l'escalier. Plusieurs de ceux qui tout à l'heure hurlaient le plus fort tendirent vers le roi des mains suppliantes... C'était pour sa vie à lui qu'ils le suppliaient de prendre garde. Car, sur son baril, debout, la torche à la main, ce bonhomme qui avait l'air d'être venu de Versailles d'un bond, grâce à quelque hippogriffe, leur apparaissait de nouveau comme un Dieu. Les chefs enfin descendus, massés autour du baril, criaient parlaient et raisonnaient, tournés tantôt vers le roi, tantôt vers la foule, et leur pâleur faisait ressortir la face rosée de Théodore.

— Retirez-vous... dit encore le roi qui, de minute en minute prenait une idée plus nette de sa victoire, et accentuait le romantisme de son attitude.

Le ton était bref, clair... Des barbes blanches prêchaient la résignation. « Nous le retrouverons demain ». Et ils prenaient les gens par le bras, par l'épaule : « Viens... Viens... »

— Demain, demain, criait Giafferi. Allons, partez...

Et le bon Costa allait de l'un à l'autre, déclarant que demain tout s'arrangerait : — Eh ! bon Dieu ! entre frères, se tuer ! Chacun chez soi, chacun chez soi, et respectons un magnifique seigneur qui vient donner la liberté à la patrie.

— Nous nous en allons, dit enfin le plus sage des manifestants.

— Nous nous en allons, dirent sept ou huit autres.

Et ils se mirent à crier sur un ton de mélopée :

— Eloignons-nous ! Eloignons-nous !

Le mouvement se dessinait. Il s'amplifia soudain tandis que les signes d'amitié renaissaient, et qu'un cercle d'admirateurs se formait autour du roi.

Théodore avait jeté sa torche. Sans plus regarder la foule, il descendit pesamment du baril en s'appuyant sur l'épaule du bon Costa et rentra chez lui sans se presser, en homme sûr de son autorité.

Il faisait des mots que ne comprenaient point les chefs qui l'entouraient mais dont on riait de confiance. Quand il fut dans la chambre haute, il répondit aux saluts d'un geste aimable de la main, et, tranquille, s'alla coucher.

***

— Allez-vous le libérer ?... lui demanda Proserpine quand elle le vit revenir. Oui, n'est-ce pas ?

Elle tremblait encore, de la tête aux pieds...

— Ma mie, lui répondit Théodore, ne vous occupez

pas de cela. Je le ferai demain matin. Mais dites-moi, vous avez eu peur, à ce que je vois ?

— Grand peur, avoua Proserpine, Et vous ?

Théodore haussa légèrement les sourcils. (En somme ce baron allemand n'avait aucune surface. Tout au plus était-il le possesseur d'une cargaison à demi distribuée. Il n'avait déjà quasi plus le sou. Il n'était pas sûr des chefs, et il venait de prendre conscience du degré de violence que pouvaient atteindre les brusques réactions de cette foule... Il savait qu'on attendait de lui un miracle et que si le miracle ne se produisait pas, lui, Théodore, serait mangé... Il n'avait pas grand chose à espérer de l'avenir et chaque minute raccourcissait la distance qui le séparait du désastre... Pourtant la question le fit rire ; peut-être parce que ce désastre était automatique, refusait-il de l'imaginer.) Il eut donc un léger haussement de sourcils, caressa la joue de Proserpine, serra la fille contre lui, l'embrassa sur les yeux et dit :

— Moi ? (Il rit encore). Moi ? répéta-t-il. Moi, ma mie ? Un roi ?

Et il lâcha Proserpine d'un tel air souverain que dans cette chambre où ils étaient seuls et où la comédienne s'était déjà dit : « — Tiens, voilà les coulisses du théâtre... » elle eut le sentiment que l'acteur et l'homme ne faisaient qu'un, que le rôle continuait dans la coulisse, et qu'il n'y avait pas ici à se démaquiller. Elle eut peur d'avoir dit une sottise, se trouva ridicule pour la première fois devant son gros Allemand, recula de deux pas sans se demander elle-même ce qu'il y avait de comédie dans son geste, et, très respectueusement, fit la révérence.

III

SCEPTRE EN MAINS, COURONNE EN TÊTE

Théodore était assis derrière une grande table couverte de rubans et de médailles, de parchemins et de cires vertes et blanches. Lespinouse, l'épée à la main, le protégeait contre la foule des demandeurs, et Mezzetino avait l'ordre de lui servir d'aide dans l'admirable distribution qu'il avait dessein de faire. Il s'agissait de donner à une trentaine d'hommes qui étaient devant lui, tous honnêtes, tous paysans, les titres qui ne pouvaient que glorifier singulièrement la nouvelle royauté. Il lui fallait un archichancelier, quelques maréchaux, deux au moins, et des lieutenants-généraux, des gouverneurs et le reste, et des marquis, et des barons, et des princes. Et que tous ces titres fussent couchés sur parchemins scellés aux armes du roi, traduits par quelque uniforme ou signe vestimentaire au moins, plaque ou grand cordon, clef dans le dos, ce qu'on voudrait. Dans ces conditions-là, raisonnait Théodore, le royaume, ce n'est plus moi, c'est eux et moi réunis et ma chute est leur chute. C'est pourquoi ils m'empêcheront de tomber.

Pour l'instant, les autres se poussaient en face, et se bousculaient, l'œil sur les rubans, les croix, les crachats, les parchemins, la plume du secrétaire, les

cires vertes, s'il vous plaît, comme celles du roi de France, et à se dire que si celui-ci était maréchal, cet autre pouvait bien l'être aussi ou tout au moins avoir une province à gouverner, et le reste. Tout cela parmi les injures et les blasphèmes.

— Paix, messieurs, criait le roi.

Et il se retenait pour ne pas dire : « Il y en aura pour tout le monde, que diable ! Après tout, ce n'est que du vent. »

***

Ouf ! L'un après l'autre, les hauts dignitaires ont quitté la chambre du roi. Faisant sonner ses éperons et son épée, Lespinouse vient, après un profond salut, d'abandonner Théodore pour aller passer la nuit à jouer et à danser au son des mandolines. Proserpine est à côté, son état de reine de la main gauche interdisant sa présence auprès du roi le temps de telle cérémonie. Il ne reste plus que Mezzetino qui, absolument comme si un nombreux public le regardait, s'incline jusqu'à terre et s'apprête à sortir à reculons, en toute gravité.

— Bon Dieu ! pensa à cet instant le roi, vais-je demeurer seul avec Ma Majesté ?...

C'est qu'il avait été couronné le matin même à l'église du couvent d'Alesani, après avoir assisté à la messe et qu'il avait sur le dos toute la fatigue de la journée, sans parler du gargouillement que faisait dans son ventre une multitude d'envies de rire accumulées.

Néanmoins, par on ne sait quel respect humain ou par volonté de savoir jusqu'où cela irait, ou par lassitude, peut-être par simple crainte d'un œil d'espion collé au trou de la serrure, il n'interrompit point le mouvement de Mezzetino, laissa se retirer le

fidèle serviteur et, précipitamment, appela Proserpine d'une voix enrouée.

Madame de Champagny le trouva debout, dans son habit bleu brodé d'or, le sceptre à la main et la tête encore ceinte des deux branches de laurier réunies d'un ruban dont l'un de ses généraux, Fabiani, l'avait couronné. Il était prêt à éclater et se retourna brusquement, déjà hilare, en entendant venir sa maîtresse, mais à la voir si sérieuse qui entrait d'un pas mesuré avec une révérence, il se congestionna brusquement, fit demi-tour et se remit à se promener gravement, sans se soucier d'elle, avec toujours sa couronne en tête, les mains derrière le dos et son sceptre sous le bras, comme un promeneur fait quelquefois avec sa canne. Proserpine se tenait debout contre la muraille, bâillant à se décrocher la mâchoire quand il avait le dos tourné et parfaitement digne et souriante quand il revenait sur elle.

Tout le monde dort assurément parmi le peuple rustique des sujets, sauf quelques chanteurs s'accompagnait de leurs mandolines et, autour des tables où une chandelle collée au bois perd son suif, quelques joueurs férocement cramponnés à leurs chances, le nez dans leurs cartes.

Le roi s'est demandé un instant si cette diablesse de fille se moquait de lui, mais ne serait-ce que pour tout à l'heure avoir une maîtresse, il soupire, et, à tout hasard, continue de faire le roi.

***

Grâce à Dieu, la Constitution a été promulguée. Théodore y est bizarrement déclaré « souverain et premier roi du royaume ». C'est mieux que rien. Assurément ce n'est pas ce qu'il aurait fallu. En somme ces tribus se défient un peu de lui. Tout de

même Neuhoff peut se dire que, jusqu'alors, l'affaire a été rudement bien menée.

Ce matin il assistait à la messe dans l'église du couvent d'Alesani. Il occupait dans son bel habit brodé d'or le fauteuil et le prie-Dieu de l'ex-évêque d'Aleria, lequel, étant Gênois, s'était réfugié à Gênes. Autour du roi, les magnats du royaume. A l'autel, trois prêtres officiaient. Les moines des soixante dix-sept couvents et des quatre collégiales formaient sur les deux côtés du chœur deux longues théories presqu'entièrement franciscaines et leurs voix s'élevaient, profondes et graves, pour chanter la gloire de Dieu qui était un peu celle de Théodore.

Un parfum d'encens. Derrière lui une foule bruissante. Le roi se sentait porté, sinon par l'amour, du moins par l'inquiétude, l'étonnement, l'espérance de tout un peuple. Il sait fort bien qu'il n'a et n'aura jamais que l'apparence du pouvoir et qu'il fait illusion aux Gênois comme aux Corses, mais il sait aussi, pour avoir manié longtemps les hommes que l'illusion est un ressort très puissant. Déjà Gênes s'épouvante. Déjà la Corse se lève. Sûrement l'Espagne, la France et l'Empire, l'Angleterre et la Hollande sont averties ou vont l'être. Plaisanterie digne d'un dieu. Farce montée comme pas une. Théodore parce qu'il est là, assis à la place d'honneur et déguisé en roi, dans une église corse, parce qu'il y assiste à une messe chantée au milieu de moines et de paysans armés, est devenu un personnage européen. Il dit : je suis un danger et il l'est parce qu'il le dit. Je suis une force. Et il l'est parce qu'il le dit. Sa force n'est pas faite de fusils, de canons et d'argent, elle est faite de la confiance qu'ont mis en lui ces quelques milliers de paysans armés, de la peur qui tient aux entrailles une République mal informée, de l'intervention visible de Dieu, devenu, dirait-on, théodoriste.

Pour les paysans, ils emplissent l'église d'une foule respectueuse et qui sent fort. Ils ont laissé leurs fusils dans les maisons du village, et gardé seulement leurs pistolets et leurs poignards. Les hommes sont massés d'un côté, les femmes de l'autre. Les hommes debout, les femmes à genoux. Les hommes, pour la plupart des députés de village, sont tous vêtus de leur veste de pelone à boutons de métal, culottés de même, guêtrés de peau de chèvre. Les taches rouges de leurs ceintures, jaunes et rouges de leurs gilets, éclatent çà et là dans le noir des vestes et des manteaux. Les femmes, serrées les unes contre les autres comme des poules, entassent sur le pavé peu de bleu, moins encore de rouge. Quelques taches blanches, beaucoup de noir. Beaucoup de veuves. Tout cela terriblement silencieux. Les yeux flambent de toutes parts. Quand, à la fin de la messe, Théodore suivi des généraux traversera le chœur de l'église pour se retirer vers le réfectoire, il verra son peuple disposé en deux formidables masses que sépare à peine une étroite allée centrale et, malgré l'église et la sainteté du lieu, les hommes ne pourront se tenir de crier d'une seule voix : « *Eviva !* » A faire crouler la vieille voûte, qui sonne et résonne comme sonnent déjà les rochers, les défilés, les flancs des montagnes qui, du Cap aux Bouches, répètent par-dessus les torrents grondant leur adhésion tumultueuse :

« Théodore ! le roi Théodore ! »

Foule qui n'est pas bruyante ni éperdue d'enthousiasme d'habitude, mais plutôt grave, réservée, volontiers silencieuse et méditative. A peine Théodore est rentré dans le couvent qu'elle redemande son roi. Théodore paraît sur le balcon, et soudain les longs fusils bondissent au bout des bras, les coups de feu rayent l'air de leurs traits de feu et les acclamations furieuses, trouées d'une mousquetade continue, montent, roulent, grandissent et se répercutent.

Vraiment, Théodore sent qu'il tient cette foule de deux mille patriotes où se coudoient les délégués des paroisses, des églises et des couvents de toute la Corse. Elle le croit lourd de dix victoires qu'il faut réaliser. Depuis toujours elle cherche un homme en qui pouvoir s'incarner. Depuis cent cinquante ans elle n'a plus personne. Alors, vive celui-ci ! Théodore se retourne vers les chefs, les mesure du regard. Il sent bien que chacun d'eux n'a en vue qu'une réussite personnelle, que pour chacun d'eux il est un levier, un instrument, peut-être aussi un obstacle à placer sur le chemin d'un adversaire, mais il sait aussi que sans doute aucun d'eux n'est de taille à s'imposer, qu'en les neutralisant les uns par les autres peut-être arrivera-t-il à régner. Écraser les grands en s'appuyant sur le peuple ; écraser les clans en s'appuyant sur le nationalisme insulaire, voilà sans doute la seule politique possible. Politique réalisable d'ailleurs. Cela demande (Théodore calcule) tant de livres et de ducats. Tout est là. Avec quelques millions cet homme-là vous fondera un royaume ; pour tenter les futurs actionnaires, il monte l'affaire sur son crédit. Ce qu'il lui faudrait maintenant, c'est tout en demeurant ici, entamer des pourparlers avec France, Empire, Espagne, etc., et cela dans les vingt-quatre heures. (Il lui faudrait le télégraphe, le téléphone, la T. S. F. Son œuvre est basée sur l'emploi de moyens mécaniques qui ne seront inventés qu'un siècle ou deux plus tard.)

Ce matin, tandis que le diacre chantait l'Évangile, et que, debout, Théodore écoutait, il se disait, tout en ayant l'air de suivre la parabole, que vraiment le jeu valait la chandelle et que même si l'on devait échouer, cela méritait d'être entrepris. Mais pouvait-on échouer ? Brusque il avait chassé cette pensée mauvaise, ce doute de soi. Avant l'Amen, il s'était repris et galopait à nouveau sur la route de la certi-

tude. Et, tandis que tout le monde s'inclinait avant de s'asseoir, il se murmurait à lui-même que tout cela était bel et bon, mais qu'il était roi, lui, Théodore, qu'il était roi... et que Hugues Capet n'avait pas été élu autrement que lui... mais parfaitement, Hugues Capet, le grand-père des rois d'en face.

***

Et ce couronnement, l'après-midi sur la place publique ! On avait érigé une tribune, installé un fauteuil abrité par un dais. Des feuillages décoraient les maisons. Une couronne d'or avait été apportée par la galère, mais elle avait été saisie par les Gênois. C'est du moins le bruit que Théodore s'était plu à répandre. Et il avait ajouté que le plus beau diadème des rois était l'amour de ses sujets, mais l'un des siens lui avait placé sur la tête une couronne de laurier comme celle que l'on voit sur les vieilles monnaies au front des empereurs, et le baron avait pris tout aussitôt l'allure de Vitellius.

Ensuite, ç'avait été les discours coupés d'un tumulte de coups de feu, de serments, de cris, de *Te Deum*. Comme le jour de Pâques, quand le Christ est ressuscité, les *trombe* résonnaient parmi les cris et les coups de fusil, l'odeur de la poudre exaltait la foule et l'on pouvait voir à la fin Théodore entraîné lui-même dans le tourbillon de joie, qui ouvrait les bras pour étreindre du même geste le peuple dévoré d'enthousiasme et le Pays immobile et debout dans son granit, comme un soldat sous les armes.

Étonnez-vous maintenant qu'à de certains moments le grossier plancher de châtaignier ait sonné sous son pied comme celui de Versailles. D'ailleurs, il n'y avait qu'à les regarder tous, durant le couronnement, ils étaient d'un sérieux de tous les diables. Seul Mezzetino se gonflait d'une immense joie. Pourtant

le visage de ce parfait serviteur était de glace, mais Théodore a eu la conscience que, derrière ce mur de chair, un rire silencieux déroulait son rythme, scandait la démarche d'une grosse farce d'atelier faite naturellement à cette grande bête d'Europe. Alors, il s'est penché et très naturellement il a dit à Mezzetino à mi-voix, comme s'il lui donnait un ordre avec l'air de gravité quasi sacerdotale qu'il fallait :

— Maître Mezzetino, si tu essaies de me faire rire, je t'envoie un coup de pied au cul...

A quoi l'animal a riposté après une révérence et du ton le plus sérieux du monde que son cul en serait très honoré...

De sorte qu'il s'en est fallu d'un cheveu que Théodore n'éclatât.

***

Hé quoi ! n'y aurait-il que Mezzetino... ?

Brusque, Théodore interrompt sa marche, se retourne, fait face à son humble sujette, et soudain, élargissant une face hilare, il ôte sa couronne et la lance à Proserpine... Élégamment d'ailleurs, comme une jeune fille qui jouerait aux grâces..

— Oh ! fait Proserpine.

Et voilà un roi humilié. Car, c'est de l'indignation qui fuse. Et « N'avez-vous pas honte, Sire ? » Et « Si l'on vous voyait... »

— Allons, ça va, dit le roi, ça va, ma belle, *finita la commedia*, comme disait le grand Auguste, au moins pour ce soir...

Mais non, rien en face de lui, rien qu'un respect, rien qu'un silence effrayant, car on ne veut même pas s'abaisser aux reproches...

Alors le roi jure... Et la maîtresse fait la révérence... Et demande la permission de se retirer... Et fait observer que l'on entend tout... Et un roi qui laisse

tomber les bras. Une couronne qu'on lui tend, en tout respect. Une couronne qu'il remet en invoquant à nouveau sur le mode furieux le saint nom de Dieu, et bien que l'on s'obstine à lui répéter qu'il est roi de droit divin. Et, sur un signe de fureur, une Proserpine qui sort, grande actrice jusqu'au bout, avec les trois révérences...

— Mezzetino ! hurle le roi.

Il est là, le voilà, respectueux. Le regard du roi plonge dans celui du fidèle serviteur. Ce regard est terrifié. Il semble dire :

— Écoute, mon ami, je veux bien faire toutes les blagues du monde, mais à condition d'avoir un quart d'heure par jour pour m'amuser... Entre nous, n'est-ce pas ? Je ne peux pas rire tout seul. J'ai besoin d'une créature humaine qui me laisse rire devant elle et qui rie devant moi. Grâce à Dieu, je suis sérieux quand il le faut, et, en public, je serai toujours le roi Théodore. Mais, dans le privé, Mezzetino, dans le privé...

Ayant entendu par le canal de l'intuition ce discours, Mezzetino très cérémonieusement s'inclina.

— Bon Dieu, pensait le roi à nouveau, vais-je demeurer seul avec ma Majesté...

Et il sentit une sueur froide lui couvrir, comme il disait, la couenne. Déjà le roi ne voyait plus que la tête et le dos de son valet de chambre incurvé en un salut de cour... mais il eut l'impression que sous la courbe de cette simagrée une raillerie se logeait comme Ulysse, jadis, sous le ventre des béliers...

— Oh ! dit-il, toi aussi ?... Ce n'est pas possible...

Et se penchant, il lui donna un coup léger sur l'occiput.

Alors, l'autre releva une face hilare où les yeux étaient pétillants et les zygomatiques au travail. Tout reniflant, il reçut un autre coup léger au creux de l'estomac, et puis le roi le prit aux épaules, se

tordit contre lui, ferma les yeux, les rouvrit, sentit son ventre se gonfler, ses poumons craquer, le diaphragme lui faire mal et dut se plier en deux dans un coin tandis que Mezzetino se pliait en deux dans l'autre pour ne pas déployer le tonnerre de ce rire inextinguible, familier à Jupiter. Puis, tandis que Théodore, la couronne passée au bras et le sceptre en travers des genoux, écroulé sur une chaise, un œil clos, s'avachissait dans une détente heureuse, l'autre redevenu sérieux comme un Pape, faisait devant le roi, en l'honneur de la monarchie nouvelle, trois sauts périlleux. Quand, au beau milieu de la comédie-bouffe qu'ils se donnaient en silence, tout à coup on entendit une voix dans la chambre à côté. Déjà ils étaient debout, ahuris. C'était Proserpine qui rêvait d'empereur...

Alors, Théodore eut un geste découragé... et s'abandonna aux mains de son valet qui commença de le déshabiller.

— Elle me gâte ma nuit, dit Théodore en se déculottant. Je ne la réveillerai pas. Mais cela nous fait comprendre, ajouta ce souverain philosophe, pourquoi les femmes n'ont jamais pu écrire une bonne comédie. L'ironie est un breuvage trop puissant pour leurs chères cervelles. En voilà une à qui on offre une farce digne de Molière, car enfin je suis roi comme Sganarelle était médecin, à cela près que c'est le Destin qui, à coups de bâtons m'a poussé à l'être, et, au lieu de jouer le rôle comme il le faut, avec ce clin-d'œil aux camarades qui fait comprendre qu'après tout c'est une farce... elle joue en reine, Mezzetino, elle apporte ici la pompe de Racine...

Grave, Mezzetino approuvait d'un soupir, mais il ajoutait en rangeant la couronne de laurier dans l'armoire :

— N'empêche, monsieur, que cet après-midi, je vous regardais de profil, eh bien, vous avez une vraie tête de César...

— Ah ! dit Théodore. Et après un moment, il ajouta :

— Ça ne m'étonne pas...

Ce qui permit à Mezzetino de lui lâcher :

— Bonsoir, Sire...

Et de souffler la chandelle avec une extrême gravité.

IV

IL SE DÉBAT CONTRE LES CHEFS

Le roi Théodore avait beau jouer la carte corse avec beaucoup d'entrain, il voyait chaque jour un peu plus clairement l'abîme qui se creusait entre son peuple et lui. Et sans doute c'est une excellente chose que le roi soit étranger, car il n'a pas à prendre parti pour certains de ses parents comme on l'a vu jadis en Pologne par l'exemple de plusieurs rois polonais. Étranger, le prince paraît plus différent de ceux des hommes que l'on peut observer, et, donc, plus proche de Dieu. Pas mauvais par conséquent que Théodore fût en quelque sorte tombé de la lune, mais toutefois le baron n'était pas de sang royal et malgré toute sa majesté naturelle, il n'était pas né souverain, ce qui diminuait considérablement le respect. Ah ! si au moins ç'avait été son grand-père qui fût tombé de la lune chez les Corses vers la fin du XVIIe siècle, en perruque rousse et en habit turc.

Et puis les chefs corses étaient gens à fusiller Dieu et ses Saints, si Dieu et ses Saints n'avaient pas fait leur devoir qui était de protéger la Corse et de donner la victoire aux troupes insulaires. En sorte qu'ils traitaient volontiers Théodore comme leurs patrons célestes. « Ou tu réussiras à faire ce que nous te deman-

dons et tu auras de l'encens et la flamme des cierges, en l'espèce tu seras traité en roi, ou tu ne réussiras pas et alors compte sur l'insulte et sur la balle. »

Cela ne laissait pas que d'être un peu ennuyeux. D'autant que Théodore se trouvait submergé de prières, de grâces, de demandes, de placets, étourdi par le premier venu et débordé parfois jusque dans sa chambre.

Les Corses ont toujours envisagé que le palais du prince est la maison du peuple, en sorte que les gens de passage couchaient dans son couloir et qu'on entrait chez lui comme on voulait. Et tous les jours, très respectueusement, quand l'un avait fini de lui parler de soi-même et de ses proches, un second intervenait pour lui parler de sa vache, celui-ci d'une maison, celui-là d'un procès, et puis il s'agissait d'être témoin, d'être parrain, d'être compère, on voulait être décoré, devenir noble, avoir une place, on désirait simplement causer, poser une question. — « Et alors, comment avez-vous eu l'idée de venir ici ? » Ou bien les précisions : « Quand il attendait les armes ? Où allait-on les débarquer ? Y en aurait-il pour chacun ? » Et l'impossibilité de se mettre en colère. D'habitude Théodore s'en tirait par un bienfait et celui qui lui coûtait le moins c'était un titre.

— Je suis ennuyé, finit-il par dire à Mezzetino. J'ai déjà créé je ne sais combien de maréchaux, de lieutenants-généraux, un chancelier, des secrétaires d'État, des colonels et une armée de chevaliers. Il y en a autant qu'à la Cour de France. Hé là ! Hé là ! Heureusement que je ne paie pas toutes ces charges. Vois-tu cela, quand je règnerai sur trente mille comtes et marquis dont la plupart trairont gravement leurs chèvres tandis que les comtesses et les marquises fileront la quenouille en allant pieds nus à la fontaine...

— La belle affaire, dit le valet.

— Mais comprends donc qu'il n'y a pas assez de peuple pour cette aristocratie-là.

Et comme Mezzetino se balançait assez incertain, heurté lui aussi dans son sens de l'équilibre, Proserpine éleva la voix :

— Il n'y a pas assez de peuple, dites-vous, il faut donc en trouver.

En pirouettant gravement sur elle-même, elle montra les quatre points cardinaux.

Mais le roi leva les bras avec désespoir :

— Je vous en supplie, dit-il, surtout pas ça.! Je ne suis pas Alexandre le Grand.

***

Un jour il arriva que Paoli, ce diable de médecin hargneux, vaniteux et lettré, ne fut pas logé dans la même maison que le roi. Une demi-heure après, le tumulte était à son comble, les injures emplissaient la place et les rues et venaient frapper les fenêtres. On put craindre un instant les cailloux et les balles. Il fallut que le roi descendît, fît arrêter un des meneurs et qu'il eût enfin un pugilat avec Paoli, son lieutenant général et son ministre. Ce sont de ces débuts pénibles et l'on a beau se dire en se réconciliant autour d'une bouteille de vin avec le Richelieu insulaire, que cela est partout ainsi, on aimerait bien que de tels ennuis vous fussent épargnés.

Cette grotesque aventure fit comprendre à Théodore que chacun des chefs n'abandonnerait rien de son autorité. Fort capable de renforcer leur influence, Théodore ne pouvait rien leur enlever. Il était une débauche soudaine de couleurs, un rayon de soleil sur le visage de la Corse, mais rien de plus.

— Nous sommes en représentation pour l'heure, dit-il. Et cela ne saurait durer.

— Oui, songea Mezzetino, c'est bien cela, un roi sur une scène. Mais pas de pouvoir réel. Une couronne en carton. Une attitude aux yeux de l'Europe... M. de Neuhoff dans *Le roi Théodore*... Du talent d'ailleurs...

— Il faudrait, dit Lespinouse, réunir vos conseillers, vos officiers, vos valets, quelques amis, former une bande armée...

— Et systématiquement, continua Mezzetino, prendre parti. Avec ce capitaine contre cet autre. Toujours avec le plus faible, ou même avec le rustre contre le chef, de façon à vous recruter des clients... C'est un conseil du signor Machiavel.

— Le fusil à la main, conclut Proserpine déjà lassée d'un amant qui ne voulait pas jouer sa vie contre une couronne.

— Quel plaisir ! fit le roi d'un petit air comique. (Et puis il fit la grimace). Croyez-vous que je vais m'amuser à faire le brigand ?

Ce n'était peut-être que faire le roi, mais Théodore ne voulait rien entendre. Il envoya Paoli prendre Bastia, conseilla à Lespinouse qui rêvait d'exploits, de le suivre et s'en fut coucher avec Proserpine, tout bonnement.

***

Huit jours plus tard, un cavalier hirsute et noir de poudre sautait à l'heure de la sieste devant le palais du roi, y entrait en trombe, tombait sur Mezzetino qui rêvait aux anges, le réveillait d'un coup de pied. Tumulte. Le roi saute de son lit. Proserpine accourt décoiffée. Et l'annonciateur des tempêtes, (le chevalier de Lespinouse en personne) entre en jurant (cévenol et français mêlés) et déclare :

— Pour un imbécile, c'est un imbécile !

— Qui ? demanda Théodore.

— Hé ! votre général ! Et vos troupes, vous pouvez

en parler. Le grand Condé peut y venir ! Qu'on me coupe le cou s'il ne sera pas toujours battu avec des troupes pareilles.

— Vous avez été battus ? hurle le roi.

— Nous ? Nous ? dit Lespinouse, en remuant des éperons et de l'épée comme un beau diable. Je ne suis pas général, moi.

Mais déjà le roi s'était ressaisi. Il a bondi dans son fauteuil, il s'y enfonce, met brusquement sa perruque sur sa tête, donne un coup de doigt aux boucles et prenant une attitude royale :

— Qu'est-ce, monsieur, dit-il, expliquez-vous...

— Pardieu, Sire, dit Lespinouse, c'est bien simple. Nous avons attaqué Bastia et nous avons subi un échec.

Rien là de bien extraordinaire. L'armée du roi était composée de braves paysans, cantonnés ça et là ou, mieux, couchant à la belle étoile, sans tentes, sans ravitaillement régulier et sans artillerie. Chaque homme avait son fusil, ses munitions et huit jours de vivres sous les espèces d'un gros biscuit de campagne que l'on mangeait trempé d'eau, de fromage sec, et d'un peu de farine de châtaignes. Il n'y avait point de postes, point de lignes et point de corps constitués : les hommes se groupaient par paroisses sous la conduite du meilleur ou du plus puissant ; bonne troupe pour une guerre de guerillas, détestable armée pour mener une attaque de vive force ou à plus forte raison, pour faire un siège en règle.

— Et puis, dit Lespinouse, vous avez de drôles de généraux, Sire. Le vôtre avait perdu son père la veille ; il s'en est allé l'enterrer le jour du combat. Une troupe sans général ! Entre nous, c'est comme cela que l'on perd des batailles.

— Et un royaume ! acheva durement Proserpine.

— Par le diable ! hurla Théodore.

Et tout secoué de colère, il avait jailli de son fau-

teuil, et marchait de long en large dans la chambre en jurant :

— Que puis-je faire, hurlait-il à ses conseillers habituels, que puis-je faire d'un tel peuple ? En vérité je me demande si j'ai eu raison de sacrifier ma tranquillité à ces paysans ! Une mascarade, oui ! Et ce général qui abandonne ses troupes pour aller enterrer son père ! Comme si le vieux n'aurait pu se passer de son fils ! (Il marcha longtemps d'un mur à l'autre, furieux, les mains derrière le dos, puis :) — Promptement, messieurs, qu'on avertisse le capitaine Ortoli. Je compte pousser personnellement dès demain l'attaque de San Pellegrino.

C'était un fort qui était en face de Cervione et où les Gênois avaient une cinquantaine d'hommes, ravitaillés par mer.

— Peuh ! fit Proserpine, une tour de rien du tout avec cinquante bonshommes dedans, ça sera une belle victoire !

— Cela vaut mieux que rien, ma mie, riposta fort aigrement le roi. Et puis enfin allez-vous m'apprendre à faire un communiqué ? Un fort ? je mettrai : la principale forteresse de notre ennemi. Cinquante hommes ? J'en mettrai cinq mille. Et vous verrez si cela ne fera pas son petit effet à Versailles, à Vienne et à l'Escurial.

Il parlait encore quand un courrier entra, rouge, suant, hors d'haleine et expliqua qu'il arrivait de Porto-Vecchio à toute bride, que l'officier envoyé là-bas par le roi, Luccioni, avait pris la ville puis l'avait revendue aux Gênois (« parfaitement, comme un bœuf »), et que ce Luccioni galopait sur ses talons pour entraîner le roi en faisant miroiter à ses yeux quelque succès facile, mais que son intention était de le livrer aux ennemis.

— Trahison ! dit le roi d'une voix sourde.

Il se retira dans sa chambre, comme pour y méditer,

barbota dans sa cuvette pour se rafraîchir le visage, car il craignait la congestion et revint au bout de quelques moments.

— Si Luccioni est coupable, dit-il d'une voix plus calme, je le ferai exécuter.

Ce fut alors que Mezzetino se glissa vers Proserpine toute gracieuse dans ses culottes de poil de chèvre dont sa croupe harmonieuse gonflait le fond.

— Madame, dit-il à voix basse, le roi n'est pas né pour cela. Il est né pour négocier, tromper, acheter, vendre et le reste, mais point pour exécuter. Il est plus proche de Monsieur Law que de Richelieu. Et pour tout dire c'est un personnage de comédie. Or le voilà qui prend le ton de la tragédie. Ce n'est pas dans les vues du poète.

— Quel poète ? demanda Proserpine effarée.

— Dieu, dit Mezzetino, Dieu, madame, qui nous voit et nous juge, et qui, je vous en avertis, n'est pas content.

***

Le roi dînait encore quand Luccioni arriva. On l'entendit sauter de cheval dans la cour, plaisanter avec les gardes, monter l'escalier, et sa voix retentissait de plus en plus haute au fur et à mesure qu'il se rapprochait de la porte. Tout à coup il apparut dans l'encadrement, avec cette familiarité propre à tous les Corses, généraux, officiers et soldats, qui considéraient la maison du roi comme la leur, entraient, sortaient sans se soucier de déranger Théodore, avec un mépris total de l'étiquette et une parfaite simplicité de manières. Durant ce temps les convives avaient cherché à lire sur le visage de Théodore, mais le roi demeurait affable et rieur, cachant sa colère dans un coin de sa cervelle.

Luccioni entra, s'inclina, releva un visage assez noble, aux traits réguliers. Ses yeux profondément

enfoncés dans l'orbite étaient extraordinairement mobiles et brillants.

— Salut, seigneur Luccioni, dit le roi en lui tendant sa main à baiser.

Et il le fit asseoir non loin de lui entre sa maîtresse et le chancelier. On apporta les fruits. Le capitaine commença à parler de son voyage, dit que les routes étaient sûres maintenant, et très à son aise, il donnait déjà une multitude de détails quand à l'air embarrassé des autres et à leur silence prodigieux, il comprit son erreur. Le roi, un sourire au coin de la lèvre, n'avait pas l'air de l'écouter. De toute évidence un péril grossissait de minute en minute. Mais le capitaine ne se crut encore que soupçonné, et, levant la tête avec insolence, il demanda ce qu'avaient donc tous ces seigneurs qui étaient mornes, par Bacchus ! comme une douzaine de cercueils.

— C'est que, dit Théodore, nous nous attristons de la reprise de Porto-Vecchio...

Luccioni ouvrit la bouche, mais ne dit rien, sentit le silence s'emplir de menaces précises et perçut derrière lui la présence de quelques hommes armés. Il était trop tard pour bondir au dehors, sauter à cheval et disparaître. Il sourit, leva la main d'un air incertain...

— ... Vendue par un traître, continua Théodore.

Luccioni leva alors le front, et sans attendre qu'elle fut formulée, fit tête à l'accusation :

— Je suis Corse, dit-il, et libre de mes actes.

— C'est ce que nous verrons, conclut Théodore.

Des deux, le capitaine et le roi, c'était encore le roi qui jusqu'alors avait le mieux gardé son calme. Mais l'autre souriait aussi, dédaigneusement. Le Westphalien cependant, les Maures et quelques gardes avaient déjà saisi Luccioni qui fut lié sur le siège où il était assis et méthodiquement fouillé. On étalait ses papiers sur la table, et le roi

les lisait à mesure, sans mot dire. Le capitaine n'avait d'ailleurs aucunement résisté. Puis le roi fit entrer les généraux, les ministres, les officiers, les ecclésiastiques, les principaux de la ville, et les gardes, et tous ces gens se tenant debout et découverts, lui seul assis et son chapeau sur la tête, il dit :

— Messieurs, j'avais chargé l'homme que voici d'occuper Porto-Vecchio, ce qui devait permettre à mes vaisseaux d'aborder l'île en toute sécurité. Il le fit, puis mes ennemis les Gênois lui ayant proposé une somme d'argent, il accepta l'argent, et vendit la ville...

Un murmure courut dans la foule.

— Non seulement il fit cela, continua Théodore, mais il osa venir jusqu'ici pour m'assurer que les chemins étaient sûrs et pour m'engager à me rendre là-bas, ce qui aurait eu pour effet de me faire tomber entre les mains des Gênois. Le capitaine Luccioni a donc trahi sa patrie et son roi.

Parmi les assistants, pas un geste, pas un mot. Le roi en fut étonné. Il attendait une ruée sur le coupable, des insultes, des menaces, des poings tendus ; il n'y avait qu'un lourd silence, hostile certes au coupable, mais qui l'enveloppait pourtant de paix et d'oubli, comme si tous ces gens avaient dit : « Oui, il a vendu cette ville dont il avait la charge, mais après tout, c'est un frère. »

— Qu'avez-vous à dire, vous autres ? demanda le roi.

Et, les mains ouvertes, il se tourna successivement de tous côtés. On vit trembler ses doigts. « D'irritation », pensa chacun. « De peur », pensa Mezzetino. Il réagissait contre sa peur par de la colère, voilà tout. Il était très différent du bouffon qui avait dansé dans sa chambre le soir du couronnement : c'était un acteur tragique. Mezzetino le trouvait d'ailleurs très supérieur dans la farce.

— Qu'avez-vous à dire, vous autres ?

La discussion qui s'installa fut confuse. La justice et la pitié s'y emmêlèrent si fort que Théodore impatienté, et comprenant que cette incertitude conspirait en faveur de Luccioni, se tourna vers l'officier :

— Et toi, qu'as-tu à dire ?

— Que, dit Luccioni d'une voix nette, les Corses n'ont pas à obéir à un Allemand.

Il hésita une seconde, le temps de voir que le coup avait porté, et puis continua, poussant son avantage :

— Et que tu peux t'en aller, bouffon, toi et ta putain, nul ne vous retient chez nous.

C'était un homme ligotté qui parlait ainsi : il était visible qu'il se voyait déjà absous par ses frères, et que, pour tout dire, il ne pensait pas avoir mal agi. Théodore, Gênes, où était le souverain ? Où était la trahison dans cette incertitude ? Théodore peut sévir. S'il le fait, ce sera au nom d'une souveraineté qu'il impose, d'une loi qu'il fait pour lui-même, au nom de la force après tout. La morale ne sera point satisfaite. C'est pourquoi si, autour de Luccioni, les ministres et les généraux adjurent le capitaine de se taire, mais sur le ton d'un père qui gronde un enfant, ils se pressent aussi autour du roi pour lui dire de pardonner.

D'abord ils ont trouvé naturel de proclamer roi un étranger. Cela évitait bien des disputes. Mais que cet étranger juge un Corse, voilà qui passe les bornes et choque on ne sait quelle justice nationale. La famille corse se reconstitue contre l'Allemand. Dans leurs têtes montagnardes l'idée se fait jour qu'ils ont voulu se donner à eux-mêmes la comédie, rien de plus. La même idée d'ailleurs agite le roi. On lui demande de vouloir bien se considérer comme une apparence et non point comme un pouvoir réel. Théodore sent bien tout cela et que s'il n'agit pas ce soir, il ne sera plus rien demain. Il lui faut prendre une décision tout de

suite. Proserpine sous les insultes s'est retirée, avec des airs d'indignation. Lespinouse et Mezzetino lui sont cachés par les courtisans. D'une voix calme, grave, il appelle Luccioni traître une seconde fois... Et une seconde fois les Corses présents plient devant cette affirmation de souveraineté. Bluffeur de carrière, Théodore sent bien qu'il lui faut créer son pouvoir et qu'il ne le peut qu'en l'affirmant.

— Que la justice régne, dit pourtant le chancelier, Sébastien Costa, mais que la pitié s'élève du cœur du roi !

Le bon Costa ! la sensibilité dont il est rempli vient de déborder, mais son invocation rhétoricarde ne trouble point Théodore que Luccioni regardait fixement.

— Faut-il donc couper le membre malade ? dit un prêtre. Il guérira.

— Eh oui, il guérira... répètent doucement plusieurs voix.

— Messieurs, dit le roi d'une voix forte, la trahison d'un petit peut être pardonnée ; celle d'un grand doit être punie. Le capitaine Luccioni est par moi condamné à mort.

Là-dessus Théodore se lève. De toute évidence il est roi. Jusqu'à quel point Luccioni se croyait-il en présence d'un acteur ? Il n'a pas encore l'air de comprendre ou ne veut pas comprendre, et, ligotté sur sa chaise, il ne prétend pas se rendre et crie à l'injustice. Dans toutes les têtes, la même question trouble les cervelles : Celui-ci est-il roi ? Comédie ou réalité ? Seule, la tête du roi demeure solide. Il a été couronné de laurier, cela suffit, et cette apparence fait de lui le cousin des Bourbons. Voilà ce qu'il se répète, et il sait que les assistants se répètent cela, et que cette imagination leur coupe bras et jambes. Il est bon cependant qu'on se presse.

Dèjà les serviteurs et les gardes avaient saisi l'officier.

— En bas, dit le roi, à l'instant...

Ton bref, auquel nul ne crut devoir résister. C'est là qu'on vit combien ce baron allemand avait de pouvoir réel. Débarqué de la veille, sans amis, mal entouré par quelques gardes, il pouvait condamner à mort, devant mille hommes armés et farouchement indépendants, un Corse de bonne famille qui avait parmi les spectateurs peut-être vingt parents en armes. Pourtant dans ce pays où le sang parle si haut, nul ne se levait pour interdire l'exécution. Luccioni eut si bien conscience de ce grand trouble populaire qu'il ne lança point l'appel désespéré qui tout de même aurait sans doute déchaîné le tumulte.

— Hep ! dit-il, *un poco d'aqua vita corsa !*

Quelqu'un l'aida à boire l'eau-de-vie. Et puis il se mit à rire, par mépris de la mort.

Quelques instants après, tout le monde était réuni devant le mur d'une maison voisine, dans un petit espace de dix pieds carrés. La foule était compacte, les enfants grimpés sur les toits. Un peloton de six hommes était là, l'arme au pied. Dans la nuit tombante on ne voyait seulement pas leurs visages. Deux torches flambaient, non loin du condamné, et sur ce visage calme, cela faisait des ombres dansantes. Les tireurs demeuraient dans la nuit. Et il paraît que tous les six étaient de ses ennemis personnels. Le roi fit un signe, l'officier baissa son épée... Une détonation ; un éclair qui raya l'ombre ; le bruit de la chute du corps, et, presque immédiat, le coup de pistolet du Westphalien...

La foule, tout autour, fit : Ho ! d'une seule voix...

***

Mezzetino avait eu le temps de travailler un peu

Lespinouse, trop enclin jusque-là à considérer l'aventure théodoriste comme chose plaisante et simple occasion de se battre, de jouer aux cartes et de danser. Et profitant de ce qu'il était cavalier servant de Proserpine.

— Ma chère, dit en rentrant Lespinouse à la « reine », ma chère, Sa Majesté va se faire étriper comme un poulet. Il y a un cadavre désormais entre son peuple et lui.

Proserpine avait été heureuse de voir Théodore faire acte de roi. Elle eut un mouvement nerveux, tapa sur la table :

— Fallait-il donc qu'il se laissât berner ? répliqua-t-elle.

Et avec beaucoup de chaleur elle évoqua diverses pièces de théâtre, son univers à elle, montrant que sur les planches, la trahison entraîne le châtiment.

— Vous oubliez, lui dit Mezzetino, que dans les scènes de comédie interviennent toujours l'auteur dramatique et presque toujours Dieu ou Jupiter. Cela est sensible depuis Œdipe-Roi jusqu'à Athalie, ce qui fait que l'exécutant n'est presque plus responsable, pas plus Oreste qu'un autre. Mais on ne peut dire de l'aventure du roi qu'elle ait été montée par un Racine quelconque, et quant à Dieu, en toute bonne foi... il me semble absent de l'affaire...

— Oh ! s'il vous plait, Mezzetino, dit Proserpine d'une voix étranglée, s'il vous plaît, rien contre Dieu.

Il la vit tremblante et prête aux larmes, et il se tut. Mais Lespinouse lui, secoua la tête et se mit à rire.

— Parbleu, madame, vous comptez sur Dieu, je le vois bien pour vous maintenir. Tant mieux, car avec lui nous ne sommes pas dix théodoristes.

— Le Diable vous emporte, cria alors cette folle qui avait le caractère prompt et s'enrageait vite, nous prendrons la Corse tout seuls.

Comme elle parlait, le « vocero » commença de retentir dans la nuit noire. Des lumières se promenaient autour du cadavre du capitaine. Un chien hurla à la mort, longuement. Soudain une voix cassée de vieille femme vint battre les volets. Ce furent d'abord des imprécations furieuses. Et puis la vieille parut s'éloigner un peu, mais alors elle cria vingt fois de suite, d'une voix aussi aiguë qu'un stylet :

— *Teodoro !... Assassino !...*

Le roi qui venait d'entrer hocha la tête :

— Cette vieille garce, dit-il, va nous empêcher de dormir.

V

IL GOUVERNE ET JOUE AU SOLDAT

Un papier en mains, le roi tapait du pied, et donnait du poing sur la table.

— Venez, venez, criait-il, et voyez ce que ces coquins de Gênois disent de moi. Mortdieu, ils me traitent de vagabond, de cabbaliste et d'astrologue. Les imbéciles ! *Vagabond ?* on leur en donnera des vagabonds qui vont de Cour en Cour et de roi en roi. *Cabbaliste ! Astrologue ?* Pourquoi pas alchimiste ? Parbleu, oui, et j'en sais plus long que tout le Sénat de Gênes sur ces matières-là. *Mon habit à l'asiatique ?* Ha ! Ha ! mon habit les gêne, eh bien je le mettrai tous les jours. *Mes friponneries ?* Comme s'il n'y avait pire friponnerie que de friponner ce pays et ses habitants. *Escroc ?* Voyez-vous cela ? quelle gentillesse ! Mais les maîtres filous de Gênes ne sont pas des escrocs, eux, ces banquiers rapaces, et la banque de Saint-Georges n'était point reine et ne l'est pas encore en fait d'escroqueries ? *Séducteur des peuples ?* Ah ! Ah ! voilà qui est plaisant ! Oui, ma foi, séducteur ! Des peuples comme des femmes continua-t-il en jetant un coup d'œil galant sur sa maîtresse.

Et il se promena d'un air avantageux. Quelques Corses et les deux aventuriers étaient là avec Mezzetino qui l'entouraient d'un cercle admiratif.

— Continuez, dit-il, continuez, messieurs les Gênois, envoyez votre misérable factum aux Corses ! Ce sera donner à tous les hommes d'esprit une belle occasion de rire aux dépens de la Sérénissime République.

Et il se mit à rire lui-même de tout son cœur, imité par les chefs et par les officiers.

— D'ailleurs, dit-il, je n'entends pas, même en matière de plume, être inférieur à cette société de pirates. Mettez-vous là, monsieur le chancelier, et me servez de secrétaire.

Le bon Costa se plaça devant la table, la plume à la main, un sourire ému errant sur ses lèvres, et le roi commença de dicter, jouant admirablement son rôle, du visage et des mains, et des attitudes, parlant tyrannie et le reste, bonhomme, spirituel, détaché, majestueux, indifférent, cynique, railleur, vingt masques venant successivement se coller sur sa face, expliquant aux Gênois qu'il était venu s'établir à demeure dans l'île et que son devoir de voisin était d'aller leur rendre visite, ce qu'il comptait faire à Bastia même avec une bonne troupe de soldats. Le tout fort entremêlé d'injures avec au centre celle qui pouvait le mieux piquer les Gênois, le rappel de l'histoire de ce marchand anglais envoyant une lettre à Monseigneur Un Tel, Doge de Gênes et marchand de morue.

Et dans l'applaudissement universel que faisait entendre cette assemblée d'amoureux du verbe, le roi sourit, salua.

— C'est un de mes meilleurs morceaux... Ah ! poursuivit-il, en branlant la tête, ah ! messieurs, l'éloquence !...

Là-dessus un courrier entre pour dire que l'armée devant Bastia manque de canons, de munitions, de vivres, de moyens de transport et de quelques autres

menues choses. Croyez-vous que le roi se trouble ou qu'il hésite ?

— Bien, dit-il d'une voix ferme, Monsieur le Chancelier...

***

Comme maître Jacques, Théodore quitte l'habit du secrétaire aux affaires pour mettre celui de général. Son ton change et son allure ; il était souple tout à l'heure, insinuant, mazarinesque ; le voilà plus dur, hautain, un peu raidi. Il tient la main sur la garde de son épée et semble étudier du regard un invisible champ de bataille.

— Il faut des hommes, monsieur le Chancelier !

— Des hommes, Sire ? Moissons de juin. Parler à vos Corses d'une attaque au moment de la moisson, c'est parler à des sourds...

— Nous avons besoin d'une armée permanente...

— Ah ! soupire Costa, si Votre Majesté pouvait leur faire comprendre cela, mais (il secoue la tête) je les connais, ils demeureront huit jours avec Votre Majesté et puis au bout de trois jours reviendront dans leurs villages pour se refaire et se ravitailler. Cent soixante-douze compagnies ont été organisées : du diable si je sais où elles sont !...

— Bah ! dit le roi, on les retrouvera...

Ce qu'il veut, en attendant, c'est qu'on lui établisse un bel état (du beau travail de sergent-major), qu'il y ait autour de lui des aides de camp et un bruit d'épées avec sur le pas de la porte la silhouette d'une sentinelle. Cela donne déjà l'apparence d'une armée. Théodore joue au soldat.

— Au fond, dit le chancelier, c'est une question d'argent...

***

Le roi bondit. Tout à l'heure il était secrétaire à la

propagande ou si l'on veut aux affaires extérieures. Brusquement, il s'est changé en général. Faisons-le paraître dans ses fonctions de ministre des Finances, car le bon roi est celui qui sait tondre, traire, et comme un laboureur ingénieux, tirer le maximum du sol engraissé par ses soins.

— Oui, dit le roi, c'est une question d'argent. Eh bien...

— Eh bien, Sire, les Corses n'en ont pas...

— N'en veulent pas donner, dit le roi, mais... n'y a-t-il pas d'autres moyens de s'en procurer que d'envoyer des sergents à travers les campagnes... ?

Il y eut un silence, puis quelqu'un :

— Il y a « Sept-cervelles »...

— C'est, continua Costa avec un sourire, un faux-monnayeur qui a jadis battu monnaie pour son évêque...

— Cela suffit, dit le roi. Qu'il ait fait jadis monnaie fausse ou vraie, il en a fait, il en sait faire, il en fera.

Costa s'incline. Il est très respectueux, obéissant comme un mouton, fidèle comme un chien. Et il répète si souvent le mot Sire et l'écrit avec tant de régularité qu'il a fini par créer une Majesté à laquelle il n'y a rien à reprendre, et un Théodore qui a tout l'air d'un roi.

***

Le surlendemain arriva à Cervione, monté sur son âne, « Sept-cervelles », garçon de grand savoir et qui avait certes, sinon sept fois, au moins deux fois autant de cervelle qu'un chanoine régulier. Il s'appelait Giulio Francesco et n'ignorait rien lui non plus de l'art du faux-monnayeur. Costa ne douta pas que ce garçon qui frappait des écus gênois ne pût frapper des écus corses, et l'on installa des fours dans le couvent

de Tavagna. Puis au son des conques, le roi partit pour la guerre, en rêvant que ses coffres étaient pleins.

***

Démarche qui n'amusait pas Théodore. Il avait pris le costume qui convenait, savoir des bottes à entonnoir et une cuirasse de Tolède (et naturellement déposé la robe turque, insigne du pouvoir civil) mais enfin dans le secret de son cœur, il avouait que la bataille n'était pas son affaire et il eut bien préféré une bonne intrigue à cette préparation d'assaut. Mezzetino était de son avis. En revanche, Lespinouse était gai comme un pinson et Proserpine ne l'avait jamais autant adoré que la nuit qui précéda leur départ.

***

Calenzana était un gros bourg qui passait pour la clef de la Balagne. Les Gênois le tenaient ferme parce que cette position leur permettait de courir en tous sens la province, parce que, de là, l'on n'était pas loin des ports et notamment de Calvi, parce qu'il y avait près du bourg une mine de plomb argentifère, parce que le pays était un des plus riches de la Corse, grâce à des moulins à huile dont une petite rivière, le Secco, faisait mouvoir les roues. Sur les lisières du village on voyait le cimetière des Allemands où quatre ans plus tôt, cinq cents Allemands avaient été inhumés lors de la grande bataille livrée par Doria aux nationaux.

Théodore, lui, s'était établi à Montemaggiore sur une colline qui dominait la plaine de Calenzana et le port de Calvi. Et il ordonna l'attaque sur le cimetière malgré Lespinouse fortement impressionné par la vieille défaite des Impériaux. L'aventurier trouvait que c'était là tenter la Destinée et qu'il y avait sûrement en ce lieu une obscure vertu du sol qui avait

fait trébucher déjà trop d'Allemands. « Celui-là » songeait-il, si gros qu'il soit, trébuchera à son tour. »

Autour du roi il y avait une troupe assez nombreuse, mais dont la force et l'ordonnance variait selon les circonstances, le temps qu'il faisait, le désir du roi de se battre ou de ne point se battre, la puissance de réaction de l'ennemi. Paysans venus de la Balagne ou de tout le centre, groupés par paroisses autour de leurs curés ou par clientèles autour de différents chefs et qui cantonnaient dans les villages et hameaux voisins, dans quelques maisons à demi-détruites, parfois campaient tout bonnement à l'abri d'un rocher, d'un buisson, autour de feux que l'on voyait palpiter la nuit sur la colline.

L'attaque débuta comme toujours par un combat de tirailleurs. Les hommes s'avançaient en utilisant les rochers et les buissons et fusillaient l'ennemi, lentement, balle par balle. On ne les voyait quasi point ramper sur le sol, et quand ils avaient trouvé *una posta*, comme ils disaient, ils s'y tenaient comme à l'affût. Combat qui pouvait durer longtemps et qui d'ailleurs causait des pertes à l'ennemi. Lespinouse essaya à plusieurs reprises de former des lignes de tirailleurs qui pussent franchir le Fiume Secco. Quelques moulins étaient là qui constituaient une série de forteresses échelonnées sur la rivière. Que l'un fut pris, on pouvait pénétrer dans la place. Théodore choisit le plus beau, mit deux canons en batterie à cent pas, ordonna de tirer à détruire et en même temps lança ses tirailleurs en avant. Il avait mis pied à terre et, l'épée à la main, entouré de quelques hommes, il s'avançait d'une demarche assez résolue, et ses tirailleurs déjà arrivaient aux premières maisons, débordaient les moulins, avec toujours dans leurs oreilles le son du canon qui leur arrivait comme un rude encouragement, quand soudain la grande voix s'éteignit.

— Corbacque ! jura le roi.

Un homme accourait essoufflé...

— Les canons ne tirent plus, dit-il... Le seigneur Fabiani les a fait retirer.

— Pourquoi ? hurla Théodore. (Fabiani était un des généraux et ce jour-là le second de Théodore). Pourquoi ? Parle, parle donc !

— Hé ! Sire, dit l'homme, le moulin appartenait à son oncle dont il est l'héritier.

De rouge le visage de Théodore tourna au violet et une légère écume parut sur ses lèvres. Il jurait. De toutes parts on apercevait les hommes qui levaient la tête, et demandaient : *Cosa c'é ?* qu'est-ce qu'il y a ? Et les tirailleurs s'arrêtaient devant les maisons en ne bougeant plus de leur abri et en hochant la tête.

A ce moment, et tandis que Lespinouse courait aux canons sans parvenir à les ramener, les attelages ayant été éloignés, une bande de cinquante mercenaires gênois sous la conduite d'un capitaine sortit assez vigoureusement et fit pleuvoir une grêle de balles sur le groupe où était Théodore.

— Corbacque ! jura encore le roi en faisant face.

Autour de lui, la retraite était fort précipitée... Ce que voyant, le roi la commanda. Il leur fallut bientôt courir tous, pour gagner l'abri d'un bois d'oliviers. Là on se reforma, et, tandis que Théodore criait et jurait et parlait de faire des exemples, Mezzetino tirait la moralité de l'affaire :

— Voulez-vous que je vous dise, Sire ? Il faudrait commencer par remporter une victoire sur les chefs. Après, vous battrez les Gênois.

Et puis il s'assit sur une pierre et considéra le paysage.

Mais Théodore, furieux, plus apoplectique que jamais, secouait la tête et les épaules, et jurait en allemand.

Soudain, il vit des groupes qui partaient tranquille-

ment du côté de l'est, le fusil sur l'épaule ou sous le bras, la pipe à la bouche.

— Qu'est-ce ? demanda-t-il.

— Les hommes s'en vont.

— Comment ?

— Hé ! dit Lespinouse, cela est assez naturel, je pense. (Il se pencha, tendit les bras en avant :) Ni vivres, dit-il, ni munitions, ni argent !

Le silence fut assez long entre eux. Un petit vent léger volait au-dessus d'eux dans le feuillage...

— En somme, poursuivit Lespinouse, nous ne pouvons jeter les Gênois à la porte... Voilà du moins l'opinion des hommes...

Le roi. — Faisons donc un décret de bannissement.

Lespinouse (sans l'entendre). — Et puis nous n'avons pas le sou...

Le roi. — Bon. Décrétons que les Gênois doivent nous rendre l'argent pris depuis six siècles et qu'ils sont nos débiteurs. Nous voilà avec une fortune.

Se jetant sur un papier, il établit le projet de décret, au crayon, là, sous l'olive. Et, relisant sa prose, il s'en gargarisait avec le plus extrême contentement.

***

Huit jours plus tard, de la terrasse du couvent de Saint-François, construit hors de la ville et en face d'elle, à une portée de fusil du rempart, le roi considérait Corte, bâtie en étages, qui montait et grimpait jusqu'aux pieds de la citadelle érigée par Vincentello, renforcée par d'autres. Il la devinait vivante et fourmillante d'hostilité par endroits, d'attente anxieuse, de vague espoir ailleurs.

C'était le centre, le point névralgique du pays, sa tête montagneuse et montagnarde, son oppidum, son donjon, son Capitole, son temple secret, la pierre d'angle sur laquelle devait s'élever la maison corse.

Et la citadelle de Corte debout sur son rocher était l'image même de la ville qui était l'image du pays. Les trois figures d'héroïsme s'ordonnaient ainsi en trois ondes concentriques. Corte donc, c'était la Corse. Qui tenait la ville tenait l'île. Tous les héros jusqu'alors n'avaient eu de cesse que Corte ne fût en leur pouvoir. Plus tard, Paoli devait en faire sa capitale. Bien auparavant, sur une pointe de rocher, Vincentello de Leca y avait bâti la première construction fortifiée. Corte était ainsi demeurée le nœud de toute résistance, la clef de l'île, le centre de l'étoile mystérieuse dont les ports étaient les pointes. Entrer dans la ville, c'était se faire sacrer.

Seulement, en face, il y avait le chef local, Arrighi, qui commandait, gouvernait, jugeait, ne se déplaçait qu'avec une escorte de parents, d'amis, de clients, et dont la maison était un quartier général, un lieu de résidence, une manière de dépôt d'armes et de camp de concentration.

Et ce chef-là voulait être maître chez soi.

Autour du roi, il n'y avait que Gaffori, les deux aventuriers, quelques amis et puis les moines qui dans les coins, le long des couloirs, les mains dans les manches de leurs robes, discutaient de l'indépendance. Théodore se promenait de long en large devant les bâtiments sur la terrasse, jetant de temps en temps un coup d'œil sur la ville, recevant avec affabilité les paysans, les principaux des environs, quelques citadins qui se hasardaient jusque-là pour l'observer, tâter sa détermination et sa résistance. Lui, l'œil clair, la démarche noble et grave, le geste calme, ne manifestait aucune impatience, comme s'il eût simplement attendu que l'on mît au point les préparatifs de son entrée solennelle.

— Hardi, dit-il soudain, c'est le jour et l'heure.

Et, sans plus attendre, suivi de quelques soldats, d'amis, de moines, de paysans, tandis que sonnaient

les cloches du couvent, il se mit en route, à cheval, paisiblement. Mezzetino, à la queue de la bête, songeait qu'il ne lui manquait plus que cela, d'être obligé de prendre d'assaut sa capitale. Mais avant de partir Théodore lui avait fait remarquer que c'était chose commune dans l'histoire des rois.

— Et puis, avait-il ajouté, le menu des pères capucins manque un peu de variété. Et, s'il y a des écus, ils sont en face.

***

Rien ne pouvait étonner davantage les adversaires du roi qui s'attendaient à une attaque régulière ou à des négociations, mais point à cette descente tranquille. Sans en avoir l'air, d'un regard aigu, Théodore fouillait le paysage sévère. Corte semblait aux aguets. Ça et là on voyait des groupes de femmes et d'enfants. D'hommes, aucune trace. Tout à coup, au bas de la montée, en face de lui, Théodore aperçut une troupe de gens à pied et à cheval. En même temps, à dix pas en avant de cette troupe se déploya une ligne de tirailleurs. « Bon, se dit-il, Arrighi et ses hommes ». Décidément, le chef de la tribu, le chef de clan, le pacha refusait l'entrée et le passage au sultan.

Théodore conversait avec un moine, le frère Hilaire, qui était à sa gauche et tournait la tête de tous les côtés avec un sentiment d'effroi assez vif. On sentait ce pacifique ravagé par la crainte de la guerre. Mais le roi, lui, n'avait l'air de s'apercevoir de rien, et prétendait jouer de la bonhomie jusqu'au bout. Tout à coup une balle ronfla au-dessus de sa tête, et puis le coup de feu éclata.

— Là, dit vivement le frère Hilaire en montrant du doigt tendu la fumée.

— Hé ! oui, dit Théodore, en continuant.

Mais un des hommes qui suivaient le roi se jeta à la tête de son cheval et força la bête de s'arrêter. Les

autres, prenant à droite et à gauche des rochers pour abris, se mirent en position de tirailleurs. Les coups de feu partaient cependant de tous côtés, et l'on se trouva en quelques instants sous une grêle de balles. Un grand vent qui soufflait par rafales, gênait d'ailleurs le tir.

Durant une petite heure, il se déroula là une assez curieuse comédie. Sous les yeux des paysans occupant le couvent, des citadins occupant la ville, les deux troupes se fusillèrent d'abord bravement, et puis les moines d'un côté, les prêtres de l'autre s'avancèrent avec de grands gestes de paix, les mains étendues, se concertèrent, firent le simulacre de s'embrasser, crièrent dans le vent des mots de paix qui frappaient vaguement les oreilles entre deux rafales. Les combattants répondaient par des cris variés et des coups de fusil, et les deux foules ponctuaient de temps en temps par une clameur sourde. Le roi était toujours à cheval, mais sa bête saignait du poitrail et près de lui, frère Hilaire, le bras cassé pendant le long du corps, levait l'autre bras et sur un ton sinistre, clamait, en insistant sur la première syllabe :

— *Pace ! Pace ! Al nome d'Iddio ! Pace !*

Tout à coup, on entendit un cri qui se mua en une clameur folle, et les hommes autour de Théodore distinguèrent en même temps qu'une grosse fumée monta dans la rue des Boulangers, le cri des mauvais jours :

— *U fuoco ! U fuoco !*

Le feu venait d'éclater dans une maison de la ville. Presque aussitôt on vit les tirailleurs d'Arrighi se replier.

— Par ce vent ! dit Lespinouse.

— La main de Dieu... dit le frère Hilaire, d'une voix entrecoupée.

C'était à la vérité la main de quelques-uns des hommes de Théodore commandés par ce renard de Lespinouse, qui avaient été mettre le feu dans une

maison abandonnée de ses habitants, en escomptant le trouble qui en résulterait. En effet, déjà le roi poussait vers la ville, entouré ce coup-ci des prêtres et des moines, rassurés par son air tranquille et que cet invraisemblable retour de fortune enthousiasmait.

Le vent soufflait du nord. On voyait les flammes sauter d'étage en étage, passer d'un toit à l'autre, se résoudre en gros tourbillons noirs et en bouquets d'étincelles. Toute la ville s'agitait. Les cris des femmes répondaient aux commandements et aux appels des hommes. Les trompes marines mugissaient sourdement, tandis que les cloches sonnaient un espèce de glas, appelant au secours tous les hommes valides de la ville.

— C'est l'archange Saint Michel, cria le roi, qui a mis le feu à la Ville.

— Je l'ai vu, cria le padre Ruffino, casque en tête...

Serrant les dents sur sa douleur, le frère Hilaire précisa qu'il portait cuirasse avec dessous un justaucorps bleu et qu'il avait des brodequins d'or.

— Il brandissait une épée flamboyante ! s'écria Théodore...

Et Ruffino :

— Il était suivi d'une armée d'anges !

Cinq minutes plus tard, toute l'armée et toute la ville criait à l'archange Saint Michel et voyait dans les reflets de l'incendie sur les nuages les robes pourpres des anges.

— Moine, commanda Théodore à Ruffino, cours à Corte, monte en chaire, raconte le miracle aux habitants...

Relevant sa robe, hurlant la véridique histoire, Ruffino courait déjà, acclamé par l'armée et suivi par le peuple.

***

L'affaire était d'ailleurs dans le sac. Arrighi avait

vu, lui aussi, dans l'incendie, le signe de la colère de Dieu, et, sans plus insister, piquait des deux vers les montagnes tandis que le peuple, dans le fracas de l'incendie, s'amassait maintenant autour du roi ou courait vers lui, criant : *Eviva ! Miracolo !* et saluait dans Théodore un nouveau Tamerlan doublé d'une espèce de Josué. Lui, admirant une fois de plus combien aisément les choses tournaient en sa faveur, entra promptement dans la ville, fit éteindre l'incendie qui tout de même avait eu le temps de dévorer trente-six maisons, et puis se reposa, tint sa cour, joua au Roi. Sa troupe décupla en quelques heures. Le soir, il reçut Paoli qui venait au secours de la victoire. D'autres vinrent faire leur soumission, des tireurs du matin qui expliquaient gravement qu'ils n'avaient pas bien compris les choses. D'ailleurs sans excès de génuflexions. Le lendemain, on apprit qu'Arrighi s'enfuyait vers l'Au-delà des monts. En sorte que l'entrée dans la ville pouvait passer pour une belle opération politique. Proserpine en eut la fièvre de joie. Théodore disait que la gloire sans argent, c'était du pain sec.

VI

QUEL MÉTIER QUE CELUI DE ROI

Théodore tenait une cinquantaine de cantons, tout le centre avec Corte, une partie de la côte orientale, la Balagne entière, sauf trois points fortifiés, et il s'était fait pratiquement reconnaître de presque toute la Corse. Il avait entrepris cinq actions de guerre contre Bastia, Algajola, Calenzana, San Pellegrino, Porto-Vecchio, Ajaccio. Au surplus, deux succès à Ile Rousse et à Ajaccio venaient d'être, marqués, là par beaucoup de tués dans le camp ennemi et cent trente prisonniers, à Ajaccio par trois cents morts gênois dont les cadavres pourrissaient hors des murs, à la grande fureur de la Sérénissime. Et les gens de Bastia, consternés, en étaient aux prières, aux vœux et aux processions.

Évidemment Théodore n'avait plus d'argent, il n'avait plus de munitions à donner ; les chefs incapables par eux-mêmes de s'imposer ne l'acceptaient point comme arbitre, et, de fait, cette royauté était un peu en l'air, mais ce n'était pas la faute du roi qui en jouait de son mieux.

En somme, pour débarquer, il avait fait preuve d'audace et de décision. Dans l'attaque contre les Gênois il avait montré un certain sens des réalités militaires et du courage personnel. Pour entrer à

Corte malgré les chefs, on lui avait vu du calme et une allure de grand joueur qui met toute sa fortune sur un coup de dés. A tout prendre, quand il faisait son examen de conscience, Théodore était content de lui.

***

Le terrible été de 1736, il le passe soit à Corte, soit dans les cantons du centre. Toujours accompagné du chancelier Costa qui parfois traîne sur ses talons un grand garçon de neveu. Les aventuriers, Proserpine, Mezzetino, sont de la partie avec quelques serviteurs et quelques Allemands. Cela mange, boit, dort, sert d'escorte, donne un coup d'épée à l'occasion, se plaint un peu de ne trouver pour tout potage en matière d'amusement que les cartes, les dés, et de rares amours secrètes et promptes. Petite troupe, mais que le roi sent fidèle. Suivant l'état de sa popularité il a un chef derrière lui, ou bien dix, dix hommes ou bien cent, il est accueilli dans les villages par des vivats et des mousquetades ou par une foule simplement curieuse de voir un roi. Mais, dans tous les cas, il se tire d'affaire par un geste heureux, par un bon mot. Tantôt il demande des légumes, tantôt il fait des manifestes, convoque le peuple pour un grand discours sur la place publique, invente des histoires, parle de piastres qui circulent ou de sequins que l'on va distribuer. Dès qu'il voit la mer, il la fouille de sa lunette durant des heures, et se retire en disant : « Ce sera pour demain » ou bien : « Les vaisseaux ont dû aborder en un autre point. »

Il ouvre devant témoins de gros paquets de lettres qu'un courrier vient de lui apporter. Ce sont des lettres venant des Cours étrangères. Des sceaux apparaissent, des cires blanches et vertes... Il fronce les sourcils, se retire un peu à l'écart pour lire, cependant de façon à être observé et soudain son visage

s'éclaire. Se rapprochant, il dit à haute voix à quelqu'un de sa suite :

— Que l'on me fasse souvenir ce soir de répondre aux cours de Versailles et de Madrid.

— Tu entends ? se disent l'un à l'autre les paysans. Les rois du continent lui ont écrit. Bah ! celui-là, tu sais...

Le roi d'ailleurs songe à tout. Il tâche de faire durer ses habits. Comme ses souliers mauresques commencent à s'user, il met des bottes. A Venzolasca, il a un gros succès d'orateur. Un peu auparavant il avait annobli Costa et créé des chevaliers de la Clé d'Or.

— Après la clef, se disait-il, ce sera la serrure, mais quand mes cent mille sujets devraient tous être chambellans, je me servirai de la vanité humaine jusqu'au bout.

Ceux qu'il a annoblis portent leurs titres et en sont fiers. Cahin-caha, la royauté se maintient, et se maintenir, c'est se renforcer. Gênes vient de lui rendre un service signalé en mettant sa tête à prix : quatre mille cruzades. Les Corses trouvent que le roi vaut cher.

Pourtant, sur le passage de Théodore, les gens maintenant se replient, se détournent. Ces Corses silencieux souffrent de toute évidence dans leurs espérances blessées, et le petit groupe des familiers du roi se voit dans l'état d'esprit du médecin qui s'est engagé à sauver le malade, et, tous remèdes épuisés, l'abandonne enfin à sa fièvre et à son délire.

On se rend bien compte que si Théodore avait eu dix mille livres de rente, ou simplement une bonne maison à Morosaglia ou à Corte avec cent pieds de châtaigniers, un jardin et quelques bestiaux, il serait demeuré pourtant roi comme un autre, et roi à peu près incontesté. Au moins aurait-il pu être le grand Juge de paix de l'île, il avait assez de finesse pour cela. Et pour le reste le couvent de Tavagna était là pour

produire des pièces, fausses ou non. Il n'y fallait que cela : pouvoir demeurer. Le roi avait d'abord étonné. Et puis on s'était fait à lui. Il était une curiosité. On aurait fini par en être fiers, et par le montrer aux étrangers. « Venez voir, nous avons aussi un roi. » Il fallait bien verser des contributions, mais c'était moins que rien : cela ne se comparait pas avec ce qu'imposait Gênes. Pour le reste, Théodore était bonhomme. Il ne payait pas ses soldats, mais les soldats en étaient quittes pour lâcher le service quand ils voulaient et puis ils revenaient, car de se dire garde du Roi (tout comme ministre ou chancelier, ou général du roi), cela faisait bien.

Seulement, Théodore n'était pas un montagnard, un paysan, un berger ; il n'avait pas l'état d'âme de ce genre d'hommes qui vivent parmi les rocs, de l'air du temps et d'un peu de biscuit. Il aimait ses aises, vice rédhibitoire. Il lui fallait bien boire et bien manger et coucher dans un bon lit. Ah ! si le roi avait mis un manteau de *pelone*, posé le bonnet pointu sur sa tête, attaché une *carchera* à ses reins et pris le fusil ! Tout au moins s'il avait été un homme comme les autres, un peu plus rouge et plus doré d'habits, en perruque, soit, avec un chapeau français, bon, mais en guêtres, et courant les routes, cela aurait changé ! Le Corse est volontiers ami des étrangers. Il aurait volontiers reconnu que seul Théodore pouvait traiter au nom de la Corse, que seul il avait l'oreille des Cours, l'habitude des négociations, la connaissance du français, de l'anglais, de l'allemand, de l'espagnol et du latin. Que s'il y avait un homme capable de leur fournir des munitions et de l'argent c'était lui. Bon homme d'affaires. Bon technicien. Il aurait fallu faire de lui le manager de l'indépendance, le metteur en scène du royaume, l'agent diplomatique des insulaires ; Théodore aurait apporté son intelligence, son expérience, sa faconde, sa faculté d'éblouir, son génie de

ruse, sa puissance de mensonge, sa connaissance des usages diplomatiques, son art de la représentation, son éloquence familière ou pompeuse, et cet entêtement souriant et bavard. Les Corses lui auraient donné une maison, du fromage et du pain avec un titre de Roi. Et peut-être une femme. Costa comprit cela sans doute et quelques-uns des familiers aussi. La nation corse ne le comprit pas.

Et le roi de son côté ne comprit pas ces clans, ces tribus, l'âme secrète de ce peuple libre et fier, muré dans son idéal de justice et sa volonté d'indépendance, sensible au ridicule, soucieux de voir réussir ses chefs. Durant deux mois Théodore tint le coup aux environs de Corte, allant, venant, cherchant à pénétrer les cœurs, vivant au jour le jour. Puis il eut la nostalgie de l'Europe ; comme un colonial d'aujourd'hui, il voulut s'en retourner ; ou peut-être pensa-t-il pouvoir reprendre l'affaire sur de nouvelles bases. Et comme il est naturel dans les affaires humaines, il accumula son désir au fond de son inconscient durant quelques jours, et puis, brusquement, un événement tragique et une aventure amoureuse lui firent prendre conscience de cette passion nouvelle qu'il fallut bien satisfaire, comme toute passion.

***

Dans cette île, de toute antiquité le sang appela le sang. Celui qui tue signe sa propre condamnation à mort et, s'il sera exécuté ou non, c'est une affaire entre son fusil et celui de ses adversaires. Le roi Théodore avait fait exécuter un homme au nom du droit divin qui est celui des rois, mais les parents du fusillé ne voyaient pas si loin ; ils avaient simplement le cadavre sous les yeux et croyaient dur comme fer au droit que Luccioni avait de vivre. Le jour du meurtre, chaque assistant était venu pieusement

tremper son mouchoir dans le sang du mort. Et la chemise du capitaine avait été portée à sa femme qui la conservait pendue dans sa chambre comme un drapeau sanglant et la montrait à ses frères, à ses cousins, à ses enfants. Le roi averti de ces choses ne les comprit pas plus que Louis XIV n'eût compris que le frère d'un pendu se vengeât sur lui. Depuis le meurtre juridique de Luccioni, Théodore était trop bien assis dans sa divinité pour tenir grand compte de ces propos. Proserpine renforçait d'ailleurs cette attitude en faisant de l'attitude royale de son amant la condition *sine qua non* du don de sa personne. Ce qui désespérait Mezzetino.

Mais Théodore n'en était que plus louis-quatorzième chaque jour, avec une vive tendance maintenant à « écouter Dieu ». Il lui fallut pourtant ouvrir les yeux quand, un soir, une balle siffla à ses oreilles, mais il était assez brave pour ne rien montrer. On aurait pu d'ailleurs le tuer facilement ; on ne l'osa pas. Pourtant, si on l'avait tué, nul n'aurait pu le venger et sa puissance n'était pas assez grande pour qu'il pût châtier s'il avait été manqué. Dans les deux cas le geste était sans danger. Mais non sans gloire. Plus d'un parent de Luccioni dut y songer. Le roi tué, il n'y avait plus qu'à lui mettre le pied dessus et à crier à la tyrannie abattue. C'était un gros sanglier vêtu de soie multicolore. Mais ce nom de roi impressionnait. Et plus d'un fusil à deux coups dut trembler entre des mains ennemies et indécises aux lisières des maquis quand le roi se promenait le soir dans sa chambre et qu'on voyait sa silhouette se détacher sur les carreaux éclairés.

***

Un jour du mois d'août un des généraux de Théodore fut assassiné. Dès que le roi le sut, il pâlit et

s'enferma avec son chancelier et le chanoine Orticoni.

— Ma foi, lui dit le chanoine sans vouloir lui dorer la pilule, c'est un autre que vous qui a été tué, mais vous êtes le condamné ; c'est vous qui avez été visé et frappé à travers votre général, sans compter que les parents de Fabiani vont vous rendre maintenant responsable de l'assassinat. Vous voilà pris des deux côtés.

Théodore hocha la tête.

— Il est dur d'être roi, dit-il en soupirant.

Et il demanda à Proserpine si elle comptait décidément le faire tuer.

— Votre méthode, madame, ne vaut rien. Ces gens-ci se moquent d'une Majesté comme de leur première chemise. Et cette gravité que vous m'obligez à marquer m'a ravi toute joie sans m'assurer la paix.

— Turlututu, dit Proserpine. Sire, faites le roi jour et nuit ou bien cherchez une autre reine.

Car elle tenait à son royaume, celle-là. Il serra les poings, voulut la battre.

Maintenant, il était sombre, songeait à des complots, surveillait de l'œil ses valets et parfois jetait sur le chanoine ou sur le chancelier un œil défiant...

***

Deux jours après, c'était à Giafferi qu'il avait affaire. Giafferi, l'un de ceux qui étaient venus le voir à Livourne et qu'il avait fait lieutenant-général, premier ministre, primat et altesse royale. Giafferi avait le visage plus maigre, le front plus ravagé et, si possible, l'œil plus étincelant qu'à l'auberge chez Buccari. Il portait son éternel habit bleu sans galons ni dentelles, et avait enlevé les petites épaulettes dont il l'avait décoré le jour du couronnement. Botté, éperonné, sa grande épée lui battant le mollet, il entra assez brusquement, jeta son chapeau sur la

table et sans vouloir prendre un siège, ferma soigneusement la porte et dit :

— Écoutez-moi bien.

Le roi nota avec ennui que le général ne l'avait pas salué par les mots de Sire et de Majesté, mais il ne broncha pas, se jeta dans un fauteuil, garda son chapeau, croisa les bras et attendit.

— Écoutez-moi bien, reprit Giafferi. Je parle sérieusement. Nous sommes des paysans, nous autres, qui voulons que le pays soit libre et que les Gênois s'en aillent sur le continent. Voilà. Rien de plus. (Il s'interrompit une seconde et l'on vit sa main trembler légèrement) Mais rien de moins. Or, poursuivit-il (tandis que le roi, les yeux mi-clos, ne bronchait pas) or, le jour de Livourne vous nous avez affirmé à Orticoni, à Rivarola et à moi, et je regrette bien que le chanoine ne soit pas ici, que vous nous procureriez de l'argent, des munitions, et l'appui de plusieurs princes du continent. Est-ce vrai ? (il attendit) Est-ce vrai ? répéta-t-il.

Théodore fronça le sourcil.

— Continuez, dit-il, continuez, je vous prie.

Le général le regarda avec étonnement et presque stupéfait, puis son visage prit brusquement un air d'irritation et il poursuivit :

— Oui, je continuerai, et bien audacieux serait celui qui m'en empêcherait. Vous nous avez promis de nous donner l'indépendance, la paix et la prospérité. Laissons la prospérité. Laissons même la paix. Où est l'indépendance ?

— Allons, allons, dit Théodore.

— Comment ? dit le général. Où est-elle ? Mais que dis-je ? Il nous suffirait que vous nous eussiez donné les moyens de l'acquérir. Où sont ces moyens ?

Théodore se décida à discuter.

— Croyez-vous que ce soit facile, dit-il. Je vous ai

apporté ce que j'ai pu comme fusils, plomb et poudre...

— D'accord, mais vous aviez promis dix fois plus. Et l'argent ?

— L'argent... toujours ce mot à la bouche.

— Par Bacchus ! dit le général, si j'en demande ce n'est pas pour moi, et si Paoli a reçu 200 sequins de votre main, moi je n'ai rien reçu que je sache. J'en demande pour acheter ces fusils et ces munitions dont nous manquons...

— L'argent viendra... dit Théodore.

— Non, dit le général.

— J'attends des vaisseaux.

— Non, dit encore Giafferi.

Théodore se leva :

— Que voulez-vous dire ? Que je mens ?

Giafferi haussa les épaules. Toute sa colère était tombée. On sentait qu'il n'y avait plus dans sa tête place que pour le mépris.

— Je dis simplement que ces vaisseaux ne sont pas encore venus et qu'ils ne viendront jamais. Que les princes dont vous parliez ne vous ont jamais aidé et ne vous aideront jamais. Et le moins que je puisse dire est que vous vous êtes trompé vous-même.

— Non, monsieur, dit Théodore en frappant du poing la table, les vaisseaux viendront... (Et sa face devint pourpre.)

Giafferi s'approcha de lui. Sa bouche se crispa. Ses yeux devinrent deux petites flammes vertes et, approchant du visage de Théodore une figure de tigre, il rugit :

— Non, ils ne viendront pas... Rien ne viendra... Rien, rien...

Un instant on put croire qu'ils allaient se colleter, puis Théodore retrouva son calme, et reprit son fauteuil tandis que le général reculait de deux pas.

— Vous êtes, dit Giafferi, un habile homme. Mais pas le chef qu'il nous faut. Vous êtes un homme

d'affaires, un diplomate, fort capable d'entreprises et d'intrigues, adroit, subtil et qui excelle à mettre sur pied une combinaison avec pour matière, quasi rien. Mais vous n'avez pas de religion, ni de morale, et le souci de notre intérêt, voyez-vous, ne saurait remplacer de telles vertus dont nous autres, nous nous honorons.

— Encore un peu de morale, monsieur... je vous prie...

— Je n'ai pas à vous en faire, répliqua l'autre sans montrer d'irritation. Mais j'en ai une à tirer de l'aventure.

— Et c'est...

— Que la Corse ne vous reconnaît plus...

— Vous n'êtes pas la Corse, dit Théodore d'une voix tout unie.

— Oh ! dit le général.

Et il leva le poing. Théodore blêmit, se leva. Giafferi baissa la main.

— Finissons-en, dit le général d'une voix sourde. Je venais vous avertir de ne plus compter sur moi. Je vous ai donné mes raisons.

Il salua d'un bref signe de tête, prit son chapeau et s'en fut.

Quand la porte eut battu :

— Imbécile ! dit Théodore.

Et il songeait :

« Je le sais bien, parbleu, que je ne puis, faute d'argent, être roi de ces ours. Mais s'ils croient qu'ils m'interdiront de demeurer toute ma vie... ailleurs qu'ici sûrement... roi, roi... (il se frappait la poitrine) roi de Corse... ils se trompent.

Il rit. Puis se promenant de long en large avec agitation, il se mit à parler tout haut. Il disait :

— Il y a gros à tirer de cette affaire-là. Seulement il faut sortir d'ici...

***

Dans la chambre du roi, décorée par le bon Costa qui avait fait établir un dais, un trône surélevé, des rideaux, des tentures, sans parler des guirlandes de feuillage renouvelés chaque jour, le roi tenait conseil.

Il y avait là le chancelier, Proserpine et les deux aventuriers. Par une vieille habitude napolitaine, Mezzetino, négligemment appuyé au dossier du roi, éventait son maître et chassait les mouches. Théodore avait beau se raidir, le dialogue avec le général lui avait prouvé qu'il était temps de prendre une décision.

De toute évidence il serait de plus en plus difficile de se maintenir en Corse. Et puis quel intérêt à le faire ! Quel ridicule bonheur à trouver là ! Oui, mais ses compagnons accepteraient-ils ce changement de front ? Et comment faire pour les amener à cette solution raisonnable ? « Essayons, » se dit Théodore. Et hochant la tête :

— Cela va mal, dit Sa Majesté, bien mal...

— Très mal, opina tout de suite Lespinouse, que les échecs militaires avaient ébranlé.

— Quel pessimisme ! intervint Proserpine, Sa Majesté dit que cela va mal, chevalier, et non très mal. Cela veut dire pas très bien, et pas très bien signifie que cela pourrait aller mieux. Voilà tout.

Lespinouse allait éclater et déjà croisait les bras devant ce commentaire, tandis que Costa dressait les mains pour calmer tout ce monde coléreux et bruyant, quand le roi répéta en frappant sur la table :

— Cela va mal... Voulez-vous que je vous dise ? Je me trouve comme un poisson dans un nid de pies...

Lespinouse hocha la tête affirmativement : « Voilà un roi sage... » grogna-t-il. Et il prit un air attentif,

comme si la somme des Sciences allait découler des grosses lèvres rouges et lourdes.

— Tout, continua le roi, est mené de travers. Et ce n'est pas pour vous faire de la peine, monsieur le chancelier, mais, vous à part, les Corses, barons, magnats, nobles, nobliaux, hobereaux, chefs de clans et porte-épées de tout calibre ne savent ni commander, ni obéir. Je m'en tirais jusqu'à présent comme je pouvais, sans trésor, et quasi sans armée, mais au moins croyais-je avoir le droit de juger. Or, d'après vos Corses, je ne l'ai plus...

— Mais Sire, dit Costa...

— Comment ? Que dites-vous, monsieur le chancelier ? Mais non, je ne l'ai plus. Je condamne... on condamne à mort par représailles un de mes généraux. J'exécute, on exécute. Où avez-vous vu une royauté sans justice ? Savez-vous, monsieur le chancelier, ce que je vous dis ? Si vous ne voulez pas de roi, allez vous faire pendre !

Le roi était rouge et tapait du poing sur la table. Ses lèvres tremblaient. Les sourcils froncés, le front barré de gros plis, la tête portée en avant, il semblait un lion prêt à mordre. Costa, atterré, se taisait.

— Mais, dit Proserpine...

— Paix, vous ! cria le roi d'une voix dure.

Et comme à nouveau elle se disposait à parler :

— Paix, vous dis-je, ma mie ! répéta le roi. Je suis bien bon de vous écouter.

Il pensait sans doute qu'elle sortirait. Mais elle se domina, se mordit les lèvres, deux larmes jaillirent qui roulèrent sur ses belles joues, et ce fut tout : cette comédienne ne bougea point. Elle venait d'avoir le sentiment très net que le roi qui redoutait son esprit caustique, ses réparties et surtout son ambition, aurait souhaité qu'elle ne fût pas là. Bonne raison pour demeurer.

— C'est moi qui commande ici, dit-il encore ...

Sur un ton de colère et presque de défi. Et l'on sentait qu'il ne voulait rien dire, qu'il n'osait pas, mais qu'il devait avoir pris une décision définitive. Mezzetino faisait aller son chasse-mouches solennellement.

— Quel pays ! dit encore le roi. Quel pays !

Il y eut un long silence. Costa regardait tristement ce souverain auquel il s'était entièrement dévoué, et qu'il ne cessait pas de révérer ; Proserpine poussa du coude Lespinouse.

— Quels sont les ordres du roi ? demanda le Cévenol.

— Peuh ! dit le roi, ni trésors, ni soldats... Où est le royaume ?

Sans souci de majesté, il se balançait de droite à gauche dans son fauteuil comme un ours.

Alors Proserpine se mit à pleurer, mais par sanglots, de rage, à grand bruit, et en même temps elle secouait les épaules et tapait du pied. Le roi fit un geste moqueur et se retira. Dès qu'il fut parti, Proserpine leva vers Lespinouse de beaux yeux noyés de larmes.

— Mon petit, dit-elle, je le vois maintenant, il ne veut pas être vraiment roi. Il faudrait pourtant, ajouta-t-elle, les dents serrées, qu'il se mît dans sa tête que cette île sera désormais tout son horizon.

— C'est beaucoup lui demander, soupira Lespinouse.

— Peuh ! dit Proserpine. S'il m'aimait ! Mais j'ai beau entamer toutes les nuits le débat sur l'oreiller, c'est peine perdue, et il préfère encore me dire bonsoir sans plus, que de me promettre de rester ici... Oui, oui, il va abdiquer... Ah, misère ! Il y a longtemps que je vois venir cette abdication. Vous ne comprenez donc rien vous autres ? Si ? Et vous laissez faire !

Elle était assez laide ainsi, mais son air tragique emportait quand même les cœurs.

— Mon Dieu, murmura Costa, il y a danger, mademoiselle...

— Danger ? répéta Proserpine, danger ? quel danger ? Qu'est-ce que ça veut dire ?

Et elle frappa du pied par terre.

— Danger, dit le bon Costa à son tour en imitant son ton railleur. Mais oui, mais oui, mademoiselle, ils veulent nous le tuer.

Proserpine haussa les épaules, et toute rouge, les yeux gonflés, passa chez le roi pour essayer de l'endoctriner. Mais tout de suite cela tourna à la dispute et la comédienne fit des cris.

— Oh ! Oh ! dit philosophiquement Mezzetino, leurs Majesté se gourment...

Quelques instants après, Théodore rentra, se promena quelques instants et dit :

— Chienne de vie !

Le bon Costa eut alors un sourire, jeta sur le roi un long regard fidèle et s'inclinant :

— Dieu garde Votre Majesté !

— Vous êtes un ange, dit le roi. (Et prenant son chancelier à part) Dites-moi, Costa, vous n'avez pas dix écus dont vous ne savez que faire ? Je n'ai plus le sou, mon cher...

VII

LA BERGÈRE DE SA MAJESTÉ

On faisait des randonnées à travers la montagne. Randonnées qui étaient des promenades. Le roi tournait au bourgeois. Il était poétique, bucolique et sentimental. Il jouait à l'officier en congé. Après le déjeuner, il quittait son palais de Cervione pour aller s'asseoir sous un châtaignier, s'étendait, faisait un somme. Le long des sentiers, des airs allemands lui revenaient qu'il fredonnait tout doucement en froissant des feuilles de bruyère. Quand il traversait un village, c'était une tape sur la joue des enfants, un salut de la main aux vieilles fileuses, un bonjour à tous. Il se renseignait sur les besoins des paysans comme s'il avait pu les satisfaire, donnait des conseils à ceux qu'il surprenait jardinant, prophétisait hautement une excellente récolte de châtaignes, lançait des sous aux petits garçons qui trottaient pieds nus. En somme un roi patriarcal, familier avec chacun, doux, tendre, affable. Et comme il était toujours vêtu à la turque, cela donnait une espèce de vizir libéral, de bon sultan qui se promenait dans un coin écarté de ses montagnes, en rendant la justice et en faisant le bien, tableau merveilleusement oriental et tout à fait charmant.

Un jour qu'il descendait entre les jardins (et

ses allées et venues étaient si courantes maintenant que même les enfants ne le suivaient plus comme ils faisaient autrefois), le roi vit une paysanne, une jeune et jolie fille fraîche dans son lourd corsage brun et sous son voile noir, qui ouvrait les canaux pour arroser ses légumes. Elle avait les mains encore mouillées et terreuses et les secouait en riant. Le roi croyait la surprendre, mais quand il fut près d'elle, elle le voyait venir depuis longtemps, ce qui n'empêcha pas la fille de jouer la surprise, tout en jetant des coups d'œil craintifs à droite et à gauche. Le roi la salua de l'œil et de la tête et puis de la main, et, retroussant sa robe turque, franchit la clôture et entra dans le jardin.

— Ne t'étonne point de me voir sur ta propriété, ma belle, dit-il en sautant lourdement de l'autre côté, tout bien privé est bien de roi et je ne lèse aucune loi en sautant dans ton jardin qui en quelque sorte est le mien.

La paysanne approuva d'un petit rire, tout heureuse de voir un prince s'intéresser à elle. Et rougissait comme elle pouvait. Le roi d'ailleurs lui faisait compliment sur sa main, sa gorge et son visage. Et puis il lui demandait son nom. C'était Peppina...

— Peppina ! quel nom charmant ! (Et se hasardant à lui toucher le menton) : — Que tu as donc de beaux yeux ! dit-il encore.

Il les voulut embrasser. On ne le lui permit point, mais c'était véritable révolte dont on eut conscience quand on vit se froncer les sourcils du roi. Alors Théodore fit acte d'autorité dont on sembla lui savoir gré. Et de fil en aiguille, d'arbre en arbre, de buisson en buisson, le roi et la sujette qui battait doucement en retraite, cherchant endroit où succomber, se trouvèrent dans les lentisques, tout contre une muraille de pierres sèches, si bien que le roi ayant ouvert sa robe turque y emprisonna la donzelle.

C'était une fille demeurée vertueuse jusqu'alors, mais qui avait une haute idée de la Majesté du Trône et se disait, tout comme une duchesse de la Cour de Versailles, qu'il n'y avait sans doute aucun démérite à céder à un si puissant personnage. Elle était déjà consentante depuis quelques minutes, à demi-renversée et presque pâmée dans les bras du roi, quand, assez lointain, un cri de fureur se fit entendre suivi d'une bordée d'injures.

— Attendez, sales pourceaux, attends, putain !...

Dans ce pays de montagnes, on peut être découvert de très loin et jamais on ne doit se flatter de se trouver hors des vues d'un ennemi ou d'un espion.

— Mon frère ! cria la fille.

A cet instant, on le vit de loin qui courait. La fille s'échappa d'un côté, le roi s'en fut de l'autre, au pas, sans se presser. Le frère était sans armes et d'ailleurs se contentait de menacer de la main le roi qui se tenait prêt à repousser une attaque ; il poursuivit sa sœur en blasphémant.

Théodore haussa les épaules, fit la moue et rentra dîner.

Pendant le dîner auquel assistaient les généraux, plusieurs officiers et des prêtres, on entendit des cris : l'homme corrigeait sa sœur sous les fenêtres même du roi. Le spectacle était assez pittoresque de la fille saisie aux cheveux et bâtonnée, et, ma foi, il n'y aurait eu là rien que de très naturel, et aucun des généraux ne s'en serait occupé, ni Théodore lui-même (ces sortes de corrections étant assez fréquentes), s'il ne s'était pas agi de Peppina. Mais le bruit de l'aventure s'était répandu avec une rapidité inconcevable, tout Cervione était sur la place et, autour de la table, il n'était homme qui sourît dans sa barbe. Théodore reconnut la voix et les cris de pitié. Et il délibéra s'il interviendrait. Un prêtre, d'un

sourire méprisant, le fit pâlir. Il ne bougait point pourtant.

— *Piéta ! ô Pà ! Piéta !*

Et ceci et cela... « Ne suis-je pas ta sœur, ô mon frère ? Vas-tu donc me tuer ? O malheureuse que je suis ! » Et toute cette friperie romantique avec de grands sanglots, les bras au ciel, les cheveux dénoués, l'œil noir et la bouche tordue... tandis que l'autre cogne sur les épaules et sur la tête avec des injures à mi-voix : « Putain ! putain ! putain ! Tu n'as pas songé, non ? que tu déshonorais ta famille ! »

Peut-être Théodore ne se serait-il pas levé, car en lui l'amant et le roi qui se heurtaient en silence n'étaient pas de même force, si Proserpine ne s'était pas mise à rire, mais à rire, comme on ne rit pas à la table d'un roi ni à la barbe d'un amant. Théodore tourna lentement son visage vers sa maîtresse, prit un air rageur dont la belle fille ne fit que rire un peu plus et se leva soudain.

Une décision. Deux ordres, et bien que la situation ne fût pas la même que jadis, le roi eut d'abord le même succès. On empoigna l'homme. Mais mollement. De toute évidence, il y avait quelque chose de changé. Une indifférence était née qui maintenant entourait le roi. Aussi, de deux bourrades, le garde écarta ceux qui le tenaient et lui disaient tout bas : « Reste tranquille, ô Marcantô ! » et, arrivant jusque dans la salle du festin, il commença :

— Sale Allemand ! Gros cochon... est-ce que tu n'as pas bientôt fini de faire le bouffon ? Est-ce que tu crois que nos femmes et nos filles sont pour toi, hein ?

— Qu'on le pende ! ordonna le roi d'une voix de tonnerre.

Il était debout, la main gauche sur la garde de l'épée, la droite allongée vers l'homme. Mais, se retournant, il vit les généraux indifférents, les officiers

goguenards, les soldats railleurs et son chancelier atterré.

— Tu n'as donc pas assez de ta putain ? criait cependant l'homme, exalté par le succès.

Proserpine poussa un cri, mit la main sur son cœur.

— Ah ! dit-elle...

Et se tourna vers son amant. A ce cri, où il découvrit un reproche sanglant, Théodore bondit comme sous un coup de fouet. Ce n'était pas une femme désormais qu'il avait à venger, c'en était deux, c'était lui-même, son pouvoir, son autorité, les rois en général, les civilisés, toutes les Cours, les habits, les perruques, les amours, la bonne société... Le roi venait renforcer l'amant. Le combat qui se livrait en lui avait pris fin. Il se retrouva sur l'instant calme et plein de la volonté de régner. Personne cependant ne bougeait autour de lui. L'homme s'approcha face à face :

— Gros cochon, répéta-t-il.

— Eh bien, dit le roi, je ferai donc justice moi-même.

Et tirant son épée, il se jeta sur le soldat.

Sans doute s'attendait-il à une ruée générale, mais malgré que les paysans et les soldats donnassent volontiers du seigneur aux généraux, une fois en colère, ils cassaient les têtes seigneuriales comme les autres. Le roi fut à peu près seul. Les deux aventuriers et les Maures manifestèrent seuls quelque loyalisme en tirant l'épée à leur tour, tandis que tous les autres, se précipitant en tumulte, s'efforçaient surtout de séparer les combattants. En sorte que tout sombra immédiatement dans une cohue infernale. Théodore perdit son épée. L'homme saisit une chaise et la brandit dans l'intention de fracasser le crâne du roi. Théodore para le coup en se servant comme bouclier d'un escabeau. Puis il chargea. Il cognait comme un sourd, tant sur le garde que sur quelques-

uns de ses partisans qui étaient montés derrière lui, mais la mêlée était telle que l'on ne pouvait se servir de pistolets.

La salle était envahie maintenant par une foule hurlante. Les fusils s'entrecroisaient. Il fut bientôt très clair que le roi avait le dessous et tous ceux qui avaient gardé quelque raison, crurent bon, pour le protéger, de le pousser vers la fenêtre par laquelle il sauta adroitement et sans mal pour se réfugier dans une maison voisine.

***

Tard dans la nuit, et le tumulte apaisé, on devait lui faire des représentations qu'il accueillit avec bonne grâce. Il y en eut pourtant qui furent assez vives. Chacun de ces montagnards se disait que cette fille était un peu la sienne et chacun prenait sa part de l'injure.

Costa était silencieux, avec des yeux rouges. Une gêne glaçait les assistants. Proserpine reçut le roi avec beaucoup de hauteur. Ce baron pour qui le Régent était une manière de modèle ne comprenait rien à toute cette vertu.

— Votre Majesté, lui dit Mezzetino, a fait une erreur diplomatique certaine.

Le roi déclara à son valet qu'il en était au désespoir.

— Sans parler d'une erreur militaire, dit Lespinouse, car ou Votre Majesté n'eût pas dû attaquer la place forte, ou elle eût dû écraser l'armée de secours d'un bon coup d'épée dans le ventre.

— Cela, demanda le roi, eut-il arrangé les choses ?

— Enfin, dit le bon Costa avec un soupir, à la grâce de Dieu...

— Qui punit les infidèles, conclut Proserpine...

***

Sur le soir, le roi reçut la visite de toute une délégation. C'était la famille armée jusqu'aux dents. Ces gens amenaient la jeune paysanne au visage un peu meurtri, mais pomponnée et sur son trente et un. Et ils annonçaient à son de trompe et à coups de fusils, les fiançailles du roi.

VIII

TOURNÉE PASTORALE

Théodore s'était décidé à descendre vers le sud avec sept ou huit fidèles, sa femme (car on l'avait mené à l'église), sa maîtresse et une douzaine de mules.

Il commençait à avoir assez d'un peuple qui ne lui permettait même pas de s'amuser et lui faisait épouser une paysanne. Sans compter que la dernière nuit passée dans son palais avait été troublée par ce que ces « brutes », comme disait Théodore, appellent *patataghiu* qui est tumulte fait sur des chaudrons et poursuivi jusqu'au moment où le veuf ou la veuve paraît sur le seuil et paie les musiciens. Non, non, on ne pouvait décemment rester plus longtemps parmi ces paysans.

Pas de routes. Des villages rares, d'autant plus rares que l'on avançait vers le sud, cramponnés au sommet d'un piton, ou bien logés dans un creux de vallée ou bien échelonnés à mi-pente sur une série de terrasses. Pauvres maisons à un étage groupées autour d'une pauvre église à peu près nue qui n'avait parfois pour tout clocher qu'une potence à laquelle pendait une cloche. Souvent les maisons étaient faites de pierres brutes non cimentées, et tout cela jeté pêle-mêle, sans souci de rues ni de places. Çà et là une maison solide, avec des allures de tour, habitée par quelque noble ou quelque riche. Dans certains

endroits, les fenêtres réduites à des meurtrières. Une population rude, violente, guerrière, hospitalière au possible, très pauvre d'ailleurs, mal habillée et mal nourrie, et qui regardait volontiers un écu de six livres comme une rareté.

La petite caravane fait de longues étapes, franchissant les cols de jour, parce qu'il commence à faire froid dans la haute montagne. Toutefois, mis à part l'air glacé des cols, le temps est encore doux et l'on peut passer les nuits dehors. On campe à l'abri d'un rocher, autour d'un grand feu dont la fumée se rabat sur les visages. La peau cuite, les yeux irrités et larmoyants, Théodore ramène sur ses jambes sa houppelande et plaisante, en mangeant du pain d'orge et de la farine de châtaignes. Costa lui jette une couverture sur le dos et amasse, dans un coin abrité, un lit de feuillage où tout à l'heure il fera coucher son roi.

Ils avaient été surpris par un violent orage, le long d'un torrent qui, très brusquement, avait grossi, en sorte qu'ils avaient pensé se noyer. Ils avaient couché dans de petits villages, pas toujours dans des lits, après des veillées bavardes, parfois autour d'une cheminée, luxe bien rare en Corse, le plus souvent autour du feu central bordé de quatre pièces de bois. Naturellement, la moitié du hameau était dans la salle. Les femmes filaient, serrées les unes contre les autres, les hommes discutaient dans la fumée qui, mêlée à celle des pipes, emplissait la chambre, coulait sur les salaisons et sortait par les intervalles du toit.

Un jour le peuple prit le roi à coups de pierres. C'était un village où son agent s'était jadis montré un peu rude pour le recouvrement de l'impôt. Théodore profita de la fuite précipitée pour abandonner sa femme. A plusieurs reprises, il advint que les bergers chez qui l'on s'arrêtait ne connaissaient pas le roi de Corse. Il fallait tout expliquer.

Un berger lut un jour dans une omoplate dressée

devant le soleil que le roi quitterait son royaume et qu'il y reviendrait à deux reprises ; un autre, un épileptique qui racontait ce qu'il avait vu durant ses crises, interrogea pour Théodore les entrailles des animaux, mais à trois reprises les présages furent défavorables. Sur le coup, cela épouvanta Proserpine mais n'ébranla point le roi qui était volontiers philosophe.

Théodore, point gêné d'ailleurs, prenait le temps comme il venait, mangeant ici, dormant là, faisait une étape avec les chevaux de son hôte et puis les lui renvoyant, distribuant de la petite monnaie aux enfants pour emprunter livres et écus aux riches hommes qui lui donnaient l'hospitalité. Quitte, lorsque son créancier nouveau était de qualité, à le nommer chevalier de la Clé d'Or ou de l'ordre royal de la Délivrance, finesse qui rendait un homme content.

***

Ils arrivèrent ainsi à Sartène, tant soit peu fatigués, rompus, poussiéreux, écorchés, montrant des visages maigres et mal rasés, mais fort capables encore de continuer à mener le jeu, et Théodore même assez gai. On les vit monter par la route qui vient directement de la mer et dont il reste encore aujourd'hui un tronçon qui aboutit dans le quartier Sainte-Anne. C'est une route comme elles étaient toutes à l'époque, un escalier que les mules gravissent lentement à coups de reins en se déhanchant. Et ce fut l'arrivée sous les cris et dans les pétarades. Accueil cordial et bruyant. Théodore s'y était assez vite soustrait. Ces honneurs ne le touchaient plus guère. Il était comme un vieux roi qui s'y connait en acclamations et remercie d'un signe de tête à la fois vague et majestueux. Toutefois, il avait suffisamment répondu à la joie du peuple pour ne point mécontenter ces fidèles sujets. Tout le long de la route il avait raisonné châtaigniers, vignes,

oliviers, granits, marbres, bois. Il avait roulé des chiffres dans sa tête. Il en roulait encore en franchissant les vieilles murailles, en répondant aux acclamations du peuple. Proserpine le sentait. C'était un homme d'affaires qu'elle avait maintenant à côté d'elle. Au point que Théodore, pressé de passer sur le plan commercial, négligeait les attitudes et commençait à détester la représentation. Elle, furieuse, s'était mise en avant, chevauchant botte à botte avec lui. Dans le dessein avoué de le compromettre. Mais le peuple prit goût à cette allure mousquetaire, et trouva un piment dans ce jeu de la comédienne. Cela lui rehaussait le roi, maître d'une si jolie fille et si différente de leurs femmes.

— Qui est-ce ? disaient les paysans. Sa femme ou son amie ?

Il n'y eut patricienne qui ne disputât à ses voisines l'honneur d'héberger Proserpine. Alors Proserpine joua à la reine franchement. Pourquoi se gêner ? Attitude politique facile pour cette fille de théâtre. Elle tenait d'ailleurs fort bien son rôle avec un mélange de dignité souveraine et d'aimable familiarité. Elle avait entrepris de conquérir les cœurs et se flattait en trois mois d'amener toute la province au roi. Mais Théodore ne lui savait aucun gré de ses efforts.

***

Le roi passa à Sartène quelques semaines. Il logeait dans l'ancienne demeure fortifiée du lieutenant-gouverneur gênois, une grande masse de pierre percée d'une arcade qui constituait une partie même du rempart. Le soir, il prenait le bras de l'un de ses familiers, traversait le Borgo par les rues en escaliers et s'en allait jusqu'au sommet de la pente, là où sont maintenant trois chapelles. Les gens le saluaient au

passage, beaucoup le suivaient jusque là-haut et demeuraient groupés à l'écart en le regardant qui méditait au-dessus de la plaine.

Il voyait à sa gauche la vallée se rétrécir et suivait de l'œil le chemin qu'il lui faudrait prendre d'ici quelques jours pour s'en aller vers l'exil. Assis contre un rocher, jouissant des dernières chaleurs de l'automne, il considérait la plaine et la mer et soupirait...

— Un bien beau royaume, lui disait Proserpine... avec l'accent du serpent tentateur.

Il hochait la tête et songeait à le vendre, calculait ce qu'il en pourrait tirer. En ces jours-là, le sang de sa mère marchande primait dans ses veines celui de son père le baron, et Théodore ramenait frileusement sur ses genoux les pans de sa robe turque comme jadis à Liège, les parents de sa mère ramenaient les pans de leurs manteaux marchands sur leurs habits de drap, d'un geste économe.

Il avait résolu de partir. Inutile d'essayer de le convaincre. Proserpine pouvait bien se raccrocher à l'idée que tant qu'il foulait le sol de l'île rien n'était perdu. Elle pouvait essayer de le prendre par l'amour-propre, et ensuite par la vanité, l'orgueil, essayer de lui faire honte, lui déclarer que si elle avait su... ah! si elle avait su !... Théodore détournait la tête, souriait, sifflotait, avait l'air de dire qu'il ne s'agissait pas ce soir, de sentiments...

De fait, il partit de Sartène en direction de la côte orientale le 4 novembre, après avoir réuni le peuple en une grande Consulta et avoir donné le fameux édit qui fit pas mal de bruit en Europe :

« *Ayant délibéré de passer en terre ferme afin de chasser les Gênois nos ennemis, des places fortes de notre royaume...* » Etc.

Début assez noble d'un beau morceau de rhétorique. On peut dire ce qu'on voudra de Théodore,

il avait de l'éloquence, le sens de la représentation et celui du bluff. Partir avec l'idée de négocier une couronne, de vendre ce rameau de laurier qu'un peuple enthousiaste avait posé sur sa tête marchande et prétendre qu'on s'en va attaquer Gênes chez elle, c'est une invention pour le moins originale. Reprochons-lui cependant avant qu'il se mette en route pour la dernière étape de son voyage circulaire dans l'île, de n'avoir tenu aucun compte de certaines vertus héroïques qui fleurissent tout naturellement sur ce sol. Il se peut que le Génie corse qui rôde éternellement du Cap aux Bouches lui soit apparu au-dessus de Sartène, tandis qu'il rêvait... Proserpine peut-être l'a vu et s'est dressée toute bouleversée d'émotion et d'amour devant ce visage sanglant couvert d'un voile noir, mais le roi s'est mis à rire.

Alors le Génie de la Corse a ricané à son tour. Proserpine l'a-t-elle entendu qui disait dans le vent :

— Gros Allemand, tu t'es trompé de scène. On ne joue pas l'opéra-comique ici, ni même l'opéra. Nos bouffonneries sont courtes. D'habitude nous hésitons entre le grave, le tragique et une certaine mélancolie à base de nonchalance. Tu nous as amusés huit mois. Tu as chatouillé en nous le goût du spectacle, découvert en nous on ne sait quoi d'impérial qui se traduira peut-être un jour par des prises d'empires, mais qui pour l'heure, fait figure de carnaval. C'est assez. Retourne sur le continent.

A quoi, sans doute, Théodore a répondu :

— Monsieur le Génie de la Corse, tout cela est bel et bon, je me moque de votre caractère et ne me soucie point de vos vertus. Vous ne savez pas la puissance d'un homme qui porte un titre, saura le faire valoir et de qui les Cours et les journaux d'Europe, les nouvellistes et les pamphlétaires, les courtisans et les petits abbés ont parlé en sept langues durant huit mois.

IX

L'OISEAU REPREND SON VOL

Le village de Solenzara pouvait avoir une vingtaine de feux. Il était situé un peu à l'écart du golfe dont le mouillage était assez sûr et que fréquentaient les barques provençales et les tartanes livournaises ou napolitaines, parfois même les vaisseaux gênois.

Septembre est très beau dans ce pays-là et même encore chaud. Le roi et ses compagnons y retrouvèrent presque l'été. Le ciel était pur, bleu, à peine semé de petits flocons blancs. Ils se réunissaient sur la plage, écoutant sonner la mer sur le roc. Parfois des paysans dont deux ou trois avaient entendu parler du roi, se joignaient au groupe, et Théodore aimait, ainsi entouré, garder une attitude royale. Il avait toujours son chapeau, son habit et sa robe à la turque, le tout un peu fripé, un peu taché, un peu déchiré par les ronces. Ce n'était plus le seigneur de si belle allure qui débarquait sur la plage d'Aleria. Mais quoi ! la comédie était jouée. « J'ai tenu huit mois, songeait Théodore. Huit bons mois ! Le temps de jeter cette bombe dans toutes les Cours... J'ai gagné la première manche... »

Et il prenait volontiers des airs de conspirateur. Proserpine, elle, faisait la tête à son amant. Elle

n'acceptait point qu'il partît ainsi et ne voulait même pas admettre qu'il pût partir. Il lui semblait qu'il allait perdre la partie définitivement et que son rôle était d'être un roi de paysans, vêtu à la paysanne, et pour qui le continent n'existerait plus. Injures, ennuis, menaces, dangers, elle oubliait tout. Elle voyait Théodore roi en Corse et point ailleurs. Vingt fois elle le lui avait dit : « Ailleurs, vous serez un simple particulier. » Il haussait les épaules et ricanait. Sa patrie était là où sont les Banques, les gazettes, les créanciers, les chaises de poste, les antichambres et les salons, les Cours et les courtisans, l'Argent et les Affaires, de l'autre côté de l'eau. Alors, furieuse, mâchant sa bile, après vingt scènes et quelques raccommodements, elle avait exigé à Solenzara d'être logée à part.

***

Une après-midi, on vit une voile à l'horizon. Il faisait un assez fort vent d'ouest, et la mer était grosse. Tout le monde se porta sur une éminence pour suivre les évolutions de la barque qui serrait de la toile et paraissait vouloir mouiller dans la baie. Elle n'était pas pontée et ne paraissait pas bien commode.

— Ils ne veulent pas passer la nuit en mer, dit un habitant du pays ; ils vont mouiller ici.

Le roi se tourna vers Costa, avec un air ennuyé...

— Que voulez-vous, Sire ? C'est mieux que rien, dit le chancelier.

***

Des pêcheurs leur avaient fait une soupe de poisson, qu'ils avaient tranquillement mangée sur le sable. Puis l'un d'eux prit sa mandoline et joua. Après cela les étoiles s'allumèrent. Avant que d'aller se

coucher, Proserpine prit le roi à part. Le tirant par la manche et l'entraînant, elle lui montra un visage dur :

— Mon cher, que décidez-vous ?

— Ma chère, je pars en terre ferme.

« Parbleu, se dit Proserpine, je ne compte plus pour lui. De quelle utilité lui vais-je être là-bas ? » Elle reprit avec un petit sourire d'ironie dédaigneuse :

— Alors vous abandonnez votre royaume ?

Le roi la regarda bien en face, et du ton le plus sérieux du monde :

— Vous avez été une maîtresse fidèle, dit-il, je ne vois pas pourquoi je ne vous confierais pas toutes mes pensées. (Il toussa pour s'éclaircir la voix et continua :) Le royaume de Corse a été fondé, j'ai été roi huit mois, roi couronné, roi accepté, par tous les Corses peut-on dire, j'ai constitué un gouvernement, fondé un ordre de chevalerie, créé des comtes et des marquis, battu monnaie. J'ai eu des gardes, une armée, j'ai commandé devant l'ennemi. Gênes a failli mourir de peur ; les Cours ont prêté attention à mes actes. Mon visage, ce visage que vous avez eu la bonté de remarquer, Proserpine, est populaire en Europe et mes aventures défraient la chronique de Versailles ou de l'Escurial. En a-t-on fait des pamphlets contre moi ? Et des libelles ? On les a publiés par milliers, exportés par sacs. On a mobilisé contre moi non seulement des soldats, mais des écrivains et des graveurs. J'ai donc réussi ce miracle de mettre les affaires de Corse au premier plan des affaires d'Europe, en leur donnant un tour original. Et je suis moi-même celui que pas un homme d'esprit dans le monde ne peut ignorer. Le roi Théodore est un fait, un fait qui ne peut plus sortir de la mémoire des hommes. C'est mieux encore... c'est une valeur de Bourse.

Proserpine haussa les épaules.

— Mais oui, reprit Théodore avec force, et une valeur de premier ordre. La Corse est une mine d'or dont je suis le propriétaire, parce que j'ai fondé une Société qui porte mon nom et que j'ai réussi à jeter ces actions sur le marché.

Elle éclata de rire.

— Gardez donc votre champ, dit-elle, beau seigneur !

— Pas du tout, poursuivit-il victorieusement, en lui faisant signe de la main et en haussant le ton pour l'empêcher d'interrompre, pas du tout et je vous tiens, car dites-moi, ma mie, ces actions, il s'agit de les faire valoir...

— Voilà ! dit-elle ironiquement.

— Oui, dit-il, les faire valoir. Et auprès de qui ? s'il vous plaît. Où donc est la clientèle ? Où sont les banquiers ? Car mettez-moi sur les épaules un manteau de poil de chèvre et un fusil à la main, et je serai un héros peut-être. (Peuh ! fit Proserpine), mais par le diable, qu'avons-nous à faire d'un héros ? Je vous le demande, est-ce pour cela que Dieu m'a placé sur la terre et ne voyez-vous pas que le premier Corse venu, s'il est né libre, avec une maison, un nom et des clients peut tenir ce rôle bien mieux que je ne le tiendrai ?

— Peuh ! Peuh ! Peuh ! dit-elle. Que de mots !

— Mais, reprit-il, avec un grand air d'étonnement, ceci vous émerveille ? Comment avez-vous pu vous imaginer que j'étais homme à venir m'enterrer ici ? Voyons, voyons... Je vous accorde que lorsque j'y suis venu, je pensais que, peut-être, j'aurais la réalité du pouvoir... mais je pensais aussi que si je ne l'avais point, j'obtiendrais du moins ce qui pour moi était l'essentiel, je veux dire l'apparence. Oui, ma chère Proserpine, l'apparence, le titre, ce rameau de laurier, ces parchemins, ces lettres, le sceau que voici, vingt preuves, sans parler des factums de Gênes, des

rapports sur moi, de ces papiers, de ces cris, de ces clameurs ; de ces plaintes qui durant huit mois emplirent l'Europe de mon nom.

— Mais ce n'est rien, mon ami, puisque vous partez...

— Comment, enfant que vous êtes ? Mais je n'étais rien ici, vous-mêmes le dites. Dès que je mets le pied sur la terre ferme, je deviens roi, parce qu'alors, et alors seulement, ma royauté signifie quelque chose...

— Eh ! quoi donc ?

— Ne fût-ce qu'un écu...

— J'y suis... vous comptez la vendre ?

— Que vous avez des mots grossiers ! Je compte tirer de sa simple présentation une commandite comme on dit en termes de haute Banque... c'est-à-dire lui donner une assise financière fournie par des esprits subtils, qui joueront cette royauté-là comme on joue le noir ou le rouge à la roulette. Venu dans l'île sans le sou, je compte, par cela seul que j'en suis parti, y retourner avec de l'argent... Si ce plan est impraticable, je puis réaliser mon titre ou bien m'en servir pour vivre... Car on aime bien avoir un roi dans son salon. Ou même, je puis réaliser d'abord, puis, comme je n'en serai pas moins l'ex-roi Théodore, vivre en prince qui vient d'abdiquer...

Il ouvrit les bras d'un air de dire : Et voilà tout !

— Ce sont vos raisons de fuir ? dit Proserpine avec toute l'ironie qu'elle put montrer. Bonnes, très bonnes raisons ! Et bien dignes de Votre Majesté...

— Raisons qui ne sauraient vous convaincre, dit le roi avec force. Tant pis, ma chère, car je suis décidé à m'en tenir là. L'affaire corse est une affaire commerciale.

— Commerciale ?... Ah vraiment ?

— Oui, Proserpine, commerciale tout simplement. L'affaire corse, c'est de l'huile, du miel, des

châtaignes, peut-être du plomb et de l'argent, du bois, des hommes...

— Rien de plus ?

—Rien de plus, et cela vaut quatre, huit, dix, vingt vaisseaux qui tous les ans seront nolisés pour la Corse, et viendront à cales pleines vendre leurs produits.

Proserpine, comédienne qui n'avait jamais accordé une importance extrême à l'argent, et que le titre de roi avait jadis si fortement touchée, ne pouvait comprendre ce raisonnement qui pourtant lui permettait de redevenir libre. Elle ne voyait qu'une chose : on abandonnait un royaume, un royaume dont elle aurait pu être reine ; non pas même, on le vendait. A la lâcheté s'ajoutait la honte. Elle saisit Théodore par les parements de son manteau :

— Mais la couronne, Sire ? la couronne ?

Elle était fort belle ainsi, dans ce maquis incendié par la lueur pourpre du soleil, et il vit bien qu'elle s'offrait toute, et qu'elle donnait plus que sa personne, qu'elle acceptait de jouer sa vie. Non loin, Lespinouse et Mezzetino renforcés du dernier Maure survivant, formaient un groupe décidé. Quatre hommes et une telle femme derrière soi... Théodore parut hésiter. De fait il ne pouvait hésiter longtemps. Il se souvint de son amour, une volupté le toucha, il s'imagina quelques secondes (histoire de s'amuser) demeurant dans l'île avec cette belle fille comme un matelot étranger qui aborde par hasard et devient roi chez des sauvages, et déjà Proserpine pouvait se croire victorieuse, quand elle vit le regard de son amant courir vers la haute mer. Le roi avait repéré la barque et la suivait des yeux avec un sourire.

— La couronne, dit-il, elle n'est pas ici... parmi ces ours...

A son tour, Proserpine se détourna, jeta un coup

d'œil sur la barque, haussa les épaules, conclut sans colère :

— Vous n'êtes pas un roi.

— Proserpine !

— Pas un roi, je le jure !

Il dodelina de la tête, sans colère lui non plus et même grogna sur un ton comique :

— Évidemment, je suis né baron westphalien...

— Vous êtes né petit, mon maître, dit-elle, petit et commerçant. Vous êtes demeuré bourgeois. Couronne de laurier ou de châtaignier ou d'or, l'ayant, il fallait la garder ; c'était jusqu'à ce jour, savez-vous, une assez belle aventure... et qui avait sa grandeur, mais vous ne comprenez pas même ce que vous avez fait, baron...

Et puis bondissante :

— Quoi ? Quoi ? Et l'argent, monsieur, que je vous ai prêté. Vous ne vous souvenez pas du temps où je vous nourrissais ? Tout cela ne compte pas peut-être ? C'est pourtant mon capital à moi.

— Qui le nie ? dit vivement Théodore. A combien l'estimez-vous, ma chère ? Calculons. Calculons. Moi, cria-t-il, nier que vous m'avez nourri, chère âme ? Moi ? Assurément, c'est se moquer du monde et blasphémer que d'essayer de traduire cela en écus. Essayons cependant. Disons : dix mille écus, vingt mille écus, cinquante mille écus de six livres. Ha ! Ha ! Voilà une somme. Je l'accepte, c'est ma dette. Je vous dois trois cent mille livres.

Et comme Proserpine demeurait ahurie...

— Trois cent mille livres. Je ne puis vous les rendre. Voilà à leur place, le titre de marquise... Non ? De duchesse. Dès que j'aurai un parchemin, vous dis-je... En doutez-vous ? Allons, hop là, un parchemin, une plume, de l'encre, de la cire ! Quoi ! Quoi ! Vous trouvez que c'est trop peu payé !... Je vous épouse, cria-t-il. Vous voilà reine !

Jusqu'alors, Proserpine avait rougi, tremblé, roulé des yeux, elle avait ouvert la bouche et puis l'avait refermée, bref, elle avait manifesté de la colère, mais quand elle entendit cela : reine ! elle éclata de rire...

— Brisons-là, jeta le baron avec humeur.

— Peuh ! dit la belle dont la voix montait à mesure et se brisa dans une insulte : Vous êtes un lâche, monsieur !

Et ramenant ses jupes, elle sauta hors des pattes du baron cramoisi qui, hors de lui, commençait de lui jeter des paquets d'injures, et elle se mit à courir vers la plage où les autres étaient réunis. Elle criait, furieuse, de toute sa voix, à ses amis, aux pêcheurs, aux étoiles :

— A bas le roi ! A bas le roi ! A bas le roi !

***

La barque entra sur le soir dans le golfe de Solenzara. Elle portait deux officiers et quatre sous-officiers espagnols et elle avait été nolisée pour mener à Livourne et de là à Naples quelques déserteurs espagnols qui s'étaient réfugiés en Corse. Chacun coucha de son côté, les Espagnols et leurs hommes à bord du navire, les autres dans les maisons de Solenzara. Mais on s'était déjà entendu. Question d'un peu d'argent.

Au matin, on vit une chose assez plaisante : le roi habillé en abbé... Il avait troqué sa belle robe à la turque contre une soutane noire, celle du curé du lieu qui, habillé pour l'heure en paysan, venait d'étaler la superbe défroque sur son lit, et songeait, en contemplant ce satin et cet or, qu'il en avait bien là pour vingt ducats. Le spectacle du roi ainsi déguisé fit peine aux deux aventuriers.

— C'est comme si, dit Lespinouse, nous laissions le roi ici...

— Vous voulez dire, dit Mezzetino, qu'il n'était qu'une robe turque ?...

Pour Proserpine, elle s'approcha de son amant avec assez d'ironie :

— Eh bien l'abbé, dit-elle, vous voilà de ma maison !

Et faisant un sourire au patron de la barque :

— Voici mon mari, dit-elle en montrant Lespinouse, des amis, mes serviteurs... et mon aumônier...

Il n'y avait plus personne derrière eux que le bon Costa, le valet livournais et le Maure survivant. On avait distribué aux Corses les fusils, la poudre et les balles qui demeuraient, et tout ce monde partit sans trop rien dire, chacun fort triste de ce qu'on laissait et de voir ainsi finir cette aventure qui avait commencé huit mois plus tôt, à moins de dix lieues au nord, et d'une façon si brillante. Toutefois les braves paysans de Solenzara, le curé en tête, poussaient de sonores acclamations. Et Théodore jouait son personnage de roi en remerciant. Cela agaçait Proserpine qui se mit à lui répéter :

— Vous n'êtes qu'un prêtre, monsieur, vous n'êtes qu'un prêtre...

Et comme il riait :

— Où en sommes-nous, monsieur l'abbé ? demanda-t-elle d'un ton fort sec.

La question était très générale. Fort humainement, il la ramena à lui, et même à ce qu'il pouvait lui rester en poche.

— Ma foi, dit-il, je faisais justement mes comptes. Voilà ! trois sols français, deux de mes pièces, et deux cuillers d'argent. C'est tout. L'opération se solde par un déficit.

Et il poussa un magnifique éclat de rire qui fit retourner les matelots, jurer le capitaine et crier les mouettes.

— Diable d'homme ! dit son valet.

TROISIÈME PARTIE

I

AU CABARET DU CERF ROUGE

Je ne sais pas si l'on me suit toujours très bien et j'ai peur, par endroits, de paraître obscur. Mais je ne vais pas apprendre l'étendue de la Méditerranée, la vitesse d'un navire à voiles et l'état des routes d'alors à qui les ignore. La fable est d'ailleurs au fond très simple. Deux êtres intéressants : Théodore d'une part, la Corse de l'autre, celle-ci dressée comme un trône, un trône vide la plupart du temps et qui est d'abord objet d'espoir, puis occupé et possédé, enfin montré de loin à tous les prêteurs et à tous les souverains d'Europe tandis qu'on leur glisse à l'oreille : — « Ceci m'appartient. Combien voulez-vous me prêter dessus ? » Ou bien : — « Ceci est à moi, combien m'en donnez-vous ? »

Tout le drame de cette troisième partie et de la quatrième sera de savoir si Théodore parviendra à conserver les apparences d'un roi en exil. Car, avec un habit propre, du crédit chez son traiteur et quelque argent de poche, on peut tout entreprendre, pourvu qu'on ait le moindre génie, tandis qu'il n'est pas de génie qui tienne si l'on ne peut se présenter dans tous les milieux. A ce point de vue comme à beaucoup d'autres, l'histoire de Théodore est un bel exemple à donner aux jeunes gens d'aujourd'hui.

***

A Amsterdam, au cabaret du *Cerf rouge*, Théodore se promène de long en large dans sa chambre. Il paraît préoccupé. De temps en temps il regarde à travers la fenêtre à petits carreaux, mais de côté, sans trop se montrer. Il est sans épée, vêtu en marchand, de bon drap noir, à la hollandaise. Son chapeau et son manteau sont jetés sur le lit. Comme il ne se surveille pas, on sent le seigneur affleurer sous le bourgeois. Il parle tout seul :

— Cette fois-ci j'y suis. Quatre-vingt mille florins, que diable ! Oh ! oh ! c'est une somme. Je n'en dois que trente mille. Un brevet de capitaine pour cet imbécile ! Eh oui, il l'aura. (Un instant d'hésitation) Tout de même, n'ai-je pas eu tort de me confier à lui ? Je lui ai dit mon nom... je lui ai proposé de sceller de mon sceau royal ce brevet... Hum ! S'il était envoyé par mes ennemis ! Par mes créanciers ! Pour me perdre ! Hum ! Hum ! Hum ! (Il regarde par la fenêtre, prudemment.) Comment faire ? Ne rien dire... Mais il fallait bien parler... Et puis, quatre-vingt mille florins !... Bonne somme. (Il sourit) Oui... (il reprend l'air soucieux), mais l'énormité de la somme n'est-elle pas la preuve que c'est là une manœuvre ?... Ah ! ah ! (il marche plus vite) Mort-dieu, mais c'est qu'alors je me serais jeté moi-même... mortdieu ! dans le piège ! Et pourtant comment faire ? comment faire ? (il s'arrête). On vient...

Un court instant, Théodore a eu l'idée de sauter sur ses pistolets, mais la prudence l'emporte, son gros corps se détend, son visage s'apaise.

— Entrez !

C'est l'hôtelier qui s'incline, le bonnet à la main.

— Monsieur, un seigneur est en bas qui désire vous entretenir.

— Priez-le donc de monter, dit Théodore (il recule jusque derrière la table) C'est mon homme. Voici le moment décisif. (Il regarde à la fenêtre). Rien, personne dans la rue. (Il écoute) Non. Un seul pas dans l'escalier. Le sien. Bon, bon, bon...

***

Le baron était seul à Amsterdam ou à peu près. Proserpine l'avait quitté à Livourne, au débarqué, alors qu'ils fleuraient encore tous l'odeur du maquis. Ce matin-là, lâchant un instant le bras de Lespinouse :

— C'est tout ou rien, l'abbé, lui avait-elle dit. (Il était, on s'en souvient, déguisé en ecclésiastique. Puis se rapprochant de lui) : Rendez-vous compte, baron, j'étais faite pour être reine. (Et le baron ayant fait un vague signe d'assentiment, car il ne songeait à ce moment-là qu'à sa vie et aussi à quitter la Toscane, à courir en Hollande). — Adieu, l'abbé, dit-elle, adieu, nous ne nous entendons plus, adieu ! mon cœur !

Ils s'étaient embrassés à un coin de rue, très dignement, mais avec promptitude, et s'en étaient allés chacun d'un côté comme deux fauves pressés de recouvrer leur liberté pour ne pas mourir de faim. Le Maure s'était perdu dans la ville, en quête d'un grapd seigneur qui désirât s'offrir un nègre pour éclniser ses rivaux. Costa, lui, s'était retrouvé le soir dans les rues de Livourne, avec son neveu sur les talons, ayant perdu la trace du roi, sans argent, dans l'incapacité absolue d'en trouver, voué à la misère. Le chancelier jouait le personnage du blessé au bord du chemin, (il en faut un dans chaque troupe, il sert de pâture aux corbeaux et cela détourne des autres la malfaisance du Destin.)

Pour le baron, il avait dit, sur le quai, une phrase vague à Costa, telle que : « Vous êtes le point fixe, le pieu où amarrer provisoirement la Corse. Correspondance. Représentation. Adieu... (mettant un doigt sur la bouche) Chut... Pas un mot... » Ceci de l'air le plus conspirateur du monde. Et puis une ruelle l'avait avalé. Va voir le chercher.

Il descend à une auberge qu'il connaît, emprunte dix ducats à l'hôtelier, s'habille avec cet argent, et l'habit sur le dos, court emprunter cent ducats à un bourgeois qu'il éblouit et qui se réjouit de garder vingt-quatre heures sous son toit un roi qu'il ne sait comment appeler et traiter et à qui il donne sa meilleure chambre et sa femme pour servante. Avec les cent ducats, Théodore saute dans une chaise, entraînant sa maison civile et militaire, Lespinouse et Mezzetino et il court à Milan. A Milan, il joue d'une autre corde, mais toujours du même violon, et les deux autres prêtant main-forte quand il le faut et mêlant la vigueur à la ruse, on va d'étape en étape, vendant une épée pour acheter du pain, un habit pour payer les postillons, trompant celui-ci, soudoyant celui-là, invoquant Dieu sur le parvis des églises, larronnant dans l'ombre des ruelles, le tout pour la plus grande gloire du royaume. Un peu plus haut que Milan, il avise dans une église une couronne d'or, la saisit, tandis que Lespinouse détourne l'attention du sacristain, l'essaie par plaisanterie. Elle lui va comme un gant ; il la met dans sa poche, c'était celle du Christ-Roi, ce sera celle de Théodore ; en Allemagne, il la montrera partout, disant que c'est la sienne et se la mettant en tête pour preuve devant témoins. A Cologne, Théodore tombe sur une ancienne maîtresse, une madame de Brücker, la culbute tout d'abord sans lui donner le temps de respirer, et puis madame de Brücker :

— Alors, contez-moi, vous avez été roi, vous avez

régné, vous ? Oui ? Dieu que c'est drôle ! Comme un Louis XV... Oui ? Et même mieux, dites-vous. Parfait... Et dites-moi qu'avez-vous gagné à ce jeu-là... ?

— Un titre, ma chère...

— Un titre... C'est beaucoup et ce n'est rien. Et il ne vous est pas venu à l'idée qu'une madame de Brücker...

— Aurait pu faire une reine ? Mais si je n'avais eu cette idée, serais-je ici aujourd'hui ?

— Menteur !

— Menteur ?

Dieu sait qu'en une heure elle fut convertie. La grêle d'arguments et de preuves qui lui tomba sur le dos ! Lui, traître à la parole donnée ? Lui, parjure ? Il offrait de se lier immédiatement par les liens les plus sacrés. Ci : la bourse de madame de Brücker fut vidée aux mains royales. Le soir, Théodore court en Hollande, où il tire de l'argent du pavé. A Cologne, il criait famine ; à Munster il était sans le sou ; à Amsterdam, le voilà avec une suite nombreuse qu'il a laissée à l'auberge sous le commandement de Mezzetino.

***

Théodore s'est donné pour le comte d'Huelva, Espagnol, et meurt de peur jour et nuit, croyant entendre le galop des espions gênois à ses trousses et, qui pis est, celui des créanciers, de toute la racaille usurière qui se demande ce qu'il rapporte de son royaume et ce qu'on peut bien tirer d'un roi. Car ils flairent tous la piste chaude, en personne ou par leurs délégués : ceux de Tunis, de Naples, de Livourne, de Florence, qui ont financé l'entreprise royale, ceux de Londres, d'Amsterdam, de Paris, de Cologne, de Vienne, qui ont maintenu durant sa vie cachée. Théodore en joie et en santé. Pour plus de sûreté Théodore a fait entreposer dans une troisième auberge

les pièces, les parchemins, les lettres des chefs, le sceau du royaume de Corse, toute la défroque royale. Et il est seul aujourd'hui au *Cerf rouge*, changeant d'ailleurs lui-même de logis tous les deux jours, uniquement préoccupé d'enlever ces quatre-vingt mille florins en fournissant à son client un brevet de capitaine, en bonne et due forme, signé et scellé de son sceau royal.

***

— Sire... dit le visiteur en entrant, avec un salut gauche de tout le buste.

— Chut ! monsieur, plus bas, je vous prie.

Celui qui venait d'entrer était déplaisant au possible. Grand, osseux, plutôt que musclé, et de poil roux. La poitrine creuse, les épaules carrées. De grandes jambes d'échassier. Des mains fortes aux doigts courts. L'œil vairon. Le sourire faux. A première vue, on flairait la canaille, mais le roi en avait vu d'autres et n'était pas homme à s'arrêter aux apparences. Le point important, c'étaient les quatre-vingt mille florins. Théodore se balançait donc de l'autre côté de la table comme un ours, observant, guettant, l'œil et l'oreille en action. A la fin, à demi-rassuré, il s'assit, fit un signe et Van Hochum s'assit en face de lui.

— Quatre-vingt mille florins, n'est-ce pas ? dit le roi d'une voix enrouée.

— Oui, dit l'autre. Une lettre de change de soixante-dix mille et dix mille florins en or.

Et il tira de ses poches la lettre et le sac. Le roi se récria. Il aurait voulu que l'on comptât tout en espèces. L'autre hocha la tête et leva les bras, d'un air de dire qu'on ne trouverait pas dans tout Amsterdam une pareille somme en or. D'ailleurs il avait la lettre de change en mains, et la tenait tout contre sa

poitrine, l'air inquiet. Théodore observa cette inquiétude avec joie. Il tira lentement le brevet qu'il avait préparé, le posa sur la table, signa sous le regard de l'homme et mit son sceau. Il procédait avec une certaine majesté ; on aurait dit qu'il s'excusait de n'avoir personne pour sceller. L'autre souriait d'un air à la fois entendu et respectueux. Ils en étaient là quand tout à coup on entendit un grand bruit dans le couloir. Théodore bondit sur ses pieds, se saisit du brevet, le fourra dans sa poche en jetant des regards brûlants de rage sur son compagnon. Van Hochum aussi s'était mis debout, et il bégayait sans raison. La porte s'ouvrit avant que le roi eût pu faire deux enjambées vers ses pistolets. Les archers ! Van Hochum avait bien fait le geste de mettre l'épée à la main. Mais déjà les archers étaient sur Théodore et lui tenaient les bras.

— Qu'est ceci ? demanda le roi.

L'exempt tout vêtu de noir le touchait à l'épaule de sa baguette.

— Théodore, baron de Neuhoff, au nom de Leurs Seigneuries...

— Non, Monsieur, je ne suis pas celui que vous cherchez, dit le roi avec fermeté. Erreur, monsieur, erreur sur la personne.

L'exempt hésita une seconde.

— Comment cela, dit-il ? Vous êtes le baron de Neuhoff.

— Non, dit une seconde fois Théodore.

Et pour donner une apparence de vérité à sa réponse, il se mit à rire, déclarant que le quiproquo était plaisant.

— Celui qui se dit roi de Corse, dit encore l'exempt en regardant tout autour de lui comme pour chercher du secours auprès de ses archers.

— En vérité, monsieur, dit Théodore avec beaucoup de modestie, ai-je l'apparence et la chanson d'un

roi ? Je suis le comte d'Huelva, sujet du roi d'Espagne.

L'exempt hésitait devant cet air bonhomme. Il se tourna franchement vers les archers.

— Holà ! vous autres, où est l'indicateur ? Amenez-le...

Alors, Van Hochum s'avance d'un pas traînard. Les gardes le considèrent avec mépris. Son habit de seigneur fait ressortir l'extrême platitude de sa figure. On dirait qu'il a peur d'être battu.

— Ici, toi ! Est-ce là notre homme ?

Van Hochum sourit avec une méchanceté froide. Il évite de regarder Théodore qui, lui, droit entre deux archers, le sourcil froncé, les lèvres closes, semble foudroyer l'espion.

— C'est lui... grogne-t-il.

— Cet homme est fou... affirme Théodore, d'une voix haute et claire.

Van Hochum hausse les épaules :

— Ça va... Ça va... C'est lui, voyons... Puisque je vous le dis...

Et il se met à rire grassement, en dodelinant de la tête, et en faisant des clins d'œil aux archers qui font semblant de ne pas le voir.

— Suivez-moi, monsieur, dit l'exempt.

Ah ! qu'il ergote, le roi Théodore, qu'il proteste, qu'il déclare qu'il ne se laissera enlever que par la force ; qu'il parle même de ses amis des Etats généraux ; l'exempt ne bronche point : « Nous verrons ! » « Tout à l'heure ! » « Comme il vous plaira ! » C'est là tout son discours.

— Encore une fois, monsieur, je proteste...

C'est entendu. Mais il faut aller devant le magistrat. Théodore à la fin se décide, se couvre de son manteau, la bouche pleine de plaintes...

— Suivez-moi donc, monsieur... dit l'exempt.

***

C'est juste à ce moment que Lespinouse débarquait, retour d'une ambassade à Paris. Comme il errait sur le port, il rencontra Mezzetino tout gémissant, qui lui conta l'aventure. Sur l'instant les bras lui tombèrent. Mais quoi ! il n'y avait plus qu'à faire manger et boire le pauvre valet, mettre en sûreté les papiers, les parchemins, le sceau et le reste, car : — « Tant que nous tenons cela, nous tenons le royaume », avait dit Lespinouse, et puis se mettre à la recherche du roi. Ce fut vite fait : il était en prison, avec autour des murs noirs la danse de quarante créanciers. Restait à le tirer de là.

Mais, avant tout, Mezzetino lui indiqua Van Hochum. La justice exigeait que le crime fut puni. Suivre l'espion, l'aborder, le mener dans une taverne amie, le faire boire comme un trou, le déshabiller, le couvrir de goudron, le rouler dans la plume et le lâcher par les rues en plein midi, ce fut un jeu pour le Cévenol et le comédien.

Et bien que cela n'arrange en rien les affaires du roi, c'est grand plaisir de voir des fenêtres du *Canard à la Broche*, et devant un cercle énorme de marins, de badauds, de commères et d'enfants, maître Van Hochum réduit à un paquet de plumes, à une espèce de grasse oie blanche qui finit par se retrouver sur ses deux pieds et agite des ailerons informes. On lui jette des épluchures, on lui tend des écuelles, il regarde stupidement la foule, veut se débarrasser de son plumage et chacun de ses gestes mêlant un peu plus duvet et goudron est d'un comique achevé. A la fin il se jette sur le cercle qui se rompt dans un tumulte, et il court, il court le long du quai, sous les huées, sous les paquets de boue, aux abois des chiens, tandis que de chaque fenêtre part un rire, un cri, une plai-

santerie grasse comme une Hollandaise et que de chaque porte surgit un garnement la bouche pleine de hurlements joyeux, qui vient grossir la foule grouillante, toute secouée de plaisir comme le ventre d'une commère que l'on chatouille.

II

LE ROI ET LES MARCHANDS

Le roi avait d'abord hautement protesté contre sa détention. Quand il vit que ses discours demeuraient sans effet, il ne voulut plus rien entendre, se boucha les oreilles, fit le sourd, déclara d'abord au lieutenant de la prison qu'il ne demandait qu'une chose : du silence, et réclama pourtant des livres. Voilà comment il était. Refusant de répondre aux interrogatoires, faisant mille politesses aux magistrats et tout de suite l'idole des geôliers.

Dès le lendemain de son arrestation, il recevait la visite de Lucas Boon, qui désormais vint le voir deux fois par jour. Lucas Boon était député aux États Généraux pour la province de Gueldre. Il n'avait pas de vaisseaux à lui, mais s'occupait d'armements, pas de comptoirs ni de marchandises, mais s'occupait de négoce, il était partout, traitait de tout, trouvait son bénéfice en toutes choses, un os à ronger sous tous les fauteuils. Sa grande habileté était de prélever un cinq pour cent sur toute affaire qu'il lançait ou qu'on venait lui proposer, ou dont il entendait parler. D'ailleurs maître en l'art de rassembler des hommes, de présenter, d'introduire, de capter des confiances et d'étourdir avec des mots. Un excellent parlemen-

taire, à qui ne manquait guère, à défaut d'un bon amour, qu'une solide haine pour être grand.

Au physique, il était d'âge moyen, assez petit, tout rond, avec une figure en forme de poire, vermillonnée, percée de deux petits yeux gris trop rapprochés l'un de l'autre, dont le regard, jamais fixe, tournait perpétuellement autour de vous, comme ces oiseaux qui volent en criant au-dessus d'un perchoir sans se décider à s'y poser.

Dans ce petit député qui pourtant faisait figure de patriote, d'honnête homme et de bon chrétien, il y avait plus qu'un aventurier, plus qu'un joueur, un voluptueux qui aimait le voisinage de la défaite et de la mort. Néronien au fond, mais qui dans ces affaires désespérées — son pain quotidien — ne risquait jamais un écu pour sa part.

Il avait été orienté sur Théodore quelques jours après l'emprisonnement du roi par le banquier florentin Perotto, accouru à Amsterdam à la nouvelle que Théodore y était, mais trop tard pour l'empêcher d'entrer en prison. Car Perotto en savait assez maintenant pour faire confiance au roi. Il avait perdu de l'argent sur la pinque partie de Livourne, mais qui ne risque rien n'a rien, et il était tout disposé, pourvu que le roi reconnut sa première dette, à consentir de nouveaux emprunts. Il parlait même de racheter toutes les créances, ce qui mit la puce à l'oreille de Lucas Boon, lequel avait Perotto en grande estime. Jusqu'alors le député ne savait trop sur quel pied danser avec le « roi ». Pour lui, il y avait là dedans une part de comédie et il en était si bien persuadé qu'il s'attendait toujours à ce que Théodore dépouillât son personnage pour se muer soudain en un hobereau buveur et réjoui, mais lorsqu'il se présentait à la porte de la cellule du baron, le Hollandais sentait toutes ses idées se brouiller. Une attitude du prisonnier intervenait alors, un mot, un geste, chargés d'un

sens énigmatique, lourds d'un caractère demi-divin, et le député redevenait sans même y penser l'humble sujet de Sa Majesté corse, douée par Dieu du pouvoir magnifique de persuasion.

***

Il persuada si bien et Perotto de son côté se répandit en telles calembredaines que Lucas Boon qui au surplus n'avait rien à perdre dans l'affaire, fit intervenir des amis marchands et traita avec Théodore sur la base suivante :

— Vous entendez bien, dit-il un jour, vous entendez bien, Excellence, que ces messieurs désirent le monopole des huiles et autres produits de la Corse, et que par conséquent ils n'ont pas intérêt à ce que l'état politique de l'île change. Il lui faut un maître et qui s'impose par son autorité.

— Or ça, mon cher ami, interrompit brusquement Théodore, vous ai-je jamais trompé ? Vous me connaissez, vous savez toute mon histoire et ma vie est assez publique pour que je n'aie pas à reprendre sans cesse les mêmes protestations. L'affaire est aussi vierge qu'une fille qui n'a jamais eu de mari, aussi sûre que votre amitié...

— Parfait, parfait, dit Boon en s'inclinant avec un excès tout politique de gestes gracieux. Moi, je veux bien, monsieur le baron. Ce que je souligne, c'est que l'affaire doit être commerciale, n'est-ce pas ? commerciale, nous nous comprenons bien...

— C'est entendu. Comme tout ce que vous faites, messieurs de Hollande, soit dit sans vous blâmer.

Et Lucas Boon s'inclinait à nouveau en murmurant : « Que voulez-vous ? avec des marchands, n'est-ce pas ? »

Ce jour-là, il dansait d'un pied sur l'autre, tout heureux de sentir l'affaire se fixer sur le terrain qu'il

avait choisi, et impatient d'ailleurs de la mettre debout. Ceci par appétit pour la commission qu'il se réservait. Et puis sa vieille volupté renaissait dont il sentait brûler le feu intérieur. Un parfait destructeur que ce Théodore. L'argent de toute évidence fondrait entre ses mains. Il claquerait une, deux, trois affaires, comme d'autres des chevaux, avec un vrai tempérament de cavalier, un besoin de sauter des obstacles et de battre des records. Ah ! ces cris d'écorchés vifs que feraient les ruinés ! Et Boon songeait en se promenant silencieusement côte à côte avec le roi au plaisir qu'il y avait à voir mourir des bêtes ou des affaires...

Soudain l'on entendit parlementer dans le couloir.

— Ce sont ces messieurs, dit Boon avec une nuance de servilité onctueuse.

Et l'instant d'après, Tronchin, Dedieu et Neufville entrèrent, accompagnés de Perotto qui se jeta dans les bras de Théodore.

Saluts. Présentations. Les trois nouveaux étaient d'origine française. Tous trois juifs. Il fallait le sang sémite ou l'éducation occidentale ou bien alors ce qu'il y avait de fantaisie néronienne dans la tête de Lucas Boon pour comprendre Théodore. Un vrai Hollandais eut admiré le feu d'artifice et fermé sa bourse. Le baron ne s'y méprit pas. Pour Perotto, il ne pouvait jouer que le rôle d'exaltateur. Et après une seconde d'observation réciproque :

— Messieurs, dit Lucas Boon, faisant office d'ordonnateur du débat, nous sommes réunis pour mettre la dernière main à l'entreprise, à la grande entreprise qui nous occupe. (Il baissa la voix). Sa Majesté va préciser une bonne fois le but et les moyens.

Les trois autres s'assirent en rang d'oignons, et avancèrent des visages rusés.

— Beaucoup d'entre vous, dit Théodore m'ont blâmé quand je suis allé en Corse, (pas moi, grogna

Perotto), mais il y fallait aller, messieurs, si l'on voulait se rendre un compte exact de l'état du pays, de l'esprit des habitants, de la somme de richesses enfin qui dormaient, inemployées, sur ce roc. D'autre part, avec quelle autorité voulez-vous traiter ? Avec Gênes ? Elle est réduite à tenir quatre ou cinq ports. Avec les Corses ? Il n'y a pas pire anarchie que celle où ils se complaisent. Il fallait commencer par créer un pouvoir. Je me fis donc proclamer roi, fort régulièrement (vous avez ici toutes les pièces) et durant huit mois je servis d'arbitre entre les partis et les clans. Aujourd'hui voici la situation : je suis et demeure roi. Mes armées continuent de tenir la campagne : devant Calenzana, San Pellegrino, Bastia... Moralement, je suis le maître de l'île. On juge, on administre, on lève l'impôt en mon nom. Et que la population soit turbulente, c'est un fait, mais c'est un fait aussi qu'elle m'a obéi et que l'on crie aujourd'hui comme hier : Vive le roi Théodore ! On peut donc se fier à moi pour établir en Corse une source de profits abondants : (comptant sur ses doigts) l'huile, le bois de construction, la laine, les peaux, les châtaignes, le vin, les cédrats, et même et surtout le produit de mines déjà connues des Romains. La preuve ? Je vais, messieurs, la faire à l'instant passer sous vos yeux. Voici du plomb, voici de l'argent. (Il tire de sa poche un échantillon de minerai et le leur montre. Les cinq autres s'approchent vivement, considèrent, font des moues, délibèrent en eux-mêmes, se regardent, se passent le bloc de main en main.)

— Parbleu oui, accorde Tronchin, c'est du plomb argentifère.

— Et riche en argent, semble-t-il, dit Neufville.

— Le filon est à fleur de terre, poursuit Théodore et doit être tenu pour très riche. Les Romains l'ont à peine exploité. Rien que cela c'est la fortune.

(Il prend un air désabusé comme si d'habitude on ne

suivait pas ses conseils et qu'il soit habitué à l'injustice des hommes).

— Parbleu oui, répète Tronchin, c'est du beau plomb !

— Du bel argent ! insiste Boon.

Dedieu qui ne dit rien grogne avec satisfaction. Quant à Perotto il se frappe la cuisse en rigolant de côté d'un air de dire : Hein ? est-ce que j'avais raison !

— Évidemment, reprend Théodore sans même les regarder et en ayant l'air de suivre son rêve, pour une telle entreprise, conçue par moi depuis longtemps, il fallait des avances. Nul ne m'aida ou presque. J'ai donc des dettes. Et voici pourquoi cette infortune ! acheva-t-il d'une voix rauque en se cachant les yeux.

— Hé, mon Dieu ! dit Tronchin, nous sommes là, Excellence !

Prompt à la reconnaissance, Théodore lui serrait la main avec un sourire peiné.

— Ah ! monsieur Tronchin !

Mais les trois juifs l'entouraient, le cajolaient, lui faisaient mille grâces et mille politesses et Lucas Boon allait de l'un à l'autre, disant que c'était là une merveilleuse affaire, tandis que chacun criait merveille et que Théodore remerciait Dieu à haute voix, se disant tout bas que, décidément, c'étaient là ou de bien grands audacieux ou de fameux jobards. Cependant il caressait son minerai d'un air préoccupé et paraissait supputer la valeur des mines...

— Il y a, dit-il tout à coup, comme s'il retombait de son rêve, au moins dix navires à charger tous les ans. (Il haussa les épaules). Ce qu'il faut ? Acheter les terrains, commencer l'exploitation, monter une Société.

— Un seul ennui dans l'affaire, dit Tronchin qui l'avait écouté avec attention, au bout d'un moment,

c'est que le Tribunal des Échevins va demander à Votre Excellence de payer immédiatement... (il se tourna embarrassé vers les autres...)

— Qu'à cela ne tienne... commença Perotto.

Mais Théodore l'interrompit.

— Point, dit-il, tout heureux et ragaillardi de l'Excellence qu'on lui donnait. Le Tribunal, continua-t-il d'une voix ferme, décidera que je dois promettre publiquement de payer mes dettes, sans plus, et sur cette promesse, il me libèrera. (Les visages s'éclairèrent). J'irai, j'irai, messieurs, devant la Chambre des Échevins. J'irai avec mon chapeau, mon épée, ma canne et mes gants. Et j'espère bien que le tribunal se tiendra debout devant moi. Car, après tout, je suis roi.

A ce mot, les marchands qui se tenaient assis se levèrent et découvrirent en Théodore la majesté. Cette majesté leur parut tout à fait évidente, si évidente qu'ils ployèrent la nuque en coulant toutefois un œil observateur vers le roi.

— Je suis roi... répéta Théodore.

Et son regard se porta vers la fenêtre grillagée et s'emplit de mélancolie. Ils s'inclinèrent un peu plus bas, sortirent à reculons et en silence, Boon le dernier, qui s'en revint après qu'ils eurent passé la porte pour baiser la main de Théodore.

Théodore le remercia d'un battement de paupières, et quand la serrure eut grincé et qu'il se vit seul :

— Affaire faite ! souffla-t-il. (On entendait décroître le pas des Hollandais). Oui, dit-il tout haut, affaire faite. Foin de la royauté dans le maquis. Voilà l'affaire commerciale dont je rêvais... Ces imbéciles vont me commanditer pour trente mille florins. Dix mille pour payer mes créanciers, dix mille de cargaison, dix mille pour pouvoir faire un peu le roi sur les grand'routes du Monde.

Et songeant à la sottise des hommes, il se mit à

rire, tout seul dans sa prison, à rire si fort et de si bon cœur que le geôlier à l'entendre éclata dans le couloir, et après lui, le premier porte-clefs, puis le second, puis celui-ci, puis celui-là, jusqu'à ce que, sans raison, la prison tout entière sonnât d'un rire énorme à l'adresse, il faut le croire, des Hollandais, des magistrats, des marchands et des gogos.

***

Deux jours après, sur délibération du Tribunal des Échevins, Théodore était en liberté. Tout de suite, sa première idée fut de convoquer Lespinouse et Mezzetino qui le firent à nouveau rire aux larmes en racontant l'histoire de Van Hochum. Puis le roi leur expliqua le mécanisme de l'affaire. Il s'agissait d'embarquer sur un vaisseau convenablement chargé, et de vendre en Corse une cargaison avec un bénéfice de 100 p. 100.

— Ah ! dit Lespinouse un peu déçu, vous ne serez pas roi ?

Théodore ouvrit les bras d'un air de dire : Que voulez-vous que j'y fasse ?

— Mais, poursuivit-il, il y aura de très beaux bénéfices...

— Bon ! dit Lespinouse, de quoi acheter un régiment ?

— Pourquoi pas ?

Les deux aventuriers étaient encore trop jeunes pour attacher un grand prix à l'argent. Ils firent une petite moue. Mais qui ne dura pas. Car Théodore avait beau essayer de se présenter à eux en marchand, ils se souvenaient trop du débarquement, du couronnement, des acclamations et des combats, et des promesses, et sentaient trop vivement encore l'ardeur du maquis mêlée à celle de la poudre, pour tenir rigueur au roi de ce qu'ils appelaient un contre-temps.

D'ailleurs, le premier coup d'éclat du roi avant que d'embarquer avec ses compagnons sur la *Demoiselle-Agathe*, qui avait été nolisée pour la Corse, mais que les Hollandais hésitaient à laisser partir, fut d'avoir une entrevue secrète avec l'Ambassadeur d'Angleterre auprès des États Généraux. Dedieu et Neufville en furent avertis par Lespinouse, qui accepta, en leur faisant jurer de ne rien dire, de les laisser regarder par le trou de la serrure. Dedieu qui avait vu à deux reprises l'ambassadeur, déclara à Neufville que c'était bien Son Excellence. Et les deux juifs s'en furent sur la pointe des pieds préparer la signature du contrat.

L'ambassadeur était Mezzetino qui, naturellement flegmatique et comédien de profession, faisait, à condition d'avoir une perruque rousse et d'être grimé, fort bien l'Anglais.

Et voilà de quoi rire depuis le Texel jusqu'à Gibraltar, sur quinze cents milles, et par tous les temps.

III

A BORD DE LA *DEMOISELLE-AGATHE*

La *Demoiselle-Agathe*, barque de Hollande gréée en tartane, filait à vive allure entre Espagne et Maroc ; une bonne brise d'ouest dans les voiles, elle avait laissé à tribord depuis la veille le cap des Trois-Fourches et piqué droit sur le cap de Figalo, pour éviter le voisinage de Melilla et des îles Zaffarinas, car le roi Théodore craignait les chrétiens plus encore que les musulmans. On était parti le 27 juillet de Lisbonne où l'on avait failli être saisi. (D'ailleurs, en principe, il n'y avait pas de port où Théodore ne put être l'objet d'une prise de corps pour dettes. Et c'était encore ce que les Gênois avaient imaginé de mieux pour se défaire de ce personnage encombrant.

La barque avait mis à l'air toute sa voile : les deux grandes voiles sur antenne et le foc. La mer était calme, à peine ridée vers le détroit et sans la moindre bordure d'écume au sud. Maître Barentz, le patron, était sombre depuis l'avant-veille, jour où dans le langage gonflé d'hyperboles qui lui était familier, Théodore avait dévoilé son incognito, avoué le but de son voyage. Avec ordre de piquer droit sur le cap Figalo et puis de courir sur la Corse, en mettant franchement le cap au nord-ouest. Maître Barentz

était beau à voir, tout ahuri de la nouvelle. Le sifflet coupé, il avait tourné les talons, et maintenant il ruminait la chose.

Hein ! Quoi ! Courir droit sur la Corse ? Et si le temps se gâtait, ne pas pouvoir se mettre à l'abri ? Au moins remonter vers les Baléares, prendre des précautions... Et puis, pourquoi vouloir éviter Oran ?

Tout cela n'était point bon. Théodore, Théodore de Neuhoff ?... Hé, parbleu, oui, il avait entendu parler de ce fou-là... Du diable s'il aurait mis à la voile au Texel s'il avait su la présence de Théodore, et pour aller où, en Corse ?... Embarquer un honnête négociant soucieux tout au plus de faire un peu de contrebande, parlez-moi de ça ! Mais ce Théodore, baron de Neuhoff qui, en 36, deux ans plus tôt, avait débarqué en Corse, s'était fait acclamer par les habitants et reconnaître roi par les nobles, le clergé et les chefs des paroisses ! Et maintenant, il fallait courir là-bas pour y jeter en secret, sans doute, l'homme et ses compagnons, et leur matériel. Le beau métier ! Par les cornes du diable ! Et les galères gênoises ! Avec onze matelots courir le risque d'un combat ! C'était là sa chance... Il le savait bien, parbleu, maître Barentz, qu'il avait à bord du matériel de guerre, deux canons de fer, des barils de poudre, des fusils, des mousquets, des pistolets, des trompettes et des souliers, mais ce qui est dangereux ce n'est pas le matériel, c'est la destination. Maître Barentz se voyait déjà pendu. Il toucha doucement son cou bien nourri qui, avant huit jours, serait peut-être serré dans une cravate de chanvre. Avec un gémissement, tourné vers le pilote et d'une voix caverneuse, il lui conta la chose. Le pilote aboya comme un phoque, secoua violemment la tête et comme il était homme de décision prompte, mit le bonnet à la main et s'en vint dire à Son Excellence que ce qu'elle avait décidé était tout bonnement impraticable, que le bâtiment

n'était pas armé pour une expédition de ce genre et que le mieux, au cas d'un combat, serait encore de se rendre...

— Hein ? fit le roi.

Et qu'au surplus, lui, pilote, ne connaissait point les ports de la Corse. Point du tout...

— Voici une carte, mon ami...

Puis, comme l'autre tournait la carte entre ses gros doigts avec un air de ne pas savoir la lire, et qu'il ne se retirait pas :

— Qu'est-ce ? lui cria le roi. Sommes-nous des béjaunes ? A votre barre, l'homme !

Le pilote eut peur devant ce gros Allemand déchaîné. Il revint à sa barre, rajusta son bonnet. Cependant Théodore tout joyeux et frappant dans ses mains convoqua ses compagnons et leur annonça qu'il fallait se faire beaux...

— Comme pour une fête, mes amis... Car je veux vous plaire aujourd'hui et vous étonner. Viens ça, Mezzetino, continua-t-il en se tournant vers son valet. Donne-moi nos papillons...

C'étaient de petites cocardes blanches au centre desquelles se découpait une tête de Maure. Gravement, arrondissant ses bras un peu courts, le roi en fixa lui-même une à la poitrine de chacun de ses compagnons et de chaque matelot.

Et puis il fit hisser au grand mât le pavillon corse que Mezzetino avait confectionné la nuit précédente. Dès que le pavillon claqua au vent, le roi commença à se promener sur le pont de la poupe à la proue, l'œil gai et le sourire large. Les compagnons qu'il avait recrutés au hasard des ports, un Languedocien, un Sicilien, un garçon de Guernesey et le fils d'un officier de Hollande, son valet Mezzetino enfin lui faisaient cortège, et, abandonnant ses fourneaux, le cuisinier, un garçon que l'on avait embarqué à

Lisbonne, vint se montrer, en veste rouge et portant l'épée.

Pas un des matelots n'avait jusque-là reposé longtemps son attention sur ce gros homme, assez grand, qui paraissait bien quarante-cinq ans, mais du moment que le bruit courut « ... c'est le roi Théodore, vous savez bien, le roi de Corse... » tout le monde admira ce visage large et coloré surmonté d'un beau front, cet œil noir et vif, cette perruque rousse. Deux dents manquaient au roi, mais cela ne gâtait point son sourire. Et comme sa corpulence et l'habitude qu'il avait des Cours lui permettaient de se composer une Majesté, tout le monde sur le pont, sauf maître Barentz et le pilote, avait des airs ce matin-là de chambellan, d'amiral ou d'écuyer, en tous cas, mort-dieu, de gentilhomme !

La mer était plate... Pas une voile... Un léger brouillard estompait la côte. La *Demoiselle-Agathe* semblait constituer à elle seule le vaste monde. Les matelots trouvaient la cérémonie admirable, un brin fantasmagorique ; le pilote et le patron ne soufflaient mot, appuyés tous deux contre la barre.

Théodore cependant parlait.

— Vous me ferez l'amitié, Lespinouse, d'être lieutenant-général de mes armées dans le royaume... Vous, Keverberg, serez mon secrétaire avec titre de conseiller d'État et vous, Richard, mon maître du palais. Toi, Mezzetino, je te fais mon chambellan, mon écuyer et je te donne en outre la charge de premier valet de chambre. Es-tu content ?

Tout le monde s'inclina. Le roi continua ainsi quelque temps. Chaque matelot eut part à l'aubaine. C'était pluie battante de faveurs, de titres et de brevets.

— Si ce vieux triton avait du bon sens, dit à un moment le roi, je ferais de lui un amiral, pardieu ! et

du pilote un capitaine de vaisseau. Cela paraît tout indiqué. Mais ce sont des têtes de mule.

Car il voyait la barque sous les apparences d'une frégate, et puis posant dix fois de suite sur la mer l'image ainsi ennoblie, il faisait courir une honnête escadre. Mais le patron et le pilote avaient l'air de ne rien entendre. Le vent avait tourné au nord. Il venait par saccades, couchant un peu le petit bâtiment, enflant à fond les toiles et déchirant le brouillard léger. La côte parut soudain à tribord précédée de quelques barques de pêche. Maître Barentz, trop inquiet pour se jeter si vite à travers toute l'eau de la Méditerranée avait prudemment laissé, après avoir doublé la pointe Figalo, les îles Habibas à bâbord, serrant ainsi de fort près la côte, et maintenant on doublait la pointe Falcon, tandis que l'Aiguille apparaissait à quinze milles et qu'une vaste baie s'arrondissait sous leurs yeux. Une petite ville soudain s'équilibra au pied d'un mont. Un château crénelé dressa une masse blanche. On était en vue d'Oran, alors possession du roi d'Espagne. Théodore voyant cela, interrompit la cérémonie et se mit en colère, tandis que maître Barentz, le bonnet à la main, affirmait qu'il n'était point le maître de Monseigneur le vent.

***

Soudain un cri tomba du mât :

— Une voile !

Et puis :

— Deux ! Trois ! Quatre !

Tout le monde s'était penché sur le bordage.

— Trois barques armées, dit la vigie. Et une galère ! Venant sur nous.

C'était vrai. Rien là qui ressemblât aux barques de pêche que l'on voyait semant dans le golfe leurs

voiles rouges. Et la galère avait mine haute et rogue de qui cherche querelle.

— Ah ! dit Mezzetino, nous allons leur montrer qui nous sommes. (Et tourné vers les arrivants qui heureusement n'étaient pas à portée de voix :) Messieurs, voici notre pavillon !

A cette réflexion de pitre, appuyée d'une attitude héroï-comique qui eut déchaîné, dans une salle, les rires et les applaudissements, Théodore poussa un cri. Le patron en poussa un autre. Tout le monde avait oublié la présence du grand pavillon blanc à tête de Maure.

— Amenez-le ! Amenez-le ! criaient à qui mieux mieux maître Barentz et le roi.

— Au diable votre pavillon ! ajouta le patron en s'adressant à Théodore. Ce sont des Barbaresques...

Et il fit hisser le pavillon anglais, dans l'idée de leur en imposer.

— Foutre, cria le roi. En voilà un benêt ! Comme si je n'étais pas l'ami du Grand-Turc ! (Et, penché sur l'homme, l'œil plein de feu et le menton ferme comme un roc :) Dites-moi, mon maître...

Mais maître Barentz n'écoutait pas. Il tenait droit sa route, piquant sur la pointe de l'Aiguille sans paraître s'inquiéter de rien et comme s'il voulait dépasser le golfe, les quatre navires étant trop rapides pour qu'il lui fut permis de fuir... Les couleurs britanniques flottaient maintenant en haut du mât.

Tout à coup, un coup de canon retentit. Le boulet avait passé tout contre la grande antenne de la *Demoiselle-Agathe*, non loin de la tête de Théodore à qui ce ronflement rappela sa jeunesse, comme le premier hanneton de l'année rappelle un printemps défunt.

— Peste ! raillèrent les aventuriers en se jetant sur leurs mousquets et en hurlant : Branle-bas de combat!

— La paix ! par Dieu ! La paix ! criait de son côté maître Barentz. Monseigneur, au nom du ciel, vous ne voulez pas qu'on se batte ? Amenez les voiles, continua-t-il en faisant de grands gestes vers ses matelots, amenez, amenez, amenez !

Il vociférait, et le pilote avec lui, et les matelots amenaient tout, peu soucieux de recevoir des boulets... On avait enfin reconnu le gabarit d'une galère espagnole !

Théodore non plus d'ailleurs ne voulait pas se battre. Mais il souhaitait donner l'idée qu'il le voulait à toute force. Si bien que, dans le désordre, au coup de canon, il avait fait, de son chef, hisser le pavillon de Hollande. Anglais ? Hollandais ? les ennemis qui, eux, avaient montré les couleurs d'Espagne commençaient de trouver singulièrement bizarre l'allure de ce bateau qui portait la fortune de Neuhoff. Ils n'en accouraient pas moins à force de rames, mèches allumées, bien sur leurs gardes, disposés à tout enlever. D'autant qu'ils étaient quatre et qu'ils avaient du canon.

Ils arrivent, les grappins sont mis et voilà mes Espagnols sur la *Demoiselle-Agathe*, l'épée à la main, qui, dans un grand bruit de cris, de menaces, de jurons, parcourent le pont, froncent les sourcils, s'inquiètent, furètent, explorent, interrogent, baragouinent, secouent, font sonner le nom du roi catholique, celui du gouverneur et celui enfin du capitaine de la galère *Palma*, laquelle vaut quatre pièces d'artillerie et deux cents mousquets. Neuhoff, royal au possible, s'était à leur arrivée jeté dans sa cabine, sur son fauteuil, les pieds posés sur un petit coussin, entouré des membres de sa maison. Et certes le petit Espagnol qui se hasarda sur le seuil ne put que tirer son chapeau, saluer jusqu'à terre et courir rendre compte.

Ils sont dix bientôt devant Sa Majesté, dix qui écarquillent des yeux ronds et dont les plumes tour à tour

balayent les planches. Un officier vient, s'étonne et, tout éberlué, fait sa révérence. Le capitaine de la galère le suit, attiré par la rumeur, en est quitte pour une courbette, reçoit en réponse un salut de la main adressé avec la majesté que l'on possède, et l'affaire aurait peut-être fini en queue de poisson grâce à ce je ne sais quoi qui avait lié de toute éternité l'apparence de Théodore et l'idée de trône, si par des cris furieux, ceux des soldats qui exploraient la cale n'avaient soudain manifesté qu'ils venaient de découvrir des armes. Cela fit un tumulte au cours duquel la majesté du roi courut des risques, et le trouble fut tel, les menaces des soldats si vives, que le plus sûr parut encore de se laisser prendre en remorque avec une garde espagnole sur le pont et conduire à Oran.

***

Le premier mouvement de Sa Majesté quand elle arriva dans le port fut de faire la mauvaise tête. A cet effet, elle se fit bander la jambe et le pied qu'elle posa sur un tabouret. Et de geindre et de pousser des cris disant qu'elle avait la goutte, le tout pour ne pas avoir l'air de quitter son bord et de débarquer comme un prisonnier. Mais le marquis de Vallejo, gouverneur, lui ayant envoyé quelqu'un de sa suite qui se présenta en gentilhomme et lui débita mille compliments de la part du marquis, assurant Théodore d'un traitement somptueux, celui-ci se laissa faire, descendit à terre, suivi de Mezzetino qui était costumé en Gros-René et portait un perroquet sur le poing, alla enfin jusqu'au palais du gouverneur pour être reçu par le marquis lui-même au bas de l'escalier.

— J'ai entendu parler, monsieur, de vos exploits, lui dit le marquis. Pardonnez-moi de ne pas vous donner un titre que vous portez si bien, mais cela ne

se peut, mon maître ne vous ayant pas reconnu la qualité dont à si juste titre, vous vous prévalez...

— Cela ne saurait tarder, monsieur.

— Je n'en doute point, monsieur, et je m'en vais demander à Madrid des instructions. Soyez mon hôte, je vous en prie, durant ce temps. Vous serez logé au château Saint-Charles avec toute la splendeur possible... Et cette affaire s'arrangera...

Révérences. Gardes. Entrée au château dans le carrosse du gouverneur.

— Que te disais-je ? confie le roi à son valet. Voilà le marquis passé au rang d'un de mes sujets.

IV

LE ROMAN DU PRISONNIER

Il y a prison et prison et dans celle du château Saint-Charles, le roi se plut dès le premier jour. Une prison ? Disons une cellule et encore fort bien meublée et tendue de damas rouge. Naturellement Mezzetino était demeuré à son service. Il n'y avait personne à recevoir, il est vrai. Tout de suite l'ennui montra son vilain museau. « Mort de ma vie, avait l'habitude de dire le roi, en une semaine on conquiert un royaume ! » Il répéta son mot à Mezzetino et le regardant droit dans les yeux :

— N'y aurait-il rien à emporter d'assaut par ici ? Je me sens l'âme de don Juan.

— Bon, dit Mezzetino, Sire, comptez sur moi.

Et ce diable de valet, le soir, fit ce rapport :

— En premier lieu, le Vallejo est un bon homme simple, presque sot, qui a peur de son ombre.

— Je le savais, dit le roi, il n'y a qu'à le regarder.

— Un vrai lièvre et qui sera toujours en saluts et n'éternuerait pas que l'ordre ne lui en soit venu de Madrid. La marquise...

— Ah ! ah !

— Quarante ans. Donnait depuis dix ans déjà dans les occupations d'Église avec des retours fré-

quents, des sauts à pieds joints dans les divertissements, et puis voilà un remords et une femme qui se précipite à Dieu. Depuis qu'elle sait là Votre Majesté, une marquise folle... Fards. Mouches. Rouge. Et l'attente énervée du billet galant.

— Ça ne m'étonne pas, dit Théodore.

— Concepcion. Fille du marquis. Vingt ans. Mêmes sentiments que madame sa mère, avec cette différence que Votre Majesté est pour elle le cavalier qui vient des extrémités de la terre, monté sur une licorne, pour lui donner un empire...

— Quarante-cinq ans, soupira le roi, et pas de licorne...

— Bah ! l'ombre propice, et puis ce voile que font tomber les dieux sur les yeux des jeunes filles amoureuses... Voilà pour cacher les rides et les poils blancs. Quant à la licorne, vous êtes, Sire, à cheval sur l'éloquence...

— C'est vrai, dit le roi en commençant de manger de bon appétit.

Bref, Théodore fit si bien : grand air, esprit, dignité, sourires affables et le reste, Mezzetino de son côté soigna avec tant de constance la publicité de son maître que, dès le lendemain, la marquise de Vallejo elle-même n'avait cru pouvoir moins faire, dussent les médisantes en crever, que d'aller voir le Roi. Quand une fois on avait vu le roi, il fallait bien le revoir. Et si tous les jours sont à Dieu, comment ne pas donner une part de chacun d'eux à la plus merveilleuse créature de Dieu qui fût alors sous le ciel d'Oran : Théodore de Neuhoff, roi de Corse, nouvel Ulysse qui courait les mers pour retrouver son royaume ?

Il ne s'agit d'ailleurs que de lui porter des fruits, des confitures et des sorbets, de surveiller le petit nègre qui, tous les matins, lui servira son chocolat, et de lui faire sa partie. Cela est chevaleresque et

chrétien, voilà tout. L'un ni l'autre au début ne croyaient que la détention serait courte. Ils comptaient sur la lenteur espagnole ; ils tombèrent mal ; les courriers du marquis volèrent par mers et continents. La raison fut peut-être que le Vallejo n'était point satisfait de voir sa péronnelle de femme abandonner les églises pour le Théodore, et que, trop galant homme pour l'en empêcher, il n'imaginait d'autre moyen de fermer la gueule de l'abîme que de mettre l'oiseau royal en liberté sur l'ordre de Madrid. Théodore cependant ne perdait point son temps. Près de cette femme de quarante ans, noiraude et sèche, mais qui avait de beaux yeux, dans sa fraîche cellule de Saint-Charles, près de la fenêtre grillée sur le rebord de laquelle reposaient les frais alcarazas, il dit ce qu'ont coutume de dire les hommes et ce que, pour lui, il savait par cœur. Son titre avait prédisposé une oreille mondaine à l'écouter, ses aventures touchèrent et son habileté emporta le morceau.

— Enée près de Didon, lui soufflait Mezzetino le soir, en lui passant sa chemise. Comment va finir, Sire, cette nouvelle Enéide ?

Théodore riait à ventre déboutonné.

— D'autant que mademoiselle Concepcion sèche d'amour.

— Tu me feras crever, disait le roi.

La marquise avait, en effet, une fille de vingt ans, pas plus jolie que cela, noiraude elle aussi et maigre comme un cent de clous, mais avec des yeux noirs et la taille souple. Point de seins, il est vrai, mais des hanches et puis consumée d'un feu qui, pour l'instant, lui incendiait à la fois les sens et l'esprit. Car si la maman songe : « Voilà qui est fort bon, un homme de quarante-cinq ans qui sait vivre et qui entre deux galanteries me contera pas mal d'histoires, » la fille elle, rêve tout haut d'un roman de chevalerie. Les

récits de Théodore sont, pour la mère, bonbons à croquer, chocolat brûlant à boire et ce qu'elle voit dans l'affaire, c'est un plaisir passager et de merveilleux souvenirs. Rien de plus. La quarantaine est là avec ce je ne sais quoi qui corsète un esprit trop prompt et ne laisse de liberté qu'aux sens qui, comme des chiens, peuvent bien sauter autour d'elle. (On sait que ces bêtes-là, pour peu qu'on vieillisse, meurent toujours avant vous.) Concepcion est moins bien défendue. Et ce roi n'est pas pour elle un coup de soleil sur une quarantaine qui sent que l'heure des messes et des rosaires va venir, mais c'est le cousin du roi d'Espagne, s'il vous plaît, qui, hier soir, tendait à travers la fenêtre grillée son front vers l'occident... Elle le regardait du coin de l'œil quand une main passa entre les barreaux, très blanche. Alors, une rose tomba sur l'épaule de Concepcion qui plie depuis sous le choc d'une âme éclatante.

Les choses iront de ce pas toute la semaine. Jusqu'alors, Théodore n'a vu Concepcion que par grand hasard, du haut de la fenêtre, et le seul regard d'elle qui compte, à part ceux ignorés du roi, dont flambaient les beaux yeux derrière la jalousie de bois, ce fut le regard illuminé d'éclairs et comparable à une blessure qui s'ouvre qu'elle jeta sur la fenêtre de Sa Majesté quand elle sentit tomber sur son épaule la rose pourpre.

Mais le dimanche, il y a la messe où ne va pas manquer d'aller Théodore accompagné du gouverneur. Dans les tribunes, la marquise, assise sur des carreaux de velours noir, sera trop soucieuse d'être vue par celui qui ce soir ou demain deviendra son amant pour que Concepcion n'ait pas l'occasion de porter à ses lèvres, du temps que le regard du roi se pose sur la tribune, une rose rouge qui ressemble à celle que Théodore glissa entre les barreaux. Le roi nota ce que la jeune fille avait de

mieux : ce nez fier au-dessus des lèvres sanglantes, ce port un peu hautain d'une tête casquée de noir sous une mantille blanche et, dans le visage fardé à mort, ce grand œil fou comme l'œil d'un cheval. A la sortie, les deux femmes furent sous le porche comme le roi et le marquis sortaient. Saluts. Et l'eau bénite. Les doigts frôlés. La marquise qui se glisse entre Théodore et sa fille. « Bon, se dit le roi, elle est jalouse, elle cédera... Et l'autre la hait. Jeune, hardie et passionnée, on fera quelque chose de cette petite Concepcion... »

Visite du lundi. La marquise de Vallejo avait passé une nuit atroce. La jalousie la torturait trop pour qu'elle ne fût pas ce soir-là une proie facile. La nuit tombante cacha tout. Mais la semaine qui suivit fut triste. Pour tout dire, le roi s'ennuyait. Dès le mardi, sa maîtresse lui parut assommante. Le Vallejo était toujours là et c'était tant mieux ; le roi lui apprenait à jouer aux échecs. Voilà une marquise furieuse ; il ne reste qu'à lui dire : Patience ! Patience ! que son mari se lassera et que ce n'est rien de lui laisser huit jours. « D'ici huit jours, songe le roi, Concepcion m'aura cédé. » Cependant Mezzetino séduit une chambrière, pénètre jusqu'à Concepcion, donne un billet, en prend un autre et de quelle encre ! vrais charbons ardents qui brûleront sa poche. Pourtant quelques jours passent, on en demeure aux billets, c'est que l'occasion ne s'offre pas. Et soudain, ce coup de tonnerre : le roi d'Espagne permet à la *Demoiselle-Agathe* de repartir.

Voilà le marquis tout en sourires. Mezzetino est indifférent. Les Hollandais et les compagnons du roi sont dans la joie. Théodore cherche à tirer parti de l'aventure. Le soir, quand elle vint lui faire visite, la marquise mit son mouchoir sur ses lèvres rouges et ferma les yeux.

— Comment pourrais-je vous quitter ? soupira le

roi. Qu'on me laisse en prison ! dit-il avec force.

Elle était debout, et, avec un grand geste tragique, comme si elle venait de prendre une résolution qui lui arrachait le cœur :

— Partez, dit-elle, un royaume vous attend.

« Diable, songeait le roi, voilà qu'elle me met dehors.. » Peut-être pensait-il ne jamais trouver prison aussi confortable. Mise à part la dame et même Concepcion dont l'adieu lui manquait, il avait une forte envie de demeurer quelques mois au château Saint-Charles afin de pouvoir intriguer à son aise, au Maroc, à Tunis et ailleurs. Maudit Destin !

— Vous sacrifier ? dit-il encore, en jetant sa dernière carte. Ce serait affreux, mon amie. Ne me le demandez pas.

Mais du ton le plus posé du monde, elle lui assura qu'il le fallait, que c'était d'un vrai chevalier, et lui fit un si long et si beau discours que Mezzetino qui, caché derrière une portière, écoutait tout, faillit se porter à l'applaudissement. La marquise finit par se trouver mal entre les bras du roi, ce qui était d'un grand sens dramatique, puis revint à elle, et comme il demandait qu'on l'encourageât au moins, car il ne se sentait point la force d'aller vers la gloire, comme elle disait, avec cette épine au cœur, elle l'encouragea de façon à ne plus lui laisser que de la bonne volonté.

***

Théodore avait retiré de l'affaire une assez belle broche de diamants qu'entre deux compliments de Vallejo il baisait à la dérobée, jusqu'à ce que, le port quitté, il nettoyât son esprit de ces fantaisies et prétendit tomber sur les affaires sérieuses, l'orgueil au visage et la broche au cou.

— Les affaires sérieuses ? murmura Mezzetino. Votre Majesté veut rire...

Et il montrait au roi, dans la chambre même de la barque une espèce de petit valet, maigre, noiraud, dont les yeux mangeaient le pâle visage ravagé d'amour :

— Concepcion ! dit le roi.

La nuit tombait. Mezzetino s'éloigna. Par la porte entr'ouverte on voyait la mer luire sous la lune dont le reflet s'allongeait en s'élargissant reliant comme un un pont le bateau à la terre. La ville s'allumait au loin. Déjà la masse du château disparaissait dans la brume. Le roi avait enveloppé la jeune fille de son manteau et Concepcion dépouillée de tout caractère équivoque, osait maintenant lever les yeux sur celui qu'elle aimait. Le roi, pas plus brave que cela, calculait qu'on ne s'apercevrait de la disparition que le lendemain, qu'ils auraient alors dix heures d'avance et que le vent soufflait en poupe.

« Quand on trouvera la chambre vide, nous serons à quarante mille anglais d'ici, songea-t-il, si nous menons ce train... Le Vallejo en sera pour sa joie rentrée... » Et jetant tout souci par-dessus bord, il ferma la porte d'un coup de pied et prit Concepcion dans ses bras.

Ils allèrent très vite en suivant les côtes africaines jusqu'à longer celles de Sicile parce qu'ils pensaient qu'on les chercherait plus au nord. Cela leur fit perdre du temps sans compter qu'ils durent tirer des bordées à cause des vents contraires, dès qu'ils furent à la hauteur de Bône. Dix jours après leur départ d'Oran, rencontrant de bon matin, près des côtes de Sardaigne, un navire suédois qui revenait en Suède, le roi sentit son dégoût de la vie rude jadis menée par lui en Corse s'accentuer jusqu'à la nausée. Il y avait cela d'abord, puis aussi l'ennui d'avoir à traîner avec soi cette Concepcion que l'on finirait bien par savoir fille du gouverneur d'Oran. Qui sait si les Corses chatouilleux sur le point d'honneur, accepteraient

facilement la présence de cette fille noble et son avilissement ? Et enfin ne convenait-il pas de profiter de cette occasion pour courir en Hollande, rencontrer des nouveaux commanditaires, leur annoncer que la cargaison était en lieu sûr, ainsi que les hommes d'équipage, et qu'il fallait doubler l'effort que l'on avait fait sans oublier une commission honnête. Il n'y avait point de temps à perdre. Personne sur le pont de la *Demoiselle-Agathe*, sauf l'homme de quart à la barre. Héler le Suédois. S'approcher. Parlementer en anglais. Promettre la lune ou simplement de payer son passage jusqu'au Texel. Et passer sur l'autre pont avec son bagage et son valet.

Diable de roi ! Ce fut l'affaire de quelques minutes. Maintenant, dans le jour naissant, tandis que les deux voiliers séparaient leurs membrures ventrues, de nouveaux acteurs accouraient sur le pont de la *Demoiselle-Agathe*, les yeux bouffis de sommeil et demandant des explications. Mezzetino les priait de s'adresser aux mouettes. Maître Barentz et le pilote, hochant des têtes brûlées par le vent de la mer, souriaient avec mépris. Mais les compagnons abandonnés hurlaient à qui mieux mieux, Lespinouse donnant de la voix à leur tête. Pour eux, le chef s'enfuyait au matin du combat. Peur, il avait peur, il avait peur... C'est ce qu'ils criaient maintenant à Théodore. Peur... il avait peur... Ah le lâche ! Et penché par-dessus la rambarde, l'un d'eux, d'une voix tonnante :

— Vous abandonnez vos sujets, monsieur, c'est mal !

— Monsieur, répondit le roi, je n'ai pas de conseils à recevoir de vous !

— Monsieur, j'ai regret de ne pas vous avoir tué avant que vous quittiez ce pont...

— Monsieur, c'est un regret qui vous passera !

— Ne comptez plus sur nous, monsieur !

— Je n'y ai jamais compté, monsieur !

— Heureusement que vous nous laissez votre femme, monsieur. Croyez que nous l'occuperons...

— Coquins !

Les rires viennent jusqu'à lui en tumulte. Théodore est stupidement furieux. Signe que l'animal humain est une bête illogique.

— Bouffon ! Roi manqué ! Gros porc !

Et autres gentillesses. Fureur du moment. Cela n'avait pas d'importance, bien que Théodore se sentît blessé. Ce dialogue continua d'ailleurs assez longtemps à la joie des matelots suédois qui n'y comprenaient goutte mais que l'allure théodorienne transportait d'aise.

Soudain, derrière ce groupe d'insulteurs, une forme adolescente apparut à la porte de la cabine et regarda fixement le bateau suédois. Un tout jeune homme, aurait-on dit... Concepcion. Le roi venait de la découvrir et n'osa plus détourner les yeux. Il fit face au contraire, en songeant à ce que pouvait avoir de cruel parfois le métier d'homme d'État. Mezzetino toussota : hem ! hem ! et ne broncha pas. Elle avait les deux mains appuyées à la cloison, le visage tendu en avant, la bouche ouverte. Criait-elle ? Non seulement on n'entendait pas son cri, mais les autres, là-bas, qui formaient groupe à six pas devant elle ne se retournaient pas.

Soudain du pont du suédois, Théodore et Mezzetino la virent bondir, écarter les groupes, et sauter la tête la première. Quelqu'un des Hollandais la prit par la veste ; la veste craqua et l'homme, un morceau d'étoffe aux doigts demeura stupide au-dessus de Concepcion qui disparaissait dans une gerbe d'écume.

— Concepcion ! cria Théodore.

Les deux équipages étaient penchés au-dessus d'elle ; elle revint sur l'eau, eut un regard vers le bateau suédois, lâcha un cri aigu et s'enfonça...

Fuite inverse, dans le matin, de deux navires. Les

équipages sont à leur poste, indifférents devant cet événement de mer. Un mousse qui a voulu rejoindre ceux-ci et qui ne savait pas nager, songent les Suédois. Ce qu'on pense à bord de la *Demoiselle-Agathe* ne dépasse pas un niveau très médiocre dans l'ordre des appréhensions et des fureurs. Mais à bord de l'autre navire, le roi a un mot attristé sur la jolie fille roulée par le flot. Et le valet hoche la tête...

— Dénouement manqué, dit-il. C'était une comédie-bouffe, Sire, qui nous était commandée...

— Hé, mon cher, dit le roi qui sent le reproche, bouffe je l'avais conçue, et bouffe tu me vois la jouer, mais pouvais-je penser que viendrait s'y jeter une tragédienne ?... Pauvre Concepcion ! dit-il encore...

Un oiseau de mer tournait au-dessus d'eux en multipliant des cris aigres. La mer avait l'air grosse d'un secret, pleine de regards noyés et de sourires tristes...

V

LE ROI PART EN CHAISE... BRULANT LE PAVÉ

Bouffon, bouffon, n'était-il que bouffon, l'homme capable de faire se courber les nobles et les généraux, de contraindre à l'obéissance les capitaines, d'entraîner des partisans fanatiques ? Bouffon, c'est bien vite dit. On l'a tout de même reçu, honoré, couronné, suivi. Abandonné, sa légende continuera d'agir. Il paraît bouffon parce qu'il n'a pas encore réussi à disposer d'une commandite assez forte pour lever une véritable armée et pour organiser un véritable royaume, mais la bouffonnerie n'est que dans la disproportion des attitudes et de la situation, des ambitions et des moyens. Théodore joue un rôle de banquier avec trois sous en poche, de roi avec sa canne pour sceptre et son chien pour capitaine des gardes et cette discordance détermine le rire des sots, mais changez brusquement la canne en main de justice et le chien en capitaine, Théodore, lui, n'a pas à changer de port, ni d'attitude, ni de propos pour que vous vous inclinez ou l'acclamiez à pleins poumons. Une bonne preuve qu'il n'est pas si bouffon que cela, c'est la persistance de sa légende en Corse ; une autre, c'est la peur que Gênes aura toujours de lui (tête mise à prix, espionnage constant) ; une troisième c'est qu'il

est l'homme du jour, dans toutes les gazettes et dans toutes les Cours; une quatrième, que ce grand honnête homme de Costa lui gardera toujours sa confiance, tandis que ses amis de la première heure n'auront qu'à le revoir pour redevenir amoureux de lui. Bouffon ? Mais non. Seulement nous sommes à l'Opéra-Comique, il faut bien le dire une fois pour toutes. Et Théodore le sait.

***

Trois mois plus tard.

Dans la chambre étroite et sombre d'une petite maison de Livourne. Un homme est couché sous le Christ, la palme bénite et les tableaux pieux. C'est le vieux Costa, l'ex-chancelier du royaume de Corse. A peine si on le voit, tellement la fenêtre est étroite... une vraie meurtrière. Il est étendu à plat sur le dos, et, dirait-on, déjà pour l'éternité. Les mains griffent le drap sale. La respiration est haletante. La figure un peu tournée vers la gauche, il remue parfois convulsivement la tête sur une espèce de coussin que la pitié d'une grosse voisine vient de lui prêter. Le front dégarni, couvert d'une sueur froide ne paraît déjà plus vivant, le nez est long, mince, les joues creusées comme au couteau, tout le visage blême avec deux taches rouges aux pommettes, les yeux enfoncés avec, sous les paupières paresseuses, des prunelles qui déjà, virent. La bouche est entr'ouverte, douloureusement, montrant des dents jaunes couvertes d'un enduit blanchâtre et dans le fond de cette caverne sèche où doit déjà rôder la mort, la langue remue, parfois, avec difficulté.

Au-dessus de lui se penchent Lespinouse et Proserpine avec des airs d'enfants auprès de leur père. Ce vieux bonhomme leur plaisait par cette fidélité excessive à Théodore dont certainement, devant ses

yeux mourants, l'image flotte dans la chambre. Car, sentant son roi chaque jour plus abandonné, le vieux chancelier ne l'en aimait que chaque jour davantage. Il avait, à Livourne, essayé d'abord de le servir, mangeant les écus, l'un après l'autre, s'endettant, puis vivant de pain et de lait et à la fin, de charités presque, mais continuant une action politique désespérée, écrivant des lettres à l'un et à l'autre, convoquant celui-ci et celui-là, assurant les Corses de l'amour que leur portait Théodore et de la puissance du roi, assurant Théodore qui ne lisait même pas ses lettres de la fidélité des insulaires et par ce jeu de trait d'union, maintenant non seulement en lui-même, mais dans le cœur de certains, l'idée du chimérique royaume de Corse. Maintenant, il était près d'agoniser. Sa respiration se faisait de plus en plus faible. Par la fenêtre montaient des cris de commères et des hurlements d'enfants mêlés à l'odeur de l'huile frite. Le vieux chancelier, pris à la gorge, toussa. Comme les autres se penchaient :

— Où est le roi, sait-on ? demanda-t-il d'une voix extraordinairement faible.

— Mon cher chancelier, répondit tout doucement Lespinouse, qui continuait de lui donner ce titre, moins pour lui faire plaisir que pour lui prouver que Théodore était toujours considéré par eux comme le roi de Corse, mon cher chancelier, il doit être par ici... peut-être... à Rome... à Rome...

— Oui, à Rome, dit Proserpine...

— A Rome, répéta le mourant avec un pauvre sourire et en fermant les yeux.

En réalité, le roi était à Livourne, où il avait retrouvé Ruffino, le capucin astrologue et chercheur d'or. Revenu en Hollande sur ce vaisseau suédois qu'il avait si drôlement choisi en quittant la *Demoiselle-Agathe*, il avait conté à Lucas Boon et aux trois juifs d'Amsterdam que le marquis de Vallejo

était devenu son ami, que le roi d'Espagne l'encourageait, que Ripperda travaillait pour lui l'empereur du Maroc, que maître Barentz avait débarqué sa cargaison en Corse et pris en échange des commandes et des échantillons sous un enthousiasme délirant. Toutes choses fausses mais qui présentaient l'apparence du vrai. Puis, lesté de quelques centaines de ducats, il était reparti par voie de terre non sans avoir vu s'éloigner du Texel un second vaisseau, le *Young-Rombount* nolisé lui aussi pour la Corse. Il était ainsi arrivé à Livourne avec Mezzetino.

Costa achevait d'y mourir de misère, mais le roi songeait à bien autre chose qu'à son chancelier. Il y avait rencontré Proserpine qui n'en avait point bougé depuis le retour de Corse. Entrée au théâtre et poursuivie déjà par le marquis Guagni qui s'était enflammé d'un amour extrême et qu'elle voulait épouser, elle ne s'occupait plus que d'une chose : assister Costa. Quant à Lespinouse... (de quoi éberluer singulièrement Théodore,) il profitait tant soit peu des petits cadeaux de Guagni, de ceux du moins que l'on pouvait négocier, et pour le reste applaudissait au théâtre la Proserpine dont il s'était fait le cavalier servant.

La nuit tomba un peu plus dans la chambre, avec cet air sournois qu'elle prend autour des malades et des mourants. Un chanoine soudain entra, avec cette liberté italienne facilitée par le fait que la porte n'avait point de loquet. Corse lui aussi et conspirateur lui aussi. Il embrassa le chancelier.

— J'ai appris que vous étiez malade... dit le chanoine. Nous en sommes tous bien contrariés.

Puis, très vite, il glissa à la politique. Il venait de Corse, il avait son paquet à lâcher. Il ne s'apercevait pas que le pauvre chancelier, avec ce visage creusé de fièvre, et ces lèvres sèches et craquelées, et cette respiration rapide et courte, était bien incapable de

suivre ses raisonnements. Il exposa qu'il avait un pouvoir, qu'il était représentant des chefs. Les chefs corses ne croyaient plus en Théodore.

— Théodore, dit-il, la peste l'étouffe, le diable l'étripe ! O Sébastien, c'est un charlatan ! Eh ! Eh ! de belles paroles, oui, mais à part ça ! Tu crois, toi, que cet Allemand-là a jamais voulu faire quelque chose pour nous ? Peuh ! il t'a trompé, il m'a trompé, il nous a trompés...

— Non, dit le malade dans un souffle.

— Comment, non ? dit l'autre. Nieras-tu qu'il ait promis de venir avec des munitions et des secours et que jamais rien ne soit arrivé...

— Les Gênois auront tout capturé, dit Costa.

— Nieras-tu qu'il disait avoir l'amitié de plusieurs grands princes, amitié dont les effets ne se sont jamais fait sentir ?

— Les princes sont égoïstes, dit Costa.

— Tu as réponse à tout, Sébastien. Mais je te dis, moi, que c'est un aventurier... et qu'il n'y a rien à attendre d'un homme qui n'a ni habileté, ni jugement, ni conduite...

Le chancelier leva un doigt (c'était tout ce qu'il pouvait faire) et le chanoine ayant approché son oreille de cette bouche mourante :

— *Caro !* je respecte Sa Majesté. Je vais mourir, je te demande de ne pas l'insulter devant moi...

Étrange attitude que celle de ce vieil homme. Il avait été le seul à poursuivre l'aventure jusqu'au bout, à quitter la Corse, le seul à accepter l'exil et la misère. Costa, le matin où il partit de Solenzara, comprenait que les huit mois de règne avaient été la fleur de sa vie. Sa vie ? mais ne pouvait-on la dire sans intérêt, jusqu'au jour du débarquement. Il était avocat. L'avocat Costa. Un des chefs corses, disait-on. En réalité, un homme bon, juste, fidèle, connaissant le droit, ayant quelque bien, et qui était

arrivé, sans l'avoir jamais désiré, à inspirer confiance à ses compatriotes. Jusqu'à cinquante ans, il avait bien pensé demeurer l'avocat Costa tout court et son ambition n'allait qu'à rendre service aux gens du village et du canton. Et puis, brusquement, se présentait le visage ardent de l'aventure, nuancée d'ailleurs d'un air de théâtre ; Costa était saisi, poussé en scène, on le forçait à faire des discours, à se mettre en avant, il était chancelier, il était vice-roi, et, tout s'écroulant, roulait jusque dans l'exil... Mais sans, grâce à Dieu, lâcher l'idole. Plus il allait, plus cette période de huit mois lui paraissait glorieuse, toute bordée de pourpre et d'or. Pitrerie ridicule ou véritable effort royal ? Un autre peut se poser la question. Lui, pas. Il est venu ici sans se soucier de rien. Lorsque Théodore l'a abandonné à Livourne, sans le sou, il ne s'est pas plaint et il avoue qu'il n'avait pas à se plaindre. Lui, Costa, ne comptait pas ; c'était le royaume qui comptait. Jusqu'à l'arrivée de Proserpine, il ne pouvait pas s'acheter un œuf, et manquait de tout ; pourtant, le bon Costa était joyeux. Cet homme de sacrifice avait encore, l'avant-veille, fait éconduire un envoyé de Gênes qui venait lui proposer une forte somme pour ses papiers sur le roi Théodore, car il avait rédigé des « Mémoires » au jour le jour. Que donc le chanoine se taise. Ses raisonnements ne sauraient mordre sur la belle âme du chancelier. Allongé dans une pose qu'il prend pour toute l'éternité, Costa dont la respiration s'embarrasse, se cramponne à la personne du roi, toute habillée de glorieux souvenirs, comme le fidèle à la statue de son dieu.

— Je respecte Sa Majesté, répéta-t-il d'une voix plus faible.

Le chanoine hochait la tête.

— Comme tu voudras, comme tu voudras !

— ... Le roi Théodore !... insista le chancelier.

Et l'on vit l'oreiller se creuser un peu sous sa tête.

— Sébastien ! cria le chanoine.

Le mourant ne répondit pas. Proserpine, brusquement inquiète, releva la paupière et toucha l'œil insensible...

Le bon chancelier était mort...

***

Proserpine et Lespinouse laissant le chanoine prier au chevet du lit et le neveu s'occuper des préparatifs de l'ensevelissement, se retirèrent alors dans une petite chambre voisine et se mirent à parler autour de la lueur fumeuse d'une lampe à huile qui pendait au mur.

PROSERPINE. — Que ce maître-coquin-là, — c'est de Théodore que je parle, — étant à Livourne, ne soit pas venu voir ce vieillard qui meurt pour lui, cela passe les bornes...

LESPINOUSE. — Neuhoff n'a jamais été décent...

PROSERPINE. — C'est le pire des égoïstes...

LESPINOUSE. — Comme nous avons été sots tout de même, de nous fier à lui !

PROSERPINE. — Ah ! la ! la ! Souvenez-vous de sa fuite à bord du bateau suédois...

LESPINOUSE. — Au moment précis où il touchait son royaume !

PROSERPINE. — Et de son ignoble départ de Corse jadis quand il y était encore le maître !

LESPINOUSE. — Car il l'était...

PROSERPINE. — Que je ne le revoie pas ! Car si je le revoyais, je lui dirais tout de go : Monsieur, vous êtes un lâche...

LESPINOUSE *(avec exaltation)*. — Un faquin ! Un pied-plat ! Un grotesque ! Un jean-foutre !

A cet instant la porte s'ouvrit et le roi entra :

— Où donc est, dit-il, mon pauvre chancelier ?

Que m'apprend-on ? Qu'il vient de mourir ? Le sort me frappe bien durement !

Il était vêtu de noir sous un déguisement qui lui donnait un air d'ecclésiastique ou d'homme de loi, et paraissait fort affecté, bien que derrière ce chagrin, un air d'assurance et d'autorité royale perçât que les deux autres connaissaient bien. Devant cet air, toute hostilité fondit. Silencieusement, ils l'écoutaient maintenant se plaindre et du même coup plaindre le chancelier et le royaume.

— Je perds, acheva-t-il, un bon serviteur...

Proserpine ne put que le conduire à la chambre du chancelier. Théodore s'inclina profondément devant le cadavre et se recueillit quelques instants. Puis il retira de son doigt la seule bague qu'il montrât, et la donna à Proserpine, priant qu'elle voulut bien la vendre pour que le bon Costa eut des obsèques dignes de lui. Ce trait toucha tout le monde jusqu'aux larmes et le chanoine en profita pour prendre le roi à part et lui dire que les Corses demeuraient fidèles à son souvenir.

— Moi-même, Sire, déclara-t-il, je suis tout dévoué à Votre Majesté. Chanoine Salvini, Sire. Votre Majesté a dû certainement entendre mon nom.

Le roi se répandit en louanges, touchant successivement chaque cœur avec une adresse de grand musicien. Si bien que Proserpine dit au roi des choses aimables et s'en laissa dire. Lespinouse fit ensuite sa partie dans ce concert de compliments. Tous étaient diablement sincères. Mais le mort, lui, avait l'air de ricaner.

Quand ils furent sortis de la chambre mortuaire, les partisans retrouvèrent pourtant un peu de leur franc-parler.

— Deux échecs, dit Lespinouse. Deux graves échecs : *La Demoiselle-Agathe* et le *Young-Rombount*.

Le *Young-Rombount* était le second bâtiment

armé par les Hollandais et Perotto réunis. Il avait été pris quelques jours plus tôt par les Gênois et le représentant de Théodore avait été pendu.

— Bah ! dit le roi. C'est que les capitaines étaient des imbéciles. Je vais de ce pas en Hollande. Je reverrai mes marchands. Ils me sont restés fidèles et m'écrivent qu'ils tiennent à ma disposition de grosses sommes d'argent. Je repartirai avec des vaisseaux, toute une flotte, cette fois-là, armée en guerre.

— Mais, dit Lespinouse, êtes-vous sûr ?

— Bon Dieu ! quand je vous le dis...

— Son Excellence trouvera de l'argent, déclara Mezzetino avec un grand geste de la main suivi d'une révérence.

— Ma foi, dit Lespinouse en s'inclinant à son tour, je ne vois pas comment fait Son Excellence, car pour moi je n'en ai point et n'en saurais avoir... Votre Excellence en ferait-elle pousser d'entre les pavés ?

— Pourquoi pas ? jeta le roi, avec bonne humeur.

Proserpine qui n'avait pas encore parlé s'avança et fit une révérence dont on ne savait si elle était ironique ou sincère, comme tout ce que faisait cette fille. Elle fit remarquer d'une voix assez impertinente :

— Avec tout cela, monsieur, votre chancelier est mort...

Une ombre rapide passa sur le visage du roi. Mécontentement ? Ennui ? Chagrin ? Il comprit l'interruption comme un désir qu'avait Proserpine de souligner la défaite et tout de suite, il réagit :

— C'était un bon homme, dit-il d'un ton dégagé, et que je regrette fort. Eh bien... (on le vit réfléchir un instant, un long instant). Eh bien, chevalier de Lespinouse, je vous fais chancelier.

Et il toucha Lespinouse à la poitrine. Il n'y avait plus rien à dire qu'à saluer ce roi qui repartait en Hollande, avec de l'argent trouvé on ne savait comment, qui allait noliser là-bas des vaisseaux, tromper

des marchands, trouver des commanditaires, revenir en Méditerranée avec une flotte, des cargaisons, de l'argent, et provoquer dans les six mois qui allaient venir la rédaction de soixante rapports sur son compte, aux diverses Cours de l'Europe.

Il n'avait rien demandé aux deux, s'ils avaient la bourse garnie ou non, (chacun à son sens devait mener à ce point de vue sa chasse personnelle), ni s'ils étaient fidèles (cela allait de soi). Il avait nommé chancelier un d'entre eux, voilà tout. Mais quand il sortit ils se rangèrent derrière lui, lui faisant escorte. Alors, il prit la main de Proserpine qui, sur l'instant, ne se souvenait plus du comte Guagni, et, suivi de son nouveau chancelier et de Mezzetino, qui portait des paquets, il alla par de petites rues jusqu'à une chaise de poste qui attendait dans un faubourg au pied de deux peupliers. Il monta dans la chaise et Mezzetino avec lui. « Je t'emmène, coquin ! » Les deux autres se groupèrent à la portière. Ils trouvaient naturel que Théodore partît en leur laissant le soin d'enterrer Costa, et leur attachement se faisait plus fort de minute en minute.

— Ma chère amie, mes chers enfants, dit-il paternellement, quand il fut installé, et l'on ne voyait point son visage perdu dans l'ombre, tandis que sa voix était calme et presque basse, je sais que je vous conduis par une route douloureuse. Je ne veux pas que vous y détruisiez vos existences. N'est-ce pas assez déjà que mon bon Costa soit mort ? Ah ! tout à l'heure, poursuivit-il, j'ai été obligé d'agir en souverain, et sans doute vous n'avez pas vu l'homme qui pleurait sous le masque du roi... Peut-être ai-je eu tort, Lespinouse, de vous faire mon chancelier. Pourquoi suivre ma fortune ? Mes amis, mes amis, abandonnez Théodore, je vous rends votre liberté.

Le propos avait été souligné d'une émotion légère comme d'un trait tremblé.

— Jamais, dirent les autres, d'une seule voix.

Et dans l'ombre de la voiture, Mezzetino ajouta :

— Jusqu'au bout du monde, corbleu !

Quant à Proserpine, elle avait engagé tout son buste par la portière et se serrait contre le cœur du roi.

— Ah ! lui soufflait-elle à l'oreille, un mot de vous et j'abandonnerai tout : le Guagni et le reste...

Elle le disait du moins. Si elle le pensait, c'est une autre affaire.

— Point, dit d'une voix soudain changée le roi qui se souciait peu d'emmener Proserpine. Point, ma mie. (Et plus bas :) Veillez seulement, que le Guagni puisse en vous entretenant noblement, entretenir votre admirable compagnon. Quant à Théodore..., votre amant pour la vie, il est entre les mains de Dieu.

Et puis il repoussa doucement Proserpine dont la nuit cachait le trouble, et criant des « Adieu, mon brave ! adieu ma mie ! » fit signe aux postillons. Mais comme il roulait déjà sur la route de Florence, il sentit quelque chose de dur dans sa pochette et, à la clarté de la lune, il vit que c'était un scarabée d'or massif. Cela lui parut tel du moins. Pour juger de la valeur du bijou, il alluma un rat de cave et tapant sur la cuisse de Mezzetino :

— Trois cents gulden en Hollande, mon garçon, c'est le prix de ce petit animal, et voilà ce que donne pour notre entreprise, monsieur le comte Guagni, roi des cocus.

Et son rire vainqueur emplit la chaise et parut pousser les chevaux.

VI

S'EN REVIENT SUR UN BEAU NAVIRE...

Six mois après ces événements, le 16 août 1638, une barque joignit *l'Africain*, navire hollandais mouillé en rade de Cagliari, et le domestique du roi Théodore, Mezzetino, s'étant penché, poussa un cri. C'était Lespinouse qui tout bonnement s'en venait saluer le roi.

— Et se mettre à son service, ajouta le Cévenol, du bas de l'échelle.

Il y eut des hourrahs d'un bout à l'autre du bâtiment. Tandis que le roi, très content, montrant sa bonne figure majestueuse au-dessus de la rambarde, criait :

— Salut, mon fidèle !

Ici l'auteur interrompt son récit et tourné vers le public :

— Oui, oui, je sais, vous vous prenez la tête à deux mains. J'ai laissé Théodore à Livourne, en janvier 38, partant pour la Hollande, et le revoici en août sur les côtes de la Sardaigne. C'est lui pourtant. Sa chaise a couru les routes de Toscane, de Lombardie ; il a franchi les Alpes comme un Barberousse vaincu, il traverse la Bavière, Stuttgard le voit, Francfort, Cologne. Par le coche du Rhin, il arrive en Hollande. Non, les Hollandais ne sont pas effrayés. Ils l'étaient

avant l'arrivée du roi. Ils ne le sont plus. Ils ne sauraient l'être devant lui. C'est que ce diable d'homme porte toujours très haut la tête d'un vainqueur. Il défend bien, par exemple qu'on parle des deux échecs. On ne fait pas d'omelettes sans casser d'œufs, voilà son opinion. Au surplus, il prétend que les événements de 1737 ont fait comprendre leur devoir aux Corses. On va les trouver unis, aptes au commerce, reconnaissants envers les marchands de Hollande. Vite, des vaisseaux, des cargaisons ! Alors des capitaux sont trouvés, des cargaisons réunies, des vaisseaux armés. Comment ne le seraient-ils pas ? Perotto le banquier florentin est venu relancer Théodore en Hollande ; Théodore l'a embrassé, l'a pris par le bras, prié de venir jusque chez lui. Il ne s'agissait que de rendre à Théodore le petit service de compter louis par louis une assez grosse quantité d'or qui appartenait au roi. Perotto ne pouvait refuser, mais Tronchin, président de la Société formée pour le commerce avec l'île de Corse et l'exploitation des richesses naturelles de l'île s'en vint comme par hasard chez Théodore ce jour-là et fut fort édifié. L'argent était celui destiné à la levée d'un régiment étranger au service d'un prince d'Allemagne ; il avait été entreposé par Théodore durant une journée. D'où : sécurité de Tronchin et des autres, et de Perotto lui-même, ordre donné aux vaisseaux de mettre à la voile, départ du Texel, Manche, Atlantique, Gibraltar, la grande bleue... et voici notre homme.

Et le fou de Lespinouse à sa rencontre.

***

Cette arrivée d'une bonne épée ragaillardissait Théodore. En voilà un du moins qui n'avait pas peur et qu'il n'était pas nécessaire d'aller chercher à coups de trique.

— Voyez, criait-il aux Allemands embarqués, voyez qui va vous conduire. Ce seigneur a déjà fait la guerre sous moi en Corse, et taillé quelques croupières aux Gênois.

Lespinouse cependant grimpait comme un singe. Quand il fut en haut et qu'il eut baisé la main du roi, celui-ci l'emmena dans sa chambre et lui demanda comment il était venu.

— Par terre et par eau, dit le chevalier. Voyez, Sire, ma culotte et mon habit. Officier ou mendiant, on ne sait plus trop. Et je n'ai quasiment plus de bottes.

— Je vous en donnerai, affirma le roi.

— Tout Gênes, ajouta Lespinouse, tremble devant Votre Majesté, et toute la Corse espère en vous. Et madame la comtesse Guagni, car elle est comtesse, notre Proserpine (Hé ! hé ! fit Théodore qui laissa passer la familiarité), vous envoie ce petit acompte de mille ducats sur lesquels j'en ai peut-être joué et perdu cent, (Ce n'est rien, songea Théodore, pour la fortune des Guagni).

— C'est une bonne fille, dit le roi.

— On raconte, Sire, jeta Lespinouse, que ces quatre navires sont vôtres...

— C'est vrai, dit le roi, vous ne vous en étonnez pas, je pense...

Et tendant le jarret, il désigna :

— *Le Preterod*, capitaine Frentzel ; *l'Africain*, capitaine Keelmann ; *la Demoiselle-Agathe*, capitaine Petersen ; *le Jacob-et-Christine*, capitaine Roos. Soixante, quarante, seize et douze canons.

— Hé ! hé ! mais c'est une escadre...

— Quatre millions de cargaison, dit le roi.

— Peste !

(Il n'y avait à vrai dire que 400.000 florins, mais c'était l'habitude de Théodore de toujours exagérer un peu.)

— J'ai confiance en vous, dit encore le roi. Prenez

ce tabouret, Lespinouse, d'autant que vous êtes mon chancelier, et voyez-moi cette cargaison. Alors, il déplia un mémoire et leur lut :

« *Douze pièces de canon de vingt-quatre livres de balle ; trois mille six cents boulets ; trois grandes couleuvrines de dix-huit livres de balle ; sept cents boulets ; douze pièces de canon de douze livres de balle ; quatre cents boulets...* » Voilà pour l'artillerie, dit le roi.

— Nous prendrons Bastia et toutes les autres villes, dit Lespinouse.

Le roi fit un geste comme pour souligner l'hypotèse :

— *Six mille fusils dont deux mille avec baïonnettes ; mille grands mousquets et trois cent quatre-vingt mousquetons ; deux mille paires de pistolets...* » Voilà pour l'infanterie et la cavalerie.

— Sept beaux régiments d'infanterie, dit Lespinouse et au moins quatre escadrons. A joindre aux sept batteries.

— Attendez, dit le roi : « *Quatre-vingt mille livres de poudre à canon ; cent mille livres de poudre fine ; deux cent mille livres de plomb ; quatre cent mille pierres à fusil...* » Voilà pour les munitions.

— De quoi tenir un an la campagne, dit Lespinouse. La Corse est à nous, Sire.

— Plus, dit le roi : « *Cinquante mille livres de fer ; deux mille pics et autres outils ; quatre cents tonneaux avec des cercles de fer ; quatre mille livres de plomb en saumon...* » Bon, bon, ajouta-t-il, mais voici mieux, écoutez bien, voici pour les régiments : (Et avec un air gourmand comme s'il détaillait les beautés d'une maîtresse :)

« *Cinquante caisses de tambours ; une timbale ; vingt-quatre trompettes ; des habits pour deux cents gardes.* »

« *Six mille paires de souliers et de bas* », (vous voyez que les fantassins ne seront pas des va-nu pieds) ;

« *du cuir pour la valeur de trois mille florins ; de la toile pour mille paillasses et mille tentes ;* »

« *Bandouillières, fourniments, ceinturons, gibecières au nombre de deux mille ; trois cents fusils pour les officiers, trois cents couteaux de chasse ;* » (il s'interrompit quelques secondes et continua d'une voix plus grave :) « *Cinquante drapeaux et étendards* ».

— Bravo, interrompit Lespinouse, qui aimait assez le brillant, un par bataillon, ou même deux.

« *Six grandes seringues de cuivre, quatre cuves d'étain ; deux mille grenades chargées, sept cents bombes de bois chargées ; quatre-vingts tant coffres, malles que caisses contenant l'équipage du roi dont la maison est composée de cinquante officiers,* » (vous êtes le premier, monsieur le chancelier ! ajouta le roi.)

« *Un secrétaire, un commissaire, un maître d'hôtel, deux chirurgiens, deux valets de chambre, deux cuisiniers, deux écuyers, quatre chasseurs et six valets de pied...* »

Le roi se renversa dans son fauteuil :

— Qu'en dites-vous ?

— Merveilleux ! avoua Lespinouse. Moi, Sire, je vous prédis que non seulement nous enlèverons la Corse (vous comprenez bien qu'avec six régiments, quatre escadrons et sept batteries, la chose est facile), mais pour peu que vous conserviez ces vaisseaux-là (Lespinouse tapa du pied le pont) c'est au choix : ou bien vous vous saisissez de la Sardaigne et alors la Sicile n'est pas loin et le royaume de Naples vous tend les bras, ou bien vous vous rabattez sur Gênes elle-même. Pourquoi pas ? Ils n'ont ni plus armée, ni marine, ces marchands-là. Nous prenons la ville, hop là ! à la hussarde et moi qui vous parle, c'est bien le diable si, avec un bon millier d'hommes derrière moi, je ne vous sabre pas toute cette canaille usurière...

— Hé ! hé ! dit le roi, hé ! hé ! qui sait ? C'est à voir !

— C'est tout vu, déclara Lespinouse, mais Sire, ajouta-t-il, l'air soudain embarrassé, figurent sur votre liste des objets dont je n'ai pas saisi l'usage ; les six grandes seringues...

— Hé ! chevalier, expliqua le roi, c'est pour seringuer de l'eau forte dont j'ai fait bonne provision, dans les yeux des Gênois. Ruse de guerre.

— Stratagème digne d'Annibal, avoua Lespinouse en haussant gravement les sourcils. De l'eau forte... ah ! ah ! la bonne plaisanterie... (Et il se tapait sur les cuisses à grand bruit.)

Quand tout à coup, il bondit des deux pieds avec un air si funambulesque et si sérieux en même temps que le roi interrompit son rire...

— J'oubliais, dit le Cévenol.

— Quoi donc ?

— Savez-vous ce que m'ont proposé vos chers amis de Gênes ?

— De me tuer ? dit le roi.

— Mieux. De mettre le feu à la sainte-barbe de *l'Africain*.

— Peste ! dit le roi. Voyez les brutes !

— Naturellement, dit Lespinouse, j'ai refusé, mais je sais (il parlait lentement, ménageant ses effets) que le dix de septembre... oui, le dix... (nous sommes le dix, grogna le roi), en face de Cagliari... hum ! un de leurs agents... hum ! que je connais... montera à bord du navire... hum ! pour avant minuit...

— Onze heures quinze minutes, dit le roi, sa montre à la main. Continuez, monsieur de Lespinouse.

— Continuons donc, dit Lespinouse, mais l'épée à la main.

Dix minutes plus tard, l'agent était mis dans la cale et mis aux fers.

Mais là-dessus, le roi mettant au courant le capitaine Keelmann, commandant du navire et chef de l'expédition :

— Savez-vous, dit-il, monsieur, comment j'ai eu avis de la chose ? Vous allez rire, monsieur le luthérien... (Notez que le roi Théodore était luthérien lui-même). Eh bien, j'étais dans mon premier sommeil quand tout à coup, sainte Julie, patronne de la Corse, m'apparut et me dit...

— Ho ! fit le capitaine Keelmann en ouvrant une bouche énorme...

— Et me dit, poursuivit le roi : « Roi Théodore, lève-toi, prends ton épée, descends dans la cale. Un envoyé de tes ennemis s'y tient pour faire sauter le navire. »

— Ho ! fit à nouveau le capitaine.

— Voilà... conclut le roi.

***

17 septembre. Sorraco près de Porto-Vecchio, dont on voit au loin le rempart crénelé qui couronne la colline.

La baie s'arrondit mollement, cerclée d'une courte plage à pente douce. Le maquis commence presque aussitôt, semé de petits bouquets de chênes verts et de chênes-liège. Les vaisseaux reposent sur l'eau calme, à cinquante pas du rivage, mouillés sur deux ancres, le pavillon de Hollande à l'artimon et celui du roi à la misaine. Sur la plage quelques groupes de Corses, paysans ou bergers, tous des hommes, en assez petit nombre encore, les chaleurs étant rudes et la malaria tenace sur la côte et presque toute la population émigrée depuis le mois de juin à la montagne. Du pont de l'*Africain*, le golfe apparaît très bleu et désert, la ville toute petite, endormie et comme morte derrière ses remparts, le pays sec, tout en chênes et en oliviers, d'une couleur gris-vert, gris d'argent parfois, avec çà et là les taches blanches des rochers. Derrière une première étendue couverte d'arbres où

de maquis, on devine la montagne, droite, nette, brutale, sous le plein soleil.

Théodore songe qu'il y a deux ans et demi... un peu plus au nord, à Aleria... Roi, roi de ce pays... Sans doute... Il est roi... Il est maître... cette terre est à lui... A lui ? Allons, allons, titre ne vaut pas propriété. Ce qui fait la propriété, c'est la possession, la jouissance, et sans conteste. Les titres... objets de négoce, oui. Combien pourra-t-il tirer du sien ?

***

— Excellence, demanda soudain le capitaine Keelmann, quand débarquez-vous ?

Théodore ne l'avait pas entendu s'approcher. Il sursauta, releva la tête.

— Plaît-il ? Quel est ce ton ?

Le roi était sur le pont, entouré de ses officiers, et Keelmann seul en face de lui et le chapeau à la main, mais avec ses quarante hommes d'équipage à portée de la voix. Tout de suite le roi vit que le visage était dur et l'homme décidé.

— Bon ! dit Keelmann sans se troubler, c'est le ton d'un capitaine hollandais et aussi celui d'un marchand.

(Car il avait mis cent mille florins dans la combinaison.)

— Cela se voit, dit le roi en tournant le dos.

Le capitaine demeura un instant interloqué, puis bondissant sous l'insulte :

— Or çà, cria-t-il, pour qui me prenez-vous ?

Le roi, pourpre de colère, avait fait volte-face. Ses officiers, Lespinouse en tête, s'étaient précipités, mais le second du bateau accourait de son côté au secours de son capitaine, et tout l'équipage derrière lui comme si la comédie eut été réglée d'avance. Quelques-uns des matelots avaient la hache à la

main, ou le pistolet, ou le couteau à éventrer le poisson. Un instant on put croire au massacre. Heureusement le Hollandais leva le bras, et recommença à pérorer :

— Pour qui me prenez-vous ? criait-il. Cent mille florins, entendez-vous ? que j'ai mis dans l'affaire. Et vous croyez que vous ne descendrez pas à terre et que vous ne ferez pas le commerce comme nous avons convenu ? Le diable me torde le cou si demain vous n'êtes pas là-bas. J'aimerais mieux mettre *l'Africain* au sec que de vous remmener sans que vous ayez rien fait, mauvais homme !

— Paix ! dit Lespinouse, paix, capitaine !

— S'il me plaît ! cria le Hollandais en mettant l'épée à la main.

Ses hommes, se faisant de petits coups d'œil, donnaient l'impression de se préparer à l'attaque, et se rapprochaient sournoisement. Alors Lespinouse dégaina et plusieurs Allemands aussi. Le roi était sur le pont arrière, tout contre le plat-bord et en grand danger d'être bousculé et jeté à l'eau. Il caressait de la main le pommeau de son épée, mais sans la tirer. Tout à coup, coupant d'une voix nette les cris, les injures et tout ce tumulte grossier :

— Je croyais pouvoir être libre de descendre à mon heure et de mener ma politique à mon gré, dit-il, mais puisque l'on prétend me la dicter, j'accepte de descendre dès demain, étant bien entendu que je ne réponds point des incidents.

Ainsi cédait-il sur le principe, mais d'un tel mouvement qu'il semblait plus roi que jamais. Keelmann radouci, mit l'épée au fourreau, s'approcha, dit que tout était bien, et prétendit parler cargaison, florins et le reste.

— Inutile, capitaine, dit le roi d'un ton encore plus tranchant, inutile. Faites préparer tout pour demain...

Et il se retira dans sa chambre avec un grand air de majesté.

Le 18 septembre, à trois heures de l'après-midi, Théodore débarqua. Il était assez magnifiquement vêtu, mais point à la turque, comme deux ans auparavant ; il avait pourtant encore son épée et sa canne. La chaloupe était pleine de gens, il en vint aussi dans les deux canots, en sorte que plus de trente personnes furent bientôt à terre. Plusieurs milliers de Corses étaient réunis sur le rivage, hommes presque tous, dans leur accoutrement habituel, avec des fusils. Ils firent salve sur salve avec des cris de joie et des « *Eviva !* » Beaucoup baisaient la main du roi ou bien s'avançaient sur son passage, mettaient genou en terre et acclamaient son nom, en ôtant d'un grand geste leurs bonnets. Les Hollandais étaient fort étonnés et Keelmann surtout, de toute cette popularité. Les chefs s'en vinrent parler à Théodore et il les réunit autour de lui en un petit groupe de chapeaux bas qui étaient très fiers, et se retirèrent après la conversation, avec des airs de possesseurs de secrets.

Un peu plus tard, on attacha à un pieu le Hollandais payé par Gênes (le prix était de deux mille genovésines) pour assassiner le roi durant la traversée et qui de fait avait essayé de mettre le feu au navire. On le fusilla. Ce fut une équipe de matelots qui se chargea de ce soin. Les Corses regardaient cette exécution sans manifester de grands sentiments de haine ou d'indignation. Devant le cadavre Théodore leur fit un petit discours. Mais ces paysans ne semblèrent pas très impressionnés par ce déploiement d'autorité et cette justice sommaire. Ils ne devaient pas y voir l'attribut essentiel du pouvoir souverain. Alors Théodore réunit à nouveau les chefs et dit :

— C'est sainte Julie, patronne de la Corse, qui m'est apparue durant mon sommeil pour m'avertir du dessein de ce criminel.

Les chefs hochèrent la tête avec politesse.

— C'est un miracle ! conclut Théodore. Avez-vous vu souvent des miracles ?

Il s'attendait à ce que les chefs répondissent que non, mais chacun en aurait pu conter dix et il n'y avait si piètre capitaine qui n'eut vu ressusciter quelqu'un. Quant aux songes annonciateurs, c'était en Corse monnaie courante. Théodore détourna la conversation en déclarant que l'exécution serait rendue publique en Europe par le canal du *Mercure historique et politique de Hollande.*

— Même, ajouta-t-il, je dirai que le traître a été empalé.

Sans doute il trouvait cela plus royal. Les chefs alors le prièrent de les nommer dans cette relation. Il promit, avec bienveillance, qu'il le ferait. La nouvelle que Théodore débarquait avait amené toute une multitude. Plus de deux mille hommes s'en vinrent baiser la main du roi. Les plus familiers lui demandaient de distribuer tout de suite les armes. Luca d'Ornano, le plus grand chef du Sud, était parmi eux avec deux prêtres. La nuit tombait. On forma le camp. Des multitudes de feux s'allumèrent sur les pentes. Keelmann était fort ennuyé ; il aurait désiré moins de manifestations et plus de bonne entente marchande.

Il faut voir au début de la nuit Ornano, Keelmann et le roi debout au centre du camp, formant groupe souverain tandis que des centaines d'hommes armés fixent sur eux des regards aigus.

— Voyons, qu'apportent-ils? demande Keelmann. Serons-nous payés en argent ? Y aura-t-il échange ? Et contre quoi échangerons-nous ? (montrant Ornano) Demandez à ce gentilhomme...

Il vient de parler anglais, et Théodore aimablement tourné vers Ornano, en italien :

— Cher seigneur Ornano, le capitaine affirme que

demain 3.000 fusils seront débarqués et répartis.

Ornano s'incline, rend grâces, toujours en italien et Théodore, en anglais cette fois-ci et tourné vers Keelmann :

— Cher capitaine, le seigneur Ornano affirme que vous allez recevoir du plomb argentifère en quantité, de quoi couler vos vaisseaux, et puis du liège, de l'huile et du miel. Un peu de patience...

Là-dessus, Ornano et Keelmann, bernés tous deux, s'embrassent.

***

Théodore devait continuer jusqu'au 23 à mentir en hollandais et en italien, jouant une scène de Molière à toute heure du jour. S'il avait été seul, il aurait tout distribué (et tant pis pour les Hollandais), constitué ainsi son armée, enlevé Porto-Vecchio, occupé le sud de l'île, et de là marché sur Corte. Mais Keelmann était là qui voulait vendre. Vendre ? Théodore ne demandait pas mieux, mais à qui ? Vouloir vendre, c'était renoncer à tirer parti de tout cet armement. Il le savait bien ; il connaissait les Corses, paysans dépourvus d'argent, bien incapables par ailleurs d'amasser assez de marchandises pour payer en nature et ne voulant que louer leurs courages pourvu qu'on leur assurât des armes et des munitions. Toutefois le Hollandais finit par accepter qu'on donnât cent fusils comme appât et pour gagner du temps. Là-dessus, Lespinouse durant la nuit du 22 au 23 propose au roi de partir pour l'intérieur avec lui, Mezzetino et quelques volontaires et de s'en tirer avec les cent fusils en question, sans oublier l'amitié d'Ornano. Ils étaient sur le pont désert de l'*Africain*.

— Quoi ! dit l'aventurier, nous formerons une bande, et puis, à la grâce de Dieu ! Après tout, ces gens-là vous aiment, et vous êtes le roi.

— Peuh ! chevalier, vous voulez rire, je suis roi tant que je paie ou que je fournis des armes. Si je vous écoutais, au bout de huit jours ils me pendraient

— Cela, dit gravement le Cévenol, ne se serait jamais vu. Charles d'Angleterre a perdu la vie par la hache.

— Que parlez-vous de hache ? cria le roi qui se détourna et conjura le sort en dirigeant l'index et l'annulaire tendus, les autres doigts étant repliés, vers les quatre points cardinaux...

— Bon, Sire, ne vous fâchez pas. Alors, laissez-moi cette nuit avec une cinquantaine de Corses, enlever vos vaisseaux à l'abordage. Nous massacrons les équipages ou nous les réduisons à merci, nous distribuons les armes, formons les régiments que nous avons dit, et en avant !

Le roi refusa. Ce n'était pas un homme de guerre. L'enlèvement de la cargaison, la distribution des armes, la constitution d'une armée, où tout cela menait-il ? à une entrée en campagne... Il fit la moue. Au fond, ces rochers n'étaient pas sa patrie. Il se souciait fort peu de recommencer l'aventure de 1736 et sans même une Proserpine pour lui tenir compagnie. Non, non, une affaire ! une affaire ! Le Cévenol haussa alors les épaules et se retira. Des feux innombrables battaient encore d'une aile lumineuse et légère sur les collines. Au loin, on devinait Porto-Vecchio qui veillait. Et Lespinouse alla se coucher avec la philosophie d'un vieux soldat, car il savait maintenant que quoi qu'il pût lui arriver de favorable, le roi ne débarquerait pas.

***

Parbleu non, il n'avait pas débarqué. Keelmann lassé avait mis à la voile, piqué vers le Sud, franchi les Bouches, piqué vers le Nord et l'on était mainte-

nant au fond du golfe d'Ajaccio, Le roi paraissait avoir échoué dans sa tentative de négoce ; il avait réussi à regrouper des partisans, à faire éclater son nom sur un point de l'île, à donner quelques fusils, à déterminer un mouvement de reconnaissance, en tout cas à ne point se faire oublier.

Il méditait quelque chose d'assez grand qui était de s'approprier le navire et sa cargaison et avec cela de s'agiter en Italie en usant du nom de la Corse, et des sursauts des Corses.

Il s'entendit donc avec le second qui était un assez mauvais garçon. Et dans le golfe d'Ajaccio, comme Keelmann et deux de ses officiers avec quelques hommes s'étaient mis dans quatre barques pour aller reconnaître la côte où l'on pensait pouvoir négocier, le roi jeta dans une pinque un pseudo-colonel qui était de ses parents, Lespinouse, quelques officiers et une vingtaine d'hommes recrutés au Texel parmi des déserteurs de tous pays.

On était en fin de journée. La pinque et les quatre barques dansaient sur la lame au fond du golfe, à vingt pas de la grève. La pinque était le *Jésus-Marie-Joseph et les âmes du Purgatoire*, patron Roch Malato. On voyait au loin Ajaccio dont clignotaient déjà les rares lumières. Soudain les navires du roi Théodore, battant pavillon hollandais, parurent glisser vers l'ouest. Il y eut des murmures, puis des clameurs à bord des embarcations, mais quand on vit les navires profiter de la brise du soir pour courir franchement vers l'ouverture du golfe et doubler la tour de Chiavari, les malédictions se firent forcenées. Ainsi, soucieux de donner quelque apaisement aux Corses, Théodore, maintenant, jetait à la côte trente-cinq hommes, dont Lespinouse, espérant que la renommée grandirait leur petit nombre et leur prêterait des exploits.

Sur le pont du navire hollandais, d'où l'on enten-

dait le jurement des mercenaires et même leurs cris, l'habile homme cependant voyant les barques se fondre dans la nuit plaignait grandement les camarades.

— Mezzetino, disait-il, soutiens le courage de ton roi. En vérité, pouvais-je faire autrement ? Je me demande, mon ami, ce que dirait un homme d'esprit médiocre de mon attitude d'aujourd'hui. Heureusement que si le colonel est très bête, et Keelman tout à fait grossier, Lespinouse est gentilhomme et a du sens commun. Pour la canaille, cela n'a pas d'importance. Mais quel ennui que d'être roi ! On passe pour égoïste à tout bout de champ. Pourtant il me fallait bien envoyer des secours à mes Corses fidèles, ne fût-ce qu'en apparence, et il est clair que j'ai dû obéir à la raison d'État.

Il eut un long regard apitoyé vers le fond du golfe, et, comme deux officiers du navire passaient, il leva les mains vers le ciel.

— Devant Dieu qui me voit... soupira-t-il comme pour lui-même.

Mezzetino s'inclina respectueusement, surveillant de l'œil les deux hommes et tout à coup, touchant le bras du roi :

— Personne ne regarde plus Votre Majesté.

— Bon, dit le roi.

Il rabattit ses mains sur la rambarde, contempla le jeu de la lune sur les flots noirs où n'apparaissaient plus les barques, siffla un air de gavotte et tournant vers son valet une figure épanouie :

— Si nous allions souper ! dit-il.

***

Deux mois plus tard, le colonel parent du roi, chef d'une petite troupe de vagabonds hâves et déguenillés qui mendiaient leur pain, ne songeait qu'à se

rendre, et se rendait aux troupes du roi de France.

Si le roi avait su cette fin, elle lui aurait plu à l'extrême. Malheureusement il avait dû à ce moment-là se réfugier lui-même à Rome, chez madame Angélique Fonseca, prieure du couvent des saints Dominique et Sixte, et sa partisane forcenée. Et il y demeurait en compagnie de Mezzetino, sous l'habit franciscain.

VII

SA MAJESTÉ CHEZ LES NONNES

Comme on voit, on aurait raison peut-être de comparer notre Théodore à tels grands hommes du journalisme ou des affaires qui coulent successivement sous eux dix affaires ou vingt journaux. Parfois ils meurent dans la misère ou finissent à Cayenne. D'autres fois, ils deviennent sénateurs. Echecs ou réussites qui ne présentent d'ailleurs qu'un médiocre intérêt. Victoires, défaites, mots synonymes. Savoir si l'on finira sur Austerlitz ou sur Waterloo, bon pour les sots de s'en préoccuper. L'essentiel est d'agir. Sous une apparence de gentilhommerie, Théodore est homme d'affaires. Rarement ces hommes-là attendent qu'une affaire ait sombré pour sauter sur une autre, comme un bon cavalier fait d'un cheval fatigué, sur un cheval frais. Quand la bête croule et qu'ils n'en ont qu'une, ils vont à pied quelque temps comme Voltaire le conte du roi Charles XII, professeur justement de Théodore. On sait l'histoire. Charles allait de Turquie en Poméranie, au plus court, à travers l'Europe. Düring, son compagnon, rattrapa un beau matin, « *au point du jour le roi de Suède qui, ne pouvant plus faire marcher sa monture, s'en allait de son pied gagner la poste prochaine* ». Il allait vers le

cheval frais. D'autres l'attendent venir sous l'orme. Ainsi Théodore en cette fin de 1738. Il vient de voir s'écrouler l'espoir que sa croisière hollandaise lui avait permis d'édifier. Comme le roi allait à pied, lui se fait capucin. C'est aussi pour gagner la poste prochaine, et les chevaux frais.

A Paris, on voit parfois nager dans le désœuvrement, de ces hommes qui ont été maîtres de six ou de huit pages, quotidiennes s'entend. Ils affichent un nom, un titre, de l'expérience, du crédit, de la réputation, quelques amis, mais ne bougent pas, laissent dire, observent. Ces solitaires attendent de l'argent pour repartir comme le laboureur de la pluie pour labourer. Et puis soudain ils sortent de leur thébaïde pour se rejeter dans la bataille jusqu'au jour où ils sont définitivement mis au rancart, ce dont (comme Théodore) ils ne veulent jamais convenir. On pourrait en nommer vingt.

Voyons cependant notre homme dans son couvent.

***

— Voici la révérende, grogna Mezzetino en secouant la porte.

Théodore dans sa chambre grogna à son tour. Il était en corps de chemise et fort occupé avec une dame. Il passa sa robe de capucin et poussa la dame sous le lit. Puis il tira le verrou, en sorte que lorsque, quelques instants plus tard, la révérende Angélique Fonseca, prieure du couvent des saints Dominique et Sixte, gratta, Théodore put venir ouvrir.

C'était une dame de cinquante ans peut-être, en habit monastique, une figure jaune, émaciée, où brillaient de beaux yeux noirs.

— Sire, dit-elle en faisant une grande révérence, monsieur votre neveu est là...

Théodore manifesta quelque joie. Ce neveu-là,

Frédéric, était une bonne bête à épée, fort capable de conduire un coup de main et de réussir une descente.

L'instant d'après d'ailleurs, le neveu arrivait. Un garçon solide, bien râblé, pas plus emprunté qu'il n'était nécessaire, vêtu d'une façon toute militaire et portant l'épée. Le roi lui donna l'accolade, s'assit, fit asseoir la révérende tandis que le neveu demeurait debout. Et, après quelques politesses, le conseil de guerre commença.

— Mon Dieu, dit Théodore, c'est bien simple, je dois avoir un de mes officiers dont on m'a dit qu'il était du côté d'Aleria, et que cet imbécile de colonel, mon parent, a abandonné je ne sais pourquoi. Il faudrait débarquer dans ces parages. D'autant que je vous pourrai donner (continua-t-il en se tournant vers le neveu) des lettres pour certains de mes amis corses.

Théodore n'avait plus beaucoup de pions, mais il n'oubliait aucun de ceux qui lui restaient : Lespinouse, son neveu, la sœur Fonseca...

Il expliqua gravement l'état des lieux ; on convint d'écrire des lettres, on en discuta les termes, on parla barques, hommes, armes, munitions, argent, et, dans le débat qui fut long, Théodore montra beaucoup de feu, et une connaissance précise des hommes et des choses. La révérende remarqua qu'il se plut à pousser quelques développements oratoires d'ordre politique et qu'il ne manifesta aucune crainte de l'avenir, ni même aucun souci quant à l'opération projetée.

Il lui arriva même d'en parler comme d'une chose déjà faite, d'une opération déjà accomplie, tellement il ne se permettait point d'envisager l'échec. Quelques objections présentées par lui-même et qui paraissaient fortes furent anéanties avec une rapidité déconcertante. D'habitude, il imaginait avec une si grande violence et dépeignait ses imaginations avec une si

vive éloquence que ses auditeurs avaient le sentiment de tenir en mains l'objet convoité. C'était là son plus gros, peut-être son seul atout. Mais il en arrivait à se tromper lui-même et à marcher à grands pas en toute confiance sur la nuée qu'il avait créée et à laquelle il finissait par trouver les apparences du réel. Il ne manqua pas cette fois là d'être lui-même, et la nuit tombait quand la révérende et le neveu se retirèrent, l'un et l'autre très raffermis.

***

Quand il eut cessé d'entendre leurs pas, Théodore tira la dame de dessous le lit. Elle était toute rouge et tout ébouriffée, et son premier mouvement, agitant les bras, fut de s'écrier :

— On a parlé de roi... on a parlé de roi...

Théodore n'eut seulement pas l'air d'entendre, et sourit. Elle se dit que ce gros moine était un homme puissant, quelque ambassadeur déguisé.

— Ah ! monseigneur ! dit-elle à tout hasard.

Théodore ne bougea pas, mais son regard signifiait une moquerie telle que la dame eut quelque sentiment de la vérité et comprit qu'elle avait un roi devant elle. Les traits, le port, les gestes, la voix, les manières, tout, du coup, fut transfiguré, ou plutôt, la figure éternelle de la Royauté se substitua aux traits passagers du monarque...

— Sire ?

Et elle tomba à ses genoux.

En vain Théodore essayait-il de la relever ; elle n'y consentait point, baisant les mains du pseudo-capucin et se répandant en protestations de fidélité. Elle avait couché avec un roi ! Il lui semblait que son plaisir en avait été double. Tout son corps en tressaillait d'aise. Comment pouvait-on coucher avec un roi ! Et pourtant cela avait été... Et puis, ces plans poli-

tiques ! Elle n'y avait rien compris, roulée dans la poussière, contre le mur, mais des mots demeuraient dans sa tête, de ces mots familiers aux princes... Roi... roi... un roi... A vrai dire elle connaissait mal la Corse et si c'était grand ou petit, peuplé ou désert, mais un roi est un roi...

Et dans la chambre emplie des souffles du soir, elle demeurait pâmée, abattue sur cette poitrine westphalienne, écoutant battre ce cœur qui lui semblait aller au rythme des tambours du grand duc... Un roi, mon Dieu ! un roi ! un roi ! un roi !

***

Par la suite, elle confia ses bijoux à Théodore pour qu'il les engageât. Il promit de les retirer dans les huit jours. Il y avait quelques diamants, mais surtout beaucoup de pierres de couleur qu'elle avait héritées de son oncle, chevalier de Malte, amateur de pierreries, qui tenait lui-même tout cela en bonne partie de prises sur les Barbaresques, et pour le reste s'était ruiné à broder ses gilets d'émeraudes, de turquoises et de saphirs.

Un peu après qu'elle venait de lui remettre tout le lot, Mezzetino entra chez son maître et regardant tout cela que le roi avait placé dans une espèce de bol en faïence de travail italien eut un bon sourire et dit :

— Alors, nous voilà riches ?...

Le roi le regarda sans mot dire.

— Maison à Rome, petite villa dans la banlieue, dit Mezzetino. Je deviens votre secrétaire-chambellan. Vous prenez un nègre, plus un valet. Tenez-vous à vous marier, car enfin ceci ne vous vient pas du Pape ? Epousez-la. Deux femmes de chambre pour elle. On trouve ici cela pour presque rien. Un cocher

que j'oubliais. Le carrosse et les deux chevaux. Voilà une maison montée.

Il se jeta dans un fauteuil, tandis que, se soulevant à moitié et les deux mains sur les bras de son siège, le roi le regardait avec une attention déjà irritée.

— Oh ! dit Mezzetino, merci mon Dieu ! et vous aussi, seigneur Jupiter. Nous voilà sortis d'embarras. Adieu l'Europe, et les postes, et les bateaux, les Hollandais et les Corses, les batailles et les créanciers, les coups de bâton et d'épée, adieu la misère ! Voici au feu des saphirs, des émeraudes et des rubis, la médiocrité dorée du poète qui flambe !

— Quoi ? dit le roi, quoi ? misérable, c'est de me déshonorer que tu me conseilles ?

Le roi venait de se lever. Mezzetino aussitôt tourna casaque, mais si vite qu'il eût fait, le roi avait été un peu plus prompt. Le premier coup de canne tomba sur l'omoplate, le second fut paré par l'humérus du même côté qui en souffrit, puis Mezzetino, ayant pris l'escalier, reçut un magistral coup de pointe que l'on put dire sacré, car ce fut l'os de ce nom qui fut touché, lequel est très douloureux. A peine était-il au bas de l'escalier :

— Remonte, cria le roi.

Et comme l'autre s'arrêtait sur la première marche.

— Me vendre tout cela, dit le roi, dans le plus bref délai possible et au meilleur prix. Et ne me filoutez pas, mon maître, je sais ce que ça vaut.

***

On vendit tout et avec le produit on acheta, comme Jaussin raconte : « *de la poudre, quelques fusils, des bayonnettes, des pistolets, des pots-à-feu... des habits verts doublés de jaune et des habits jaunes doublés de vert, avec quelques ceinturons, du fer, des clous, quantité*

de sel, des bas, des souliers ». Le roi chargea son neveu de faire transporter cela sur trois pinques à destination de la Corse, et ajouta quantité de lettres, de décrets, de recommandations, d'adjurations, de quoi satisfaire mille amours-propres et faire lever dix mille ambitions.

Quand enfin, près de partir, le neveu vint voir l'oncle pour la dernière fois, il trouva Théodore devant une assez curieuse sculpture. C'était un saint de bois trouvé dans le grenier du couvent et qui pouvait avoir la taille d'un enfant de cinq ans. Le visage était large, barbu, le nez gros, l'œil un peu saillant. Théodore l'avait fait retoucher par un sculpteur du quartier, faisant tomber la barbe et donnant au menton et au cou l'allure de son cou et de son menton. Et puis revernir et repeindre. L'image paraissait ainsi, celle naïve et grossière du roi. Alors Théodore lui avait fait faire une petite perruque rousse, puis vous l'avait fait habiller comme une poupée de petite fille, en gentilhomme, d'un habit bleu et de grosses bottes, et par-dessus l'habit il avait fait tailler et mettre une robe turque avec de la fourrure au bas et aux poignets. Et le chapeau enfin. Et puis l'épée, copie de la sienne, pendue à l'épaule par un petit baudrier.

Théodore embrassa Frédéric et lui montrant la statue précisa qu'il y avait là un roi tout à fait présentable...

— Une idole royale, mon neveu, que vous pouvez exposer à la vénération des peuples et qui ne manquera pas de leur être fort utile les matins de batailles. Emportez-la.

Déjà les moniales se précipitaient et, tout en génuflexions, prenaient l'idole, la mettaient sur un brancard et la transportaient en chantant jusqu'au carrosse. L'abbesse, crosse en main, Frédéric, tête nue, suivaient. Théodore, d'une fenêtre, avait pris l'air de Louis XIV pour considérer le spectacle et mettait dans l'affaire une pointe de majesté.

Puis, son devoir ainsi accompli vis-à-vis des Corses qu'il entretenait à peu de frais dans le souvenir de sa monarchie bienfaisante, il dit adieu au couvent et s'en alla par la route de Naples, avec tranquillité.

Cela pouvait se passer vers la fin de 1738, et c'est un conte assez philosophique, bien qu'on en trouve beaucoup de même farine dans la vie du roi Théodore.

VIII

L'ADIEU A L'ITALIE

Au cours de ce long chapitre, on ne verra pas d'abord le roi. Mais qu'il soit présent dans vos pensées, comme il l'est dans le cœur de tous ses partisans. Lui, bataille entre Rome et Livourne. Le matin pour sa matérielle et l'après-midi pour son trône. Les Cours parlent de lui ; les Hollandais hochent la tête derrière leurs comptoirs quand son nom tombe dans leurs boutiques ; à Rome, au couvent des sœurs Fonseca, une véritable agence de renseignements est installée ; enfin en Corse, on parle aux veillées, autour du feu central, tandis que le vent siffle au dehors... d'un roi en habit turc, pair de France, lord d'Angleterre, grand d'Espagne, baron du Saint Empire et prince du Seuil romain, qui jetait jadis les pièces d'or, n'a fait que passer, et reviendra sauver la patrie...

Cependant des hommes extraordinaires dont ce diable de Lespinouse qui semble né pour cette vie de loup, forment sous le commandement de Frédéric de Neuhoff, neveu de Théodore, et du curé Michel-angelo de Zicavo, une troupe qui un instant fait figure d'armée et, avec pour enseigne le saint de bois envoyé par le roi, tient durant huit semaines contre les troupes de Maillebois, jusqu'à ce que l'hiver ait

raison d'elle. Alors, les Corses rejoignent leurs foyers, le curé se soumet, Frédéric se rend, et Lespinouse, plus heureux, bien que la culotte en pièces et le reste en morceaux, débarque à Livourne, le saint de bois sous le bras.

***

Quand il toucha du pied le quai :

— Maudite ville ! s'écria Lespinouse, Mortdieu ! vais-je y passer mes jours ? Ma parole, chaque fois que j'y reviens, c'est plus pouilleux, s'il se peut. J'étais parti pour être lieutenant-général, je me serais contenté d'un régiment, mais je vois bien que je n'aurai ni une compagnie, ni un ducat, tant que je suivrai ce compère-là.

A ce moment, et comme il délibérait s'il se livrerait au brigandage, à la mendicité, à la grivèlerie ou au stellionat, la silhouette de Ruffino, le moine livournais, se profila à l'entrée d'une venelle. Sauter dessus, l'embrasser, le bourrer de coups de poing amicaux, le conduire à la taverne, le faire boire et boire avec lui, rien de plus naturel. L'autre, tout heureux, lui conta qu'il était sorti des prisons ecclésiastiques où il avait été jeté comme alchimiste, mais qu'il avait réussi dans l'essentiel de ses recherches.

— Encore quelques ducats, dit-il, pour reconstituer mon matériel... (baissant la voix) et je fabriquerai de l'or...

Il parlait lentement, posément, en caressant sa barbe, en clignant de l'œil avec malice. Un silence tomba dans ce coin sombre de la trattoria entre ce cavalier aux habits déchirés et le Ruffino barbu qui grommelait, hochait la tête, avec un air secret, l'œil fixe et l'attitude conspiratrice en diable. Enfin Lespinouse :

— Ah ! et que comptez-vous faire, beau moine, de cet or ?

— Je libèrerai la Corse, dit le moine, et serai évêque...

— Voyez-vous ça ? dit Lespinouse. Et où trouverez-vous les écus pour avoir fours et cornues ?

— Chez la comtesse Guagni... dit noblement Ruffino.

— Ah ! coquin, dit Lespinouse en le prenant par la barbe et par les épaules, ma maîtresse !...

— Paix, paix, monsieur le chevalier. La discrétion est vertu cardinale, ou peu s'en faut.

— Vive la reine de Corse ! hurlait Lespinouse. Hop là ! du vin ! le moine régale...

La servante apporta du vin, fiasco et fiasco. Lespinouse avait bien besoin de faire amitié avec un Chianti perdu de vue depuis longtemps. Ruffino donna des précisions sur les Guagni qui remontaient selon lui à la fameuse comtesse Mathilde.

— Ainsi donc, la voilà comtesse, conclut Lespinouse, en se levant. Elle s'est fait épouser. Ça ne m'étonne pas. Proserpine était destinée à de grandes choses, et d'abord à tomber sur un Plutus. Allons, conduis-moi vers elle, et vivement ! et considère-toi, jusqu'à nouvel ordre, comme un sourire de la Fortune...

Ils marchèrent quelque temps en silence, se donnant le bras, Lespinouse avec sur l'épaule sa statue de bois, qui d'ailleurs n'avait plus de chapeau, et ils s'arrêtèrent devant le palais Guagni, une espèce de grande construction massive et grise sur le seuil de laquelle un suisse jaune et rouge se croisait les bras.

— C'est ici ! dit Ruffino.

Lespinouse prit un air grave, considéra un instant le palais et frappant de la main l'épaule du moine :

— Moine, souviens-toi qu'il y a un Dieu... La preuve ! ajouta-t-il en montrant le palais.

***

Proserpine était devenue comtesse. Demeurée bonne fille, elle jura de faire entrer son ami au service du Pape et le comte Guagni déclara au chevalier qu'il aurait une sous-lieutenance dans la garde du Pontife en attendant mieux.

Comme ils achevaient de souper, arriva un envoyé du grand-duc et le comte passa pour le recevoir dans son cabinet. Guagni revint un moment après en levant les bras au ciel :

— Notre homme, est chez le grand-duc, qui m'envoie un courrier tout exprès pour que je le renseigne.

— Quel homme ? dit la comtesse.

— Hé ! de qui voulez-vous qu'il s'agisse, sinon de Théodore ?...

Autour de la table l'étonnement se donnait libre cours, tempéré cependant par une certaine admiration. Ainsi, Théodore était à Florence et qui plus est chez le grand-duc, et en train de manigancer encore une affaire. L'étonnant personnage ! Le comte évita en homme de bonne compagnie, de rien dire qui pût marquer que c'était par la comtesse qu'il pouvait savoir quelque chose. Elle ne lui laissa pas le temps de rien demander.

— Bon, dit-elle, eh bien de quoi s'agit-il ? Du royaume de Corse, toujours ! Théodore l'a voulu pour lui, et puis il a voulu en faire argent, et maintenant il veut le passer à quelqu'un. Hé, mon ami, il faut dire au grand-duc la vérité.

— Oui, dit le comte, mais quelle est la vérité ? Que Théodore est un aventurier, ou qu'il est un homme de talent ? Qu'il tient la Corse ou qu'il ne la tient pas ? Qu'on peut faire marché avec lui

ou non ? Qu'il est honnête ou achetable pour cent écus ?

— Qu'il est allé dans l'île, mon ami, dit la comtesse avec feu. Qu'il y est demeuré huit mois. Qu'il a été couronné. Qu'il y a entrepris quelques actions militaires... établi quelques lois dont plusieurs sont bonnes. Et puis qu'il en est parti faute de ressources, non sans avoir donné les preuves d'un génie singulier.

— Oui, oui, faisait le comte en se promenant de long en large et en dodelinant de la tête.

— Qu'il a bien des talents, car il en faut pour concevoir seulement l'idée de se faire roi de Corse, de l'audace, de l'imagination, du courage, beaucoup de subtilité. Qu'il doit lui rester là-bas des amis comme il en reste toujours à qui a osé, et que le prince qui voudrait sérieusement conquérir l'île et se faire roi des Corses aurait intérêt à s'attacher Théodore, sous condition de le tenir fortement.

— Oui, oui, faisait le comte, sans doute, vous avez bien raison...

— Voulez-vous que l'on vous fasse de tout cela un petit mémoire où l'on balancera si bien le pour et le contre que vous n'y serez point compromis dans aucun des deux cas...

Le comte se jeta sur les mains de sa femme qu'il baisa, l'assura qu'elle était la plus belle comtesse de la terre et Lespinouse entama tout aussitôt sous la dictée de Proserpine la rédaction d'une notice qui fut finie avant le dîner et dont le grand-duc pouvait dire plus tard qu'elle avait la précision d'un bon rapport et l'agrément d'un conte.

***

Malgré tout, l'accueil du grand-duc ne fut point très chaud. Mais cette froideur était peut-être

voulue pour obtenir tout à meilleur compte. Le grand-duc avait été bien disposé par le rapport du comte Guagni et sans doute il était homme à s'engager ce soir-là si un incident qui ne pouvait pas d'ailleurs ne pas se produire, ne l'avait pas fait se rétracter comme un escargot dont on touche les cornes.

Théodore venait d'être introduit dans cette pièce qu'il connaissait bien, cette *Retirade* où le grand-duc recevait les aventuriers, et méditait on ne savait quelles entreprises compliquées et obscures. François de Lorraine était assis et couvert, les yeux sur la table, la lèvre pendante, l'air ennuyé.

Théodore s'était avancé, couvert lui aussi et, comme le grand-duc, il avait touché son chapeau. Rien de plus.

— Plaît-il ? jeta l'autre, debout de rage. Dois-je sonner ? Il tremblait de tout son corps maigre, mais il ne fit aucun mouvement pour appeler.

— Quand nous nous sommes vus pour la dernière fois, dit Théodore, sans lui donner de l'Altesse, j'étais un baron allemand, je suis roi aujourd'hui.

— Roi ? dit François de Lorraine, en tremblant un peu plus... Roi ? répéta-t-il... (Et il ricana furieusement comme une femme hystérique) Roi ? Le beau roi ! Vraiment ! Roi de quoi ? Roi de nèfles ?

— Roi de Corse, dit Théodore sans relever l'insulte, et maître de son royaume.

Les deux hommes étaient debout, le chapeau en tête et se regardaient. Peu à peu la rage du grand-duc s'apaisait. Il réfléchissait que de cette scène ridicule personne ne saurait jamais rien et que, donc, il pouvait continuer de la jouer. Il ricana encore en se rejetant dans son fauteuil :

— Eh bien, dit-il brutalement, combien en voulez-vous, de ce royaume ?

Théodore haussa les épaules, et d'abord, faute d'autre siège, puisqu'il n'y en avait qu'un pour le

grand-duc, s'assit à moitié sur la table. Couvert et assis comme l'autre. Et puis il parla :

— La lutte entre l'Espagne et l'Empire pour la possession de l'Italie, dit-il, n'est pas achevée ; l'Espagne possède Naples et la Sicile ; elle veut Parme, Plaisance et Guastalla ; elle jette des regards sournois sur la Toscane et se souvient d'avoir possédé la Sardaigne et le Milanais. D'un autre côté, l'Empire se souvient aussi d'avoir possédé Naples.

— Oui, dit sombrement le grand duc, repris d'une vieille ambition, et que, du coup, cessait de scandaliser l'attitude de son visiteur.

— Si, poursuivit Théodore, le grand-duc de Toscane possédait, outre son duché, le royaume de Corse, soit directement, soit par un intermédiaire, appuyé comme il est par l'Empire, il pourrait tout espérer en Italie.

— Entreprise ardue... dit le grand-duc, comme se parlant à lui-même.

— Non, dit Théodore.

— Mais, au fait, ne la tenez-vous pas, la Corse ?

— J'ai posé des jalons, dit Théodore. Qu'on me donne trois vaisseaux, des cargaisons, quelques milliers d'hommes et je me charge de tout emporter en six mois. Gênes vaincue...

— Eh bien ? dit le grand-duc, en le regardant fixement.

— Eh bien, j'abdiquerais en faveur de Votre Altesse.

— Par le Christ ! jura le grand-duc.

Un flot de sang couvrait son visage...

— En faveur... poursuivit-il d'une voix que la fureur étranglait. En faveur... Un baron allemand...

— Élu roi, dit Théodore. Tout comme un empereur...

Il y eut encore un long silence, puis le grand-duc s'apaisant à mesure, demanda des comptes, les refit

lui-même, parla durant une heure vaisseaux, soldats, ducats, sabra de son crayon la carte, se fit raconter par le menu l'entreprise de 1736 et, finalement déclara qu'on reparlerait de l'affaire un jour prochain...

François de Lorraine à cet instant paraissait convaincu, mais comme le thème de la conversation s'élargissait et qu'on en venait à parler d'un peu toute l'Europe, Théodore qui avait une connaissance profonde de cette multitude de secrets, de bruits, de potins d'un peu toutes les Cours et qui souvent y ajoutait de son cru, se mit à jongler avec les rois, les royaumes, les politiques et les scandales avec infiniment de brio et d'esprit, poussant d'autant plus sa verve, qu'il amusait davantage le grand-duc. L'aventurier et même le charlatan qui dormaient en notre homme parurent ainsi sans qu'il y pensât, pleins de génie certes, mais aussi lointains qu'il se pouvait du type de roi que seul concevait François de Lorraine. Au bout de cette belle partie d'échecs, Lorraine, ce prince mélancolique et coléreux était malade de rire, mais le jongleur westphalien avait perdu la partie...

On se sépara, Théodore sortant roi comme il était entré.

***

On ne reparla plus de rien.

Théodore n'avait pas le temps d'attendre. Pas le sou. Obligé de se cacher, de vivre dans les faubourgs de Florence, crainte des créanciers, à commencer par ce Perotto qui avait commandité le départ pour Tunis et le premier et glorieux débarquement en Corse et puis s'était mêlé aux affaires de Hollande. D'autre part il n'avait plus personne sur qui compter. Il avait lassé tous ses amis. Proserpine tenait Guagni depuis trop peu de semaines pour pouvoir en tirer un grand parti et le Guagni, généreux pour la belle, se faisait tirer l'oreille pour Théodore. Lespinouse renonçant

aux aventures allait essayer de faire son chemin par des moyens honnêtes. Tout au moins, il l'avait juré. Restait Mezzetino qui voulait bien demeurer avec lui par amour pour la bouffonnerie et pour le noble métier de valet. Esprit subtil, banquier insuffisant.

— Les valets du répertoire, disait Mezzetino à Proserpine pour expliquer son attitude; ont du tact, de l'audace, de la fantaisie, de la souplesse et parfois du courage. Mais, à la ville, le valet est un peu de boue façonnée en apparence d'homme. C'est à croire que les poètes en leur donnant tant de qualités à la scène ont voulu les relever. Eh bien, moi qui suis, par nature, valet de comédie, j'ai voulu jouer mes scapinades à la ville. Je continuerai, madame, s'il vous plaît. Je serai à la fois secrétaire, chambellan, écuyer, valet, bouffon. D'autant que la comédie est bonne.

— J'ai peur que le dénouement ne vaille rien, dit Proserpine.

Sur le conseil de cette fille intelligente, Mezzetino, quand Théodore fut près de quitter la Toscane, lui dit :

— Je veux bien vous accompagner, Monsieur, mais je vous demande la moitié, s'il vous plaît, de votre dîner quotidien.

Théodore se récria :

— Je ne puis te le donner, mon ami. Je t'offre la proportion suivante : tu auras le tiers de ce que j'obtiendrai, mais j'aurai les deux tiers de ce que tu te procureras...

Cette vivacité et l'étrange de la proposition donnèrent confiance à Mezzetino :

— Ma foi, j'accepte, dit-il, car me voilà encore tiers de roi.

Avant de partir d'Italie, craignant de ne pas revoir Livourne, Théodore y passa et en parcourut un peu les rues avec son fidèle Mezzetino. Pour des raisons particulières, il accomplit ce pèlerinage à la nuit

tombée. Il vit les rues, les églises, les auberges, soupira un peu devant le port. Il arriva ainsi à la porte du Palais Guagni pour y découvrir le saint de bois, placé dans une niche et que déjà le peuple vénérait. Il avait reçu assez de la comtesse qui lui payait encore son voyage, pour ne point oser entrer. D'autant qu'il avait déjà fait ses adieux. Mais le saint piquait par trop sa curiosité, encore qu'au lieu de chapeau il eut une couronne et qu'on lui eut piqué en place de sceptre une palme à la main. Cette bonne face large, l'épée, la robe... Il en avait rougi, et peut-être de plaisir :

— Quel est celui-ci ? demanda-t-il au Suisse.

— C'est un saint, dit le Suisse.

— Quel saint ? demanda encore le roi.

— *San Teodoro, signor*, dit un petit garçon qui passait.

Le roi s'attendait un peu à cela. Néanmoins il pouffa et tirant de sa poche une pièce de monnaie à son effigie, la seule qui lui restât :

— Tiens, dit-il.

Le petit la ramassa, ne découvrit à l'avers qu'une figure assez grossière et lut au revers : T. R.

Alors, le roi qui le regardait faire curieusement, leva l'index :

— *Theodorus Rex*, dit-il. Comprends-tu ?

— Et c'est lui que tu vois, enfant, dit Mezzetino d'une voix grave et avec le plus grand sérieux du monde, lui, dans sa grandeur et dans son infortune.

QUATRIÈME PARTIE

I

LA DERNIÈRE CARTE DU JEU

Un des derniers jours de février 1740, à la tombée de la nuit, deux chaises de poste entraient dans la ville de Cologne et s'arrêtaient devant l'hôtel de la Commanderie de l'Ordre Teutonique. Après une hésitation et quelques éclats de voix à l'intérieur de la première chaise, un homme de forte encolure, grisonnant un peu et qui portait la cinquantaine, héla un secrétaire accouru, et lui dit :

— *Deuterum...*

Le secrétaire fit une profonde révérence, courut annoncer et revint presque aussitôt pour prier le voyageur de bien vouloir monter chez Monsieur le Commandeur. Ce Commandeur était le baron de Drost, cousin du roi et qui avait eu affaire à lui déjà en Italie, et, disait-on, en Corse. Le voyageur était le roi lui-même.

Derrière Théodore descendirent de la chaise trois hommes vêtus à la prussienne : l'un d'eux suivit le roi jusque dans l'antichambre, tandis que les deux autres gardaient les chaises. La nuit noya peu à peu l'équipage. Les chevaux s'impatientaient, les postillons grommelèrent ; le second descendit même et commença à taper du talon les marches en jurant.

Théodore à la fin reparut, soucieux, repoussant sur le seuil le valet qui portait une torche.

Monsieur le Commandeur ne voulait rien savoir.

***

Théodore, dans sa chambre d'auberge, à Cologne, seul, ses trois compagnons partis, les espions de Gênes dépistés, et son valet Mezzetino mélancolique, ne peut se tenir de rire en songeant à ces juifs d'Amsterdam qui maintenant lamentent leurs gulden. Il se raconte à lui-même l'histoire en fumant une pipe, devant un pot de bière. Il voit en plissant les yeux les navires fondre dans le brouillard et les actionnaires se casser la tête contre les murs. Et il pouffe... se souvenant du cinq pour cent qu'il a touché trois fois d'avance : vingt-cinq mille florins... sans compter les tours de bâton.

Tout de même c'est très joli de se réjouir, mais on ne saurait plus compter ni sur les Hollandais, ni sur les Allemands. Théodore peut revenir voir le Commandeur, essayer de faire miroiter à ses yeux écus et pouvoir, Drost secoue la tête... Il s'obstine à demeurer dans son trou. Rien à faire avec ce diable de poltron. Il a déjà fallu que Théodore laisse aller les trois jeunes gens avec leurs uniformes et ses bons souhaits. Gros-Jean comme devant.

On ne trouvera plus de commanditaires. Pas plus qu'on ne trouvera de partisans. Le règne est fini. L'entreprise commerciale est finie. On n'est plus le maître d'un État. On n'est plus le président d'une Compagnie (si on l'a jamais été) de commerce pour le négoce avec la Corse et les îles adjacentes, argent hollandais, Neuhoff et Cie.

***

Et puis, le pire, voilà notre homme sans le sou. Il tâte dans sa poche le fameux morceau de plomb argentifère qu'il montrait aux gogos en témoignage de la richesse de l'île...

Cela ne servira jamais plus. Bon. On le donnera donc à quelque hôtelier, un jour qu'on ne pourra pas payer. Un autre se dirait : « Voilà, il ne me reste qu'à mettre au bout d'une corde ce témoignage de la grandeur des jours passés, nouer la corde à mon cou et jeter le tout à la rivière... » Un autre, oui. Pas Théodore. C'est que Théodore n'a jamais su désespérer.

L'affaire commerciale manque. Bon. Tirons un trait et puis vendons nos droits de roi de Corse à quelqu'un. Drost refuse d'aider : agissons seuls. Vendre à qui ? A la Toscane ? Non. On est brûlé à Florence. Brûlé à Naples, en Espagne, à Turin. Rien à faire en Allemagne. Ni à Vienne, François de Lorraine étant empereur. Alors ? Alors la France ou l'Angleterre.

La France d'abord.

Il avait jadis raconté à son beau-frère, Gomé-Delagrange, conseiller au Parlement de Metz, qu'il était possesseur légitime de presque toutes les terres situées au sud de l'île. Il avait ajouté que ces fiefs étaient déjà en 931 entre les mains d'un Neuhoff, dernier vice-roi de la Corse dont la sépulture se voyait encore là-bas puisque lui-même l'avait trouvée à Aleria avec une belle épitaphe latine dont il envoyait le texte et la traduction. Le beau-frère avait été poli dans ses réponses, mais distant. Il avait une idée assez haute de la monarchie. Il n'imaginait pas qu'il pût y avoir un roi dans sa famille. Il n'aimait d'ailleurs pas les lunatiques et se gardait comme de la peste des opinions originales. Sollicité à nouveau d'in-

tervenir, il ne répondit pas et s'empressa de desservir Théodore à Versailles.

Alors, l'Angleterre ?

Pour vivre, en attendant, car de telles négociations sont longues, Théodore avait commandé mille uniformes pour ses soldats. Mille uniformes à cent livres pièce, de bon drap vert, galonné et soutaché de jaune, avec les parements de même. Ceci posé, il lui avait été facile d'emprunter, car on prête volontiers aux rois et particulièrement à ceux qui ont une armée ou vont en avoir une. Le tailleur lui avait prêté cinq mille livres, Théodore s'engageant à lui verser, à la livraison de la commande cent cinq mille livres au lieu de cent mille. Quand on voyait cet homme qui, sous une apparence modeste, ne parvenait pas à déguiser les marques de la majesté, on comprenait le propos qu'il lui arrivait fréquemment de tenir, que la royauté avait un caractère aussi ineffaçable que la prêtrise... Aussi les admirations recommençaient-elles à fleurir autour de lui. Elles prenaient souvent naissance dans le bas peuple. Au point que l'archevêque-électeur s'en émut. Théodore, lui, en joua. Durant ses trois semaines de Cologne, il fit quelques opérations semblables à celles des uniformes, opérations dont il tira de quoi vivre et même assez largement, mais entre vivre et lever du monde, armer une troupe, affréter des vaisseaux, il y a une marge. Quand il voulait s'assurer que ses hypothèses étaient justes, il ne se contentait pas de discuter avec lui-même, mais se cherchait un public approbateur et bon enfant. Claquant des doigts :

— Mezzetino !

— Sire ?

Mezzetino apparaissait, assez mal vêtu, mais d'une dignité suprême.

— Qui suis-je ? disait le roi en fronçant le sourcil.

— Sa Majesté le roi de Corse.

— Bon ! Et qu'est-ce que le royaume de Corse ?

— Un bien, Sire, analogue à une maison, une terre ou tout autre bien temporel, bien sur lequel on peut emprunter, que l'on peut échanger, vendre ou mettre en gage.

— Bon ! mais dis-moi, qu'en pensent les Juifs ?...

— Que le bien en question est grevé d'hypothèques.

— Maudit valet ! Et les Hollandais ?

— Qu'il ne paiera pas leurs cargaisons...

— Et si je le vendais aux Cours ?

— Bon, mais à qui ?

— A mon cousin le roi de France...

— Sire, votre cousin est en guerre.

— A mon cousin le roi d'Angleterre.

— *Idem, eadem, idem,* Sire.

— A l'empereur.

— Peuh ! Celui-là n'a pas d'argent.

— Tout compte fait..., que me conseilles-tu ? car, de par la dureté des temps, tu constitues tout mon conseil.

— Je conseille à Votre Majesté de s'adresser à son cousin le roi d'Angleterre.

— Bon, dit le roi, nous sommes du même avis. Va faire mon porte-manteau. Mortdieu, continua-t-il, me voilà réduit à courir l'Europe comme un sous-lieutenant... Mais Charles XII lui même... Vite, Mezzetino, vite, maraud !

Le temps que Mezzetino tira de l'armoire, plia et logea le linge et les habits dans les mallettes, Théodore se jeta dans un fauteuil et rêva. Sa rêverie devenait intéressante. Oui, parbleu, l'Angleterre... Sans compter que l'Angleterre ferait respecter Théodore. Avant de quitter l'Italie, est-ce que les laquais de l'Ambassade de France à Venise, évidemment achetés par Gênes, n'avaient pas tiré sur lui, et si les trois spadassins qu'il traînait alors sur ses talons ne s'étaient pas trouvés là, Dieu sait ce qui serait arrivé ! C'était

peu après ce fameux carnaval de Venise où il avait rencontré un de ses compatriotes, monsieur Candide qui l'avait interviewé pour le compte d'un monsieur de Voltaire, poète et publiciste, alors que Théodore était pour quelques heures dans un banquet de rois. Hé oui ! l'Angleterre... l'Angleterre qui veut tenir la Méditerranée...

Mais toujours être obligé de courir d'Amsterdam à Londres et de Londres en Italie pour voir les gens, et après combien de démarches et d'heures perdues dans les antichambres. Ah ! qu'elles sont pauvres les gazettes de Hollande et d'Angleterre et d'ailleurs. Si l'une d'elles pouvait jeter cent mille, cinq cent mille, un million de feuilles chaque jour en Europe et les faire porter aux endroits les plus reculés par les courriers les plus rapides, les hippogriphes de la fable ! « Si j'avais le pouvoir, songe Théodore qui rêve, de toucher en un même instant l'esprit de tous ces peuples divers, comme je manierais aisément les rois, les princes, les chefs, les banquiers, les commerçants et les fortes têtes parmi le peuple. Je renverserais les trônes, je ferais les révolutions, les reines viendraient à mes réceptions et les rois à mes soupers, je serais, du fond d'une Hollande, le maître de l'Europe. En tous cas, j'aurais déjà vendu mon royaume un bon prix et j'en aurais peut-être tout un stock d'autres à bazarder... » Rêves !...

Soudain, il a cru entendre un craquement de pas dans l'escalier. En même temps dans l'autre pièce le remuement du valet. Ce n'est donc pas Mezzetino qui parait monter avec précaution et dont le pas cependant fait crier les vieilles marches.

— Holà ! crie-t-il.

Et brusque, il souffle les chandelles et saisit le chandelier, un lourd instrument à trois piques.

La porte alors s'ouvre avec violence, un homme paraît qui jure en se voyant sur le seuil d'une chambre

obscure et cible visible lui-même sur le clair de l'ouverture. Théodore a déjà levé le bras, précipité le chandelier. On entend à la fois un cri, un coup de feu, puis l'écroulement de ferraille et déjà, tandis que Mezzetino entre par l'autre porte, l'assassin fuit dans l'escalier.

— Par l'enfer, crie le roi, en sautant un peu tard sur ses pistolets, ces chiens de Gênois me poursuivent jusqu'ici. Celui-ci m'a roussi l'oreille. Allume ! Allume ! Vite, maraud ! Cours dans l'escalier, va sur le seuil, renseigne-toi, sache d'où il vient...

Puis voyant le valet descendre quatre à quatre :

— Mezzetino, non, ici !... Écoute, tu prendras les mallettes et tu les sortiras en cachette... par la fenêtre... comme tu voudras... à la pleine nuit. Moi je pars sans avoir l'air de rien...

— Mais, Excellence, dit l'honnête valet, ne paierons-nous pas notre hôte ?

— Une boutique où l'on veut me tuer ? proteste le roi... Et puis, ajoute-t-il d'un ton plus léger, comptes-tu pour rien, maraud, l'honneur de m'avoir logé ?...

Ceci, le plus sérieusement du monde. Et, sans perdre un moment, encaissant une grande révérence de l'hôte que voici tout effaré du coup de feu, il passe le seuil (direction : Londres), la tête haute, en touchant du doigt son chapeau.

II

L'OMBRE DU CRÉANCIER S'ALLONGE

Quoi ! fouler les planches d'un vaisseau à trois ponts qui porte les couleurs de Sa Majesté le roi d'Angleterre ? Eh oui ! Etre respectueusement salué des matelots, des bas officiers, des officiers même, et même de ceux des officiers qui sont nobles ? Etre tenu pour quelqu'un par le commandant, par le capitaine Bulwer Drummond lui-même ? Eh oui ! C'est le cas du roi Théodore, en habit gros bleu à boutons de corne, perruque rousse et bas gris.

Ah ça ! pourquoi ?

Mais parce qu'il est bel homme et brave homme et bonhomme, loyal et franc. Parce qu'il est solide à la table du bord, porte le vin, la bière et l'alcool, mange, boit, dort puissamment, comme un loyal sujet de S. M. Britannique. Parce qu'il est assez fort à l'épée et au sabre, tireur honnête au pistolet, connaisseur en fait de canons, et capable, si gros qu'on le voit, de grimper vivement à une hune. Le pied marin avec cela, ne sachant point ce que c'est qu'une grosse mer, se riant du vent et des embruns. Parce qu'il rit à volonté, chante au moment qu'on va le souhaiter, lève son verre à tout bout de champ, porte des santés, huit ou dix d'affilée, connaît de bonnes histoires,

joue en diable, perd suffisamment pour ne pas effrayer, et ne triche pas. Parce qu'il prononce les toasts les plus humoristiques du monde. Parce qu'il a réussi à mettre knock-out sur le quai même de Portsmouth une espèce de gros Irlandais qu'on appelait Bull Stout à l'anglaise, et qui fut cogné successivement aux deux tempes, une, deux ! et envoyé sur le quai où sa tête fit boum ! comme une chaudière. Et puis, enfin, parce qu'il a été trouver les ministres et qu'il leur a dit ce qu'il avait à leur dire, que la Corse était une île, qu'un ami de la Grande-Bretagne y ferait bien, et que, lui Théodore, Théodore Ier, roi de Corse, ne demandait qu'à être cet ami.

Et le ministre a dit à sir Bulwer Drummond, commandant du *Revenger*, de transporter Théodore en Corse ou à Livourne au choix. Naturellement, on l'a habillé auparavant, lui et son valet. Je ne parle pas de l'argent de poche. Entre le roi Georges et lui, ce sont simples manifestations de courtoisie. Inutile ici de parler d'une trentaine de petites dettes laissées à Londres. Une cervelle politique peut se permettre de ces oublis.

D'ailleurs, sir Bulwer Drummond aime beaucoup Théodore et tous ses officiers et tout son équipage sont dans les mêmes sentiments. Théodore ne néglige rien pour les toucher tous, du capitaine au dernier des mousses. Il parle de l'Angleterre dans les termes qu'il faut, du roi dans les termes qu'il faut, de la marine dans les termes qu'il faut, et comme avec cela, il est roi, c'est-à-dire presque un lord, et qu'il prétend donner son royaume à l'Angleterre, donner ou vendre, on ne sait pas, tout est dit, *by Jove*, et c'est un bon garçon...

Il se promène donc d'un pas assuré sur le pont du *Revenger*, montrant une belle peau rose, bien tendue sur des chairs larges.

— *Revenger*, dit-il à haute voix, c'est un beau nom, et qui prédestine...

Mezzetino approuve, tandis que le roi sifflote, convaincu. Au capitaine, Théodore affirme :

— Le *Revenger* est bien le plus beau bâtiment de cette flotte anglaise qui est la plus belle du monde. A mon avis, s'entend.

Sir Bulwer Drummond s'incline. Il donne à son « bien cher ami » du « monsieur le baron », mais c'est avec un air respectueux où il faut comprendre : Sire.

Théodore comprend, sourit, est satisfait.

***

Pointe Saint-Mathieu. Cap Finisterre. Les derniers contours de l'Europe quand l'Afrique commence à paraître, cette Afrique où Ripperda conspire. Et puis la mer calme et bleue où dort le royaume. A tribord, on devine Oran et Théodore se souvient de la barque sur laquelle deux ans plus tôt il a fait une si romanesque traversée. Des Barbaresques et des Espagnols rôdent, comme alors... mais ce coup-ci on est appuyé par 120 bons canons. Un souvenir pourtant à la marquise de Vallejo qui, derrière les murailles du fort Saint-Charles, doit se souvenir de son ancien amant.

— Un sacré beau navire, dit-il une fois de plus à Sir Bulwer.

— Quand les Corses le verront et vous verront dessus, répond l'autre, le diable m'encorne s'ils ne se jettent pas à vos pieds...

— Cela va sans dire, dit le roi.

— Au fond de tout, murmure Mezzetino qui s'est approché de lui durant que le capitaine s'éloigne pour donner un ordre, que fera Votre Majesté là-bas ?

— Me prends-tu pour un sot ? dit Théodore. Voilà déjà une traversée qui ne nous coûte rien. Et puis je

pense que cela disposera bien les Corses de me voir en si guerrière et si puissante compagnie. Excellente publicité. Ajoute que l'enthousiasme de mes ours me permettra de jouer auprès des Britanniques de la Corse et des Corses. Est-ce clair ? Et cela valait-il la peine de boire comme je bois, de faire cette dépense d'esprit, et de m'ennuyer mortellement comme tu as vu que je m'ennuyais entre un pot à tabac, un verre à bière et ce stupide Bulwer ?

— Vous êtes, Sire, conclut Mezzetino, un très grand roi.

***

L'expédition consista d'ailleurs en une tournée. On eût dit que S. M. le Roi de Grande-Bretagne voulait montrer Théodore aux Corses et indiquer que, si les Corses le prenaient pour souverain, la Grande-Bretagne les protégerait. Le capitaine avait ordre de le laisser faire ce qu'il voudrait ; Théodore manifesta l'intention de recevoir les saluts des chefs, d'avoir quelques conversations, de ne point descendre à terre et d'être débarqué à Livourne, après avoir visité plusieurs ports de l'île. La veille du débarquement, Sir Bulwer Drummond, en réglant quelques centaines de guinées (dette de jeu), lui demanda tout bonnement les raisons de sa réserve... et de ce séjour en Toscane.

— Mon cher capitaine, lui dit le roi, je pourrais vous dire que c'est parce que j'y ai une maîtresse ou qu'il faut que j'y fasse mes provisions de Chianti, mais ma bonne raison est tout simplement que mon peuple est trop étrange pour que j'ose débarquer sous les couleurs anglaises. Il est bon que l'on me sache votre allié, que l'on vous sente derrière moi, il serait mauvais que je débarque autrement que sous mes couleurs.

Le capitaine s'inclina. Il ne se flattait pas d'être

diplomate. Il devait garder de Théodore le souvenir du passager le plus agréable du monde. Mais quand ils touchèrent ce quai de Livourne où Théodore avait tant de fois déjà vu se rompre sa fortune, le valet dit au roi :

— Hum ! Sire, nous revoici en Toscane...

— Face à la Corse, maître Mezzetino.

« Oui, face à la Corse, pensa l'autre. Mais Charles XII dont on me rebat les oreilles, fut aussi face à Moscou et puis il ne vit pas la ville. » Le roi, lui, songeait que le plaisir consiste à demeurer devant l'objet de son désir et en posture d'assiégeant. Toutefois, il eut un moment d'irritation causé peut-être par les souvenirs de défaite qui s'élevaient du pavé de Livourne.

— Vois-tu, Mezzetino, dit-il en toscan, (et je parle à un mur, n'est-ce pas ?) ce royaume devient une mauvaise créance qu'il s'agit de vendre le plus tôt possible et au prix fort à un imbécile. Et l'imbécile, c'est l'Anglais. Puis il répondit d'un signe au salut du chef de nage, donna en roi aux matelots et monta majestueusement sur le quai où les mariniers et les pêcheurs tiraient leurs bonnets et se bousculaient pour porter son bagage.

***

Petit bagage. Plaie d'argent.

Car voilà le hic, et où le bât blesse l'âne. Preuve :

Quelques semaines après. Dans la chambre du roi. Chambre d'auberge, s'entend. Le jour filtre à travers la fente des volets. Des moustiques bourdonnent. Le roi ouvre un œil, puis un autre, se demande où il est, songe à la Corse, à la Hollande, à l'Angleterre, se croit à bord du vaisseau qu'il a quitté depuis près d'un mois et puis songe en bâillant que voilà l'air et les meubles, l'odeur trouble de Livourne.

Une amertume le fait se recroqueviller. S'il pouvait au moins demeurer ainsi dans la chaleur des draps. Un coup à la porte. Ce doit être le second. De toute évidence un premier coup dont il croit se souvenir a réveillé le roi. Quel est ce fâcheux ? La porte crie. Le fâcheux entre sans même... Ah ! c'est Mezzetino. Théodore grogne et se retourne.

— Bonjour, Sire, dit gravement le valet.

Le roi bâille. Mezzetino prend un air d'appariteur de pompes funèbres.

— Maître Mezzetino, dit le roi après un long silence au cours duquel il s'étire, mon déjeuner, s'il vous plaît.

Mezzetino prend un air apitoyé.

— Figurez-vous, Sire, dit-il, que l'hôte ne veut pas vous faire crédit et que nous n'avons plus un sou.

— Allons, allons ! dit le roi, fadaises, qu'on en finisse, je vous prie !

— Ma foi, monsieur le baron, dit le valet (et Théodore se lève brusquement sur son séant à ce « monsieur le baron ») ma foi, monsieur le baron ! voulez-vous me montrer la manière d'acheter sans payer, ou bien alors ce sera celle de vivre sans manger.

— Paix, monsieur le raisonneur, habillez-moi.

— La dernière chemise que nous possédions, dit Mezzetino en faisant la révérence. Les autres sont chez la blanchisseuse de Votre-Majesté qui les garde en souvenir d'une note que vous ne lui payâtes point...

Le roi soupire en passant sa chemise.

— J'aimerais mieux, dit-il, avoir affaire à des démons qu'à des hommes.

***

Premier temps : il avait tenu le coup avec l'argent

du Cabinet anglais, doublé de ce qu'il avait gagné à bord. Provision vite épuisée. Le consul anglais de Livourne s'était lassé de voir tous les jours le roi de Corse, et sous les plus absurdes déguisements. Homme, cet Horace Mann, qui ne comprenait rien à la politique, qui ne se rendait pas compte de l'intérêt qu'avait son pays à jeter Théodore avec quelques milliers de mercenaires et de l'argent dans l'île et à soutenir un roi anglais qui aurait abdiqué ultérieurement. Tenu à l'écart par le consul, Théodore avait fait la cour à une dame pieuse, laissant entendre qu'il était maître de lui engager sa foi. Cela avait fait bouillir la marmite une ou deux semaines et permis de gagner du temps dans les tentatives pour empaumer Sir Horace Mann.

Amusements qui avaient eu une fin trop prompte, d'autant que cette Livournaise était loin d'avoir la provision de pierres rouges et bleues que possédait la sotte Romaine d'autrefois.

Un jour, un petit homme avait montré dans l'encadrement de la porte une pauvre face tirée, creusée, ravagée, où, au-dessus de deux lamentables poches, sans doute gonflées de larmes, deux yeux encore vifs brillaient. Petit habit, petit chapeau, bas reprisés dans des souliers sans boucles.

— Perotto !

— Sire !

Ah ! ce n'est pas celui-là qui oubliera le « Sire », et les trois révérences ! Et les grands mots : « Toute ma confiance ! Sire ! Toute ma confiance ! » Mais quoi, il faut bien l'avouer, Perotto n'a plus de maison de banque. Tout ce qu'il possédait a sombré dans la double aventure de la *Demoiselle-Agathe* et du *Young-Rombount*... Tout... Sa bouche se crispe comme s'il allait pleurer.

— Famille ? interroge le roi assis en le laissant debout.

— Des neveux, Sire...

— Ce n'est rien, dit le roi. Bon pied. bon œil. Le sens des affaires. Et ce tempérament de joueur ! Mais ça suffit, mon cher. Combien vous dois-je ?

— Quarante mille ducats, Sire...

— Bien, dit le roi. Avez-vous confiance en moi ?

— Ah ! Sire !

— Bien.

Une plume. Un papier. De l'encre. Une bougie. Le sceau du Royaume de Corse. Voilà. Si Perotto n'est pas content, c'est qu'il a mauvais caractère. Le roi vient de lui faire une reconnaissance formelle de cinquante mille ducats à valoir sur son royaume de Corse ou sur les bénéfices de toute entreprise s'y rapportant avec intérêt de douze.

Perotto se confond en remerciements, se plie et se replie, se casse les lombes à force de révérences. Le roi le reconduit jusqu'au coin de la rue, (« oh ! Sire, Votre Majesté est trop bonne, ») et ajoute au moment de se séparer de lui :

— Je vais chez sir Horace... (se tâtant) Oh ! à propos, mon cher, j'ai oublié ma bourse. Avez-vous la vôtre ?

Mais oui, mais oui, Perotto a la sienne. C'est peu de chose. Très peu de chose. Quelques ducats. Il est confus. Vraiment confus. (Le roi regarde la bourse qui est de soie ; brodée d'or, avec une chaînette d'or, souvenir de l'ancien temps, et il calcule : « Je pourrai la vendre un bon prix. »)

— Merci, dit-il, cela ira pour les quelques petites choses que j'ai à donner aux valets de cet Anglais...

***

Après, il avait tenté le coup des trésors cachés avec don Teobaldo qui était son voisin dans le vicoletto San Porfirio et possédait un maigre jardin orné de

deux cyprès. Tous les jours Théodore y était, faisant aller la baguette de coudrier et déclarant qu'il n'y avait rien, absolument rien dans ce jardin, mais avec un air sournois qui laissait entendre des choses...

Don Teobaldo qui le suivait et l'observait en ricanant le renvoya et creusa férocement de tous côtés, sans rien trouver, jusqu'au moment où, lassé, il fit appeler Théodore, qui, dans l'intervalle, lui avait fait dire qu'il était prêt à acheter le jardin, proposant lui-même d'abord tant pour cent, ce que le malin baron ne voulut pas admettre, puis une avance. L'avance fut de dix ducats par jour, et le larronnage dura quinze jours.

***

Théodore s'était alors retourné vers la Sardaigne dont le chargé d'affaires à Florence était assez entreprenant, mais le roi de Sardaigne n'avait pas voulu se laisser engager. Il lui était plus facile d'annexer la République de Gênes tout entière que la Corse toute seule. Durant cette terrible année 1743, Théodore avait eu à se débattre de tous les côtés, à négocier à l'instant même qu'il empruntait, et à traiter de royaumes tandis qu'il vendait son linge. Un instant, on lui avait proposé de repartir en Corse.

— Je marcherai bien encore, disait-il à Mezzetino, pour un peu d'argent.

Mot qui lui avait échappé, car il ne tenait pas à paraître cynique tout en l'étant. Il ne doutait pas, cependant, étant aussi imperméable au doute qu'un navire bien goudronné à l'eau de la mer. Il encaissait une balle dans son chapeau et faisait face. Il recevait deux estaffiers à coups de canne tandis que Mezzetino s'enfuyait. Il ressentait des douleurs un peu trop vives à la tête et comprenait qu'on l'envoûtait. C'était, paraît-il, exact. On ne sait quel nécromant

avait tenté la chose au compte de Gênes, par la combinaison de Pic de la Mirandole. Théodore envoûtait donc l'homme à son tour. Cela faisait toujours passer le temps. Mais aujourd'hui, en ce terrible décembre 1743, il y avait pire que les estaffiers et les nécromants : la misère... Il venait de manger le dernier argent que lui avait procuré la vente du dernier bien qu'il possédait : une pendule.

Pas de découragement cependant. Il sifflait une gavotte au nez de la Fortune et faisait la nique à l'absurde Destinée. C'était, ce Westphalien mâtiné de Belge, et dressé à la française, du magnifique bétail humain.

***

— L'huissier ne viendra qu'à midi, dit sombrement Mezzetino.

Le roi le regarda sans mot dire, sauta du lit, s'habilla lui-même et se mit à se promener.

A onze heures, ayant fait le ménage, Mezzetino s'avança, salua le roi qui n'avait pas encore dit un mot et demanda :

— Oserai-je demander à Votre Majesté si elle a trouvé de l'argent ?

— Pas un radis...

Mezzetino salua encore.

— Dieu m'est témoin, monsieur, dit-il, que j'ai été patient. Mais vous avez trop de malheur, et si l'on peut décemment servir un maître qui compte sur l'avenir, il est interdit par une Justice suprême de labourer la mer et de semer sur le pavé.

Théodore ne bougeait pas. Le valet s'inclina :

— Je vous remets, monsieur, aux mains de Dieu !

— Au diable ! grogna le roi.

Et il fut seul.

III

ON FAIT FLÈCHE DE TOUT BOIS

Pour fuir ses créanciers italiens, Théodore avait passé en Allemagne. Il évita Cologne à cause du tailleur et de quelques autres dupes et s'en alla un peu plus loin du côté de Munster où il monta une heureuse combinaison. En voici le thème :

Théodore est dans sa chambre. Un pasteur protestant entre :

— Monsieur le pasteur, dit Théodore, je pense que vous ne tenez point pour l'idolâtrie romaine. Il y a cent mille Corses pourtant qui meurent de cette idolâtrie-là. J'ai songé aux pasteurs de l'Église réformée de Hollande pour guérir cette plaie.

— Bien, dit le pasteur.

— Il ne s'agirait que de débarquer là-bas avec une bonne vingtaine de pasteurs et leurs valets. On bâtirait vingt temples, on répandrait la foi évangélique et l'on courrait sus aux Gênois comme romains plutôt que comme étrangers. Vos premiers convertis ne pourraient manquer d'être des enthousiastes. Ce serait une véritable croisade qui ne nécessiterait pas plus de dix mille florins comme première mise de fonds.

— Excellente idée, dit le pasteur.

Études. Débats. Questions. Réponses. Théodore pulvérise tous les arguments qu'on lui oppose. Le pasteur sort enthousiasmé prêt à répandre l'idée dans les consistoires.

Une heure plus tard. Un prêtre catholique entre :

— Monsieur l'abbé, dit Théodore, je pense qu'il vous apparaîtrait comme indigne de votre ministère de vaguement représenter Rome et la catholicité en demeurant inactif au coin de votre feu. Vous êtes, cela se voit, une âme apostolique. L'Angleterre actuellement agit en Corse : cent mille Corses sont menacés d'apostasie. Bientôt ils vont tomber dans l'hérésie anglicane...

— Affreux ! dit le curé. Comment empêcher cela ?

— Il ne s'agirait que de débarquer là-bas avec une bonne vingtaine de jeunes prêtres et leurs sacristains. On entamerait une vingtaine de missions et l'on sauverait bien des âmes. C'est une affaire de dix mille florins pour que j'aille là-bas préparer les chemins, et vous faire sonner le nom du Pape à tous les carrefours...

— Excellente idée, dit le curé.

Études. Débats. Questions. Réponses. Théodore pulvérise à nouveau tous les arguments qu'on lui oppose. Le curé sort enthousiaste et prêt à répandre l'idée dans toutes les sacristies.

Jusqu'au jour où pasteur et curé se gourment dans le corridor. Cela fait un scandale affreux. Mais Théodore a touché de petites avances des deux côtés. Et pour le reste il se moque grandement de toutes ces « simagrées » comme il dit, et renvoie les prêcheurs dos à dos.

***

Théodore tira ainsi de la naïveté humaine quantité d'agréments. Il parvint à déjeûner de l'amour-propre, à dîner de l'ambition, à souper de l'avarice. Mais cela

ne le poussait pas très loin. Des fiançailles assez prolongées, qui le menèrent jusqu'au bord du mariage et lui firent emprunter quelques milliers de florins à une Hollandaise, faillirent le faire choir.

Il s'agissait d'une vieille demoiselle assez avaricieuse et de bonne famille, mais qui était demeurée à peu près seule et vivait fort retirée avec une vieille camériste. Elle passait presque toutes ses journées dans sa chambre tendue de velours d'Utrecht près de la fenêtre munie de miroirs à la mode de Hollande et d'un petit balcon de bois sur lequel on rangeait l'été dix pots de tulipes de toutes les couleurs. Le titre de baron lui paraissait aller avec la qualité de sa famille doublement illustre par une noblesse qui remontait au temps des Espagnols et par une série de charges dont la dernière était celle de bourgmestre tenue quinze ans par monsieur son père. Pour le reste, voyant que la baronnie suffisait, (et encore n'avait-il pas dit Neuhoff, mais un autre nom), Théodore se garda bien d'exciper de sa royauté, d'autant que les agents de Gênes étaient toujours sur ses talons, ou sinon c'étaient ses créanciers. Il fit bien car un soir, qu'il n'en pouvait plus de trop bons dîners, de bière, du lit de plume et du reste, lassé d'entendre la camériste se mettre à ses ordres et la maîtresse déclarer : « Cette chambre sera vôtre... » et « Nous vieillirons ici, heureux, mon cher amour... » et « Quand nous marierons-nous, mon cœur ? » lassé jusqu'à l'écœurement des tulipes et des miroirs, du velours d'Utrecht et de la vie de feu monsieur le bourgmestre, il emprunta à sa fiancée exactement cinq mille florins, et prit la poste. De mauvais esprits parlèrent à ce propos d'escroquerie ; ils ne connaissaient rien aux mœurs du grand monde. Théodore fut toujours obligé, mais particulièrement durant cette période difficile de sa vie, de beaucoup se défier de tous ceux qui font profession de prati-

quer la morale. Il pensait sans en rien dire que la plupart étaient vendus à ses ennemis. Un peu plus tard, il arriva d'ailleurs à notre roi une aventure assez grave et qui montre combien il était connu et son rôle apprécié.

***

Depuis que Théodore n'avait plus Mezzetino, il lui était arrivé de se passer de valet, et ç'avait même été sa règle, mais à la fin, et sur des promesses, il en avait embauché un qui était bien d'ailleurs la plus vilaine bête de la création, paillard, menteur, effronté, voleur, pipeur, joueur, assez sournois, avec cela, méchant comme pas un. Théodore eut à lui reprocher bien des petits méfaits mais durant longtemps ce ne furent que peccadilles, au prix de ce qu'il découvrit un jour.

Théodore était allé rendre visite à un moine, le père Paul, à Leyde. Celui-ci ne le connaissait que sous un nom d'emprunt. Il reçut pourtant le baron aussi magnifiquement que peut faire un moine et se mit au cours de l'entretien à lui raconter que l'on disait beaucoup de choses sur cette « Majesté corse » dont peut-être son hôte avait entendu parler.

Théodore déclara en effet que cette Majesté là ne lui était pas inconnue.

Après s'être répandu en bavardages de toutes sortes, que le roi avait entrepris ceci, qu'il avait proposé cela, et qu'enfin il « faisait l'amour avec une demoiselle » qui fut nommée, le moine offrit à son visiteur de le présenter à « Sa Majesté corse ».

— Etes-vous donc son familier, mon père ?

— Je le suis, dit le père Paul, et lui sers même de conseiller dans les affaires ecclésiastiques.

Théodore s'incline, demande à être présenté le soir même, rentre chez lui un peu inquiet, trouve tout

sens dessus dessous, ses papiers enlevés, et, la mort dans l'âme, court au rendez-vous.

Il trouve dans le jardin du moine un Théodore habillé lui-même en capucin, muni d'une longue barbe et de fortes lunettes noires, et parfaitement grimé. Le crépuscule tombait. Néanmoins, le baron craignant d'être lui-même reconnu, saute dès l'abord sur son sosie et contrefacteur qui n'était autre que son valet, lui rompt les os, reprend son bien, et le laisse si bien meurtri et froissé que le père Paul suivait le vainqueur en répétant sur un ton lamentable : *Parce, Domine, Parce servo tuo !* Probablement craignait-il d'être assommé lui-même.

Sur le seuil :

— Soyez en paix, dit le roi qui entendait le latin.

Puis il défit sa robe, serra les documents et les sceaux sur sa poitrine et dit au capucin tout emberlificoté de compliments et d'excuses :

— La morale de cette histoire, mon père ? c'est que ce qui vient de m'arriver n'arriverait pas à tout le monde. On a connu un faux Démétrius en Russie, eh ! bien voici un faux Théodore. Je suis passé au rang de ce Masque de fer dont vous avez dû entendre parler. C'est un signe de grande réputation.

Le moine agitait frénétiquement la tête pour signifier que c'était son avis, et l'appelait « Sire », gros comme le bras, en se confondant en révérences.

***

Là-dessus Théodore saute à Amsterdam. Une idée lui trotte dans la tête. Il songe à aller voir Lucas Boon qiu est devenu l'un des personnages les plus considérables des Provinces-Unies, l'un des directeurs de conscience des États Généraux.

« Ah ! Lucas Boon, je l'ai eu une fois ! je l'aurai deux ! » Et Théodore s'amuse. Au souvenir de cette

admirable combinaison, quand, d'une prison hollandaise, il mobilisait les banquiers et l'argent hollandais et nolisait des vaisseaux. Alors, il siffle Perotto.

Car depuis six mois, Perotto, l'ex-banquier florentin le suit comme une ombre. Il est entendu que Théodore le paiera. Perotto d'ailleurs en est sûr. Quand le roi fait des dettes, il les fait parfois au nom de Perotto et c'est Perotto qui est emprisonné. Ou bien il laisse son banquier en gage. On le lui renvoie quinze jours après, battu comme plâtre. Théodore aime Perotto, le misérable, mal vêtu, à peine chaussé, hâve et qui revient à la vie au moindre espoir exprimé par le roi, et Dieu sait si le roi en exprime au long de la journée.

— Perotto !

— Sire !

— Viens, (car Théodore maintenant le tutoie). Viens ! nous allons voir quelqu'un que tu connais, le seigneur Lucas Boon, tu sais bien, eh ! eh ! tu te souviens, hein ! oui ! Mais si, mais si, tu es très convenable ! D'ailleurs, nous sommes en voyage...

***

On n'avait pas voulu admettre le banquier qui avait trop petite mine et qui était capable, selon l'huissier, de déshonorer la banquette où il s'assiérait. Perotto était donc demeuré à la porte, humblement. La misère le ratatinait et le rendait muet. Maintenant en face de Théodore, Lucas Boon sortait de l'ombre, gras et lourd, avec des yeux pochés et une forte tendance à l'essoufflement. Il ne se leva point, fit un signe, indiqua un siège. On l'observait mal à contre-jour.

« Toi, mon ami, songea Théodore, tu es pris par le cœur. Probablement, tu as les jambes œdématiées. (Un regard le convainquit qu'il avait raison). Bon. Il s'agit de parler. Tu dois t'essouffler vite. »

De fait, Lucas Boon avait à peine fait un geste et regardait Théodore fixement. Ses bajoues jaunâtres tremblaient un peu. A quoi songeait cet homme ? Il semblait qu'il avait eu un mouvement d'étonnement ; mais si les muscles du visage avaient tressailli, le tressaillement s'était perdu sous la graisse.

Théodore prit son air de grandeur et rappela à Lucas Boon où ils s'étaient connus. L'autre écouta posément puis dit qu'il ne se souvenait pas.

— Mais Dedieu ? Neufville ? Perotto ? La mise en état de la *Demoiselle-Agathe* pour la Corse ?

Lucas Boon dit qu'il s'agissait sans doute d'un autre Lucas Boon, que pour lui, il n'avait jamais fait de commerce avec la Corse. Et Théodore ayant donné des points de repère précis, l'autre eut l'air de faire jouer sa mémoire inutilement.

— Ou alors, monsieur, c'est que quelqu'un a pris mon nom. Cet homme vous a-t-il demandé de l'argent ?

— Une commission, oui, cinq pour cent.

— Ce n'est pas moi, monsieur. D'ailleurs (il avait gardé le trait pour la fin), ma charge m'interdisait de traiter avec un prisonnier pour dettes.

Et il mit la main sur la sonnette.

« Toi, mon ami, songea Théodore, gare à ton cœur ! » Et il se leva, non pour sortir, mais pour crier. Mettant les mains sur la table :

— Il paraît, dit-il, que vous avez peur...

En face de lui, la face bouffie de graisse n'avait pas bougé, mais soudain quatre mains avaient saisi Théodore aux bras et aux épaules et le tiraient vers la porte. Inutile de résister. Les valets hollandais sont grands comme des dressoirs et ont le poids d'un bon bœuf. Hurler : « Canaille ! » ça ne mène à rien. Et « Lâchez-moi, vous, marauds ! » cela entraîne des coups, notamment dans les côtes et sur le crâne,

portés avec des poings gros comme des soupières.

C'est comme cela que Perotto soudain voit le roi saillir en haut de l'escalier, rouler sur les marches, se relever et comme le pauvre banquier s'avance :

— Imbécile ! dit le roi en le giflant.

— Mais...

— Un mot de plus, mon maître, et je redouble. M'avoir fait me crotter ainsi...

***

Le soir, une manière de commissaire vêtu de noir se présentait chez Théodore et lui signifiait que les États-Généraux souhaitaient que le baron Théodore de Neuhoff « qui se dit roi de la Corse », ne prolongeât pas son séjour à Amsterdam de plus de vingt-quatre heures (et qu'on lui paierait d'ailleurs son passage), faute de quoi, ce serait la prison...

— Vous payez le passage ? dit Théodore au commissaire. Je pars donc bien volontiers. Seulement, observez ce que moi parti, vous aurez perdu...

— Quoi donc ? dit le commissaire ?

— Cinquante pour cent de belle humeur, et cent pour cent d'esprit. Comptez vos écus dans votre poche, (et l'honnête homme ayant compté), n'en avez-vous point un de trop ? dit-il avec un si bon sourire que l'autre allongea son écu avant que d'y avoir songé.

IV

UNE BÊTE CURIEUSE

A Londres, chez les Schaub. Théodore est au coin de la cheminée en face de madame Schaub. Assez bien vêtu, l'épée au côté, l'ordre de la Clef d'Or brodé sur le côté gauche de l'habit. Il a les sourcils grisonsants et sous l'éternelle perruque rousse, le visage encore fort et plein, coloré. L'œil est vif. Les mouvements jeunes. L'esprit prompt. On entre, on vient le saluer. Il n'exagère point et se lève, et quand il voit Horace Walpole, fait quelques pas à sa rencontre.

***

Il en avait eu assez à la fin. Tout comme un Voltaire il était parti pour l'Angleterre. (L'expulsion ? Nul n'en a rien su). Oui, parti pour l'Angleterre et sans revoir son pays qui n'était pourtant pas très loin de Leyde et où depuis son départ à la cour de la Palatine il n'avait jamais remis les pieds. A quoi bon ? Cela trouble. Les souvenirs d'enfance sont de mauvais appuis ; ils déconseillent l'aventure. C'est le vieillard, celui qui s'est décidé à abdiquer, qui vient s'asseoir sur le seuil antique et se met à évoquer des ombres. Théodore n'en est pas là.

Il était donc parti avec deux compagnons dont l'un se disait agent secret, dont le second pouvait passer pour maître chanteur, portant assez beau d'ailleurs l'un et l'autre. Et puis Perotto à qui il avait dit :

— Dis-moi, mon maître, veux-tu venir avec moi ? Ce sera comme valet, je te préviens, à dix livres par mois, nourri et la livrée... Seulement, je te créditerai de tes dix livres au lieu de te les verser. Ceci, pour que tu n'en fasses pas mauvais usage.

Perotto s'était quasiment mis à pleurer. Accès de mélancolie qu'avait calmé un coup de pied au derrière. Ici, il faut voir chez Théodore une certaine perversité ; il avait plaisir à traiter ainsi le gros banquier tombé dans l'extrême misère et dépourvu de tout ressort, mais il faut bien avouer aussi que tout homme qui n'a jamais passé de semaine sans se voir présenter une créance en ferait peut-être autant.

***

A Londres, il avait échoué chez les Schaub qui s'étaient montrés aimables, avaient fait de lui, moitié par bonté, moitié par goût de l'extraordinaire, le centre de leur salon. Théodore avait trouvé cela tout naturel, lâché ses compagnons, envoyé Perotto à l'office et ce soir, il trônait dans un fauteuil, avec en face de lui, Walpole qui lui donnait de la Majesté.

Dès le premier mot, l'avantage avait paru être à Walpole, au port de tête et à l'organe incisif de l'aristocrate ; dès le second il était demeuré à Théodore qui, sans la moindre rougeur, sans le moindre embarras, mais sans paraître s'étonner du titre, avait accepté. Tout ce qui emplissait le salon de madame Schaub avait pu croire à une vraie représentation où Théodore allait jouer le rôle du grotesque. Il fallait renoncer à cela. Tout de suite d'ailleurs Théodore avait glissé, paraissant négliger sa personnalité et ses aventures pour

parler de la Méditerranée, de la Corse, de l'Italie, de diverses Cours, le tout en connaissance de cause, si bien qu'au bout d'une bonne heure de conversation galopante où Théodore ne broncha jamais, Walpole avait été dire à Schaub :

— Mais il est très fort, votre bonhomme de roi.

Parbleu, s'il était fort. Ce n'est pas en vain qu'on roule durant trente ans à travers l'Europe, du moins quand on a de l'activité d'esprit et le souci de profiter de tout ce qui frappe l'oreille et les yeux. Théodore connaissait son échiquier. A un moment Walpole l'observait rêver. A quoi rêvait-il ? A quoi ? Heu ! il songeait sans doute qu'il n'y avait plus à revenir en Corse, que faire commerce une quatrième fois était chose impossible, que jouer politiquement de la couronne devenait risqué, qu'il n'y avait plus qu'à en vivre au jour le jour, être à Londres le roi de Corse, avec un dîner ici, un souper là, un spectacle ailleurs, peut-être une maîtresse, un habit de temps en temps, quelques-uns de ces prêts qui sont des services qu'un snob se croit tenu de rendre, en somme de l'argent et de la considération. Pour le reste, une intrigue pouvait toujours se nouer. Il comptait beaucoup sur la curiosité des hommes. Tout le monde ne peut pas aborder le roi de Grande-Bretagne ; en voici un plus petit, que l'on peut voir chez les Schaub. On s'y frotte. — « J'ai traité le roi, j'ai obligé le roi, j'ai couché avec le roi. » — « Le roi ? Qui ça, le roi ? » — « Sa Majesté le roi de Corse... » C'est peu. Peu et beaucoup. C'est toujours un roi. Entre le roi de Grande-Bretagne et le roi de Corse, dit le snob, il n'y a guère qu'une différence de quantité. Et de fait, voici l'aristocratie anglaise. Elle est là, elle est venue chez les Schaub. Parfois elle raille. Mais on la relève. Car le roi est ici doublé d'un homme d'esprit. Donc : vivre du titre et garder ces riens, ces hochets, le sceau, les parchemins, pour, le cas échéant,

les louer ou les vendre, ou plus simplement, pour qu'ils servent de preuves écrites, visibles... C'est un système et qui ne peut manquer de réussir.

Walpole s'approche, demande au roi à quoi il pense :

— A l'infirmité de l'homme et à la fragilité des constructions humaines, milord...

Walpole hoche la tête, approbateur. Le cercle se resserre autour du roi. Un roi philosophe. Après tout, n'est-ce pas ce que demande le siècle ?

— J'avais vu, dit Théodore, cinquante mille paysans m'acclamer (on songe aux Écossais acclamant les Stuarts) et les mercenaires gênois fuir quand je mis le siège devant Bastia. (Il ne l'a jamais mis en personne, mais sans doute il le croit). Depuis...

— Sire, la fortification de cette ville, demande le capitaine Smuts, à quoi peut-on la comparer ?

— Ceinture à la Vauban, répond le roi, avec des avancées. Avez-vous connu Dunkerque du temps du feu roi ?

— J'y ai tenu garnison, affirme en saluant du buste le capitaine Smuts.

— C'est tout Bastia... dit Théodore.

— Forte ville, prononce le capitaine, qui, très honoré, présente ses hommages et glisse en s'en allant, à l'oreille de Walpole, après quelques propos encore sur les feux rasants, les escarpes, contrescarpes, gabionnades et le reste :

— Un militaire ! Je vous en réponds !

***

Toute cette soirée fut particulièrement triomphale. On ne saurait que très malaisément comprendre à quel point le roi alliait la bonne grâce à la majesté. Il conquit les cœurs de cinquante ladies ou gentlemen, dont deux lords.

Quand l'atmosphère se fût un peu réchauffée, il conta quelques combats, quelques courses sur mer, ses aventures de Tanger, le tout en se donnant le beau rôle, et puis parla de son royaume, de ses sujets, de l'intérêt que présentait la Corse dans la Méditerranée. S'adressant à Walpole :

— La Grande-Bretagne ne veut donc pas dominer dans les mers du Levant ? Qu'elle songe à tout ce que représenterait pour elle la Corse ; c'est à vrai dire la domination de l'Italie. Et puis qui dit Corse, dit Sardaigne que dans le cas d'une guerre avec le roi de France, le roi de Sardaigne ne pourrait conserver. Un roi de ces pays, appuyé par l'Angleterre, tiendrait la Méditerranée pour le compte de Londres, à bien peu de frais...

Walpole approuva. Un moment plus tard, le roi parlera du Grand-Turc et de l'Égypte et d'un canal à travers l'isthme de Suez.

— La plus courte route vers les Indes, dit-il. Et que la Corse commande avec ses ports nombreux...

Et, à part lui : « Cela ne vaut-il pas ce mauvais porto et ce mauvais dîner de tout à l'heure ? Le diable écrase tous les lords ! »

— Excellent, dit Walpole à son voisin. Ce vieux baron de Westphalie raisonne comme un trône authentique.

— Comme le sac de laine du speaker des Communes, oui, dit l'autre qui est cousin du speaker.

Rires. Porto. Visages tournés vers Théodore comme ceux des fidèles vers un Saint-Sacrement.

***

Vers onze heures, un valet vint porter à Théodore un billet. On l'y avertissait que l'ambassadeur de Hollande souhaitait de le voir à l'instant. Théodore imagina selon son habitude vingt hypothèses. En

dix secondes des projets se présentèrent à lui en telle abondance qu'il en parut incommodé et fit un geste inconscient de mauvaise humeur, comme pour écarter des mouches.

Il s'excusa, salua, sortit. A la porte, comme on faisait avancer une chaise, il ne remarqua rien d'extraordinaire, et donna un peu plus dans ses méditations, mais tout à coup, il lui sembla que les porteurs ne suivaient pas le chemin habituel. Au même instant, parut à la vitre le visage tanné et durci d'un officier du roi de Grande-Bretagne qui d'autorité ouvrit la porte, toucha Théodore à l'épaule, et le faisant descendre, le pria fort civilement de monter dans un carrosse qui devait le conduire à la prison pour dettes sur la demande de ses créanciers.

Théodore se débattit cinq bonnes minutes avant que de consentir et ne cessa de discuter tout le long du trajet. L'officier du roi, chapeau bas, ne répondait à ses arguments que par des protestations de dévouement, et se déclarait désolé d'avoir à faire son office. Il considérait le roi de Corse avec curiosité et surtout avec respect, et Théodore avait le sentiment d'être conduit en prison par l'un de ses sujets.

V

PRISON POUR DETTES

Le roi signa avec bonne grâce sur le registre et entra. Il était vêtu d'un habit fort simple, gris avec des boutons de métal, et il avait des bas gris et des boucles à ses souliers. Il toucha simplement de la main son chapeau parce que Louis XIV ôtait le sien aux chambrières et que la politesse est la première vertu des rois. Il avait sur lui quelques écus ; il en donna un au guichetier en chef, un autre au secrétaire, quelque monnaie au garçon qui, bonnet bas, lui montra le chemin, et enfin son dernier au guichetier de service qui lui avait réservé une cellule où il serait seul. Il remercia en des termes parfaits :

—J'aurais voulu faire davantage pour vous, mon ami, dit-il, mais la Fortune qui m'est aujourd'hui contraire, tournera, et ce jour-là vous n'aurez pas à vous plaindre de Théodore.

Le guichetier salua le plus bas qu'il pût sans courir le risque de faire craquer sa culotte. Il avait été saisi moins par le don qui certes était minime que par l'air de majesté avec lequel avait parlé le roi de Corse. Il avait déjà fait le nécessaire pour dresser le lit du roi de la façon la plus convenable que l'on pouvait

imaginer, bien que cinq heures vinssent à peine de sonner, mais, sur un simple mot du roi, il vit soudain son erreur et s'excusa. Théodore prit alors plaisir à lui faire tirer le lit qui fut mis de côté, en sorte qu'au-dessus du fauteuil le ciel de lit de cretonne rouge eût l'air d'un dais. De plus, Théodore fit ajuster et clouer quelques planches retenues par deux madriers et jeter là-dessus une étoffe rouge. Cela fit une petite estrade. Il y fit mettre le fauteuil, et s'y tint fort noblement.

Quand le guichetier vit cela, il vint faire sa révérence au roi et s'en alla partout disant que la prison pour dettes avait un roi et qu'il en était le principal serviteur, et que le premier qui manquerait à son roi, aurait affaire à lui, Harris, qui casserait la figure de l'insulteur et lui ferait manger ses dents. Alors arriva le guichetier en chef, puis le secrétaire, quelques autres bas officiers de la prison et même sur la fin de la journée quelques hommes de loi. Tout ce monde vint tirer son chapeau au roi et faire la révérence. Chacun le trouva noble, distingué, agréable, affable, bon, doux, plein de mansuétude et cependant de majesté et tout le monde tomba d'accque que, celui de Saint-James à part, il n'y avait pas le pareil en Europe.

On avertit le roi qu'il pourrait se promener tous les jours de deux à quatre, mais il dit qu'il n'en ferait rien pour n'être pas mêlé à la foule, ce dont Harris l'approuva fort. Vers huit heures le guichetier lui apporta son repas et tint à le faire servir par son petit garçon. Sa femme qui avait préparé les mets et y avait ajouté un pudding de sa confection vint après le repas s'incliner devant le roi qui lui donna sa main à baiser, ce qui mit des larmes dans les petits yeux de cochon d'Harris. A la fin de tout, le guichetier fit le lit de Sa Majesté, l'aida à s'y mettre et s'en revint dans son taudis puant, rêvant à haute voix, tout

agité d'orgueil et plus glorieux de sa journée que Malborough après sa trentième victoire.

***

Une prison, un collège, une caserne, voilà des lieux où tout se sait en un clin d'œil. Surtout une prison, parce que les gens qui s'y logent n'ont que cela à faire, et puis écrire leurs mémoires et préparer leur évasion. Dès le lendemain, tous les guichetiers étaient au courant, et tous les prisonniers, puis tous les parents et amis des premiers et tous ceux des seconds, tous les hommes de loi de la cité, tous les sollicitors, les hommes de police, tout ce qui peut pénétrer dans une prison, en sorte que ce fut dès le second jour un défilé incessant. La plupart de ceux qui venaient voir les détenus ou que leurs affaires amenaient dans ce coin sale et sombre passaient, d'abord ou après, voir Théodore. Une fois pour toutes le bon roi avait dit : « Qui voulait ! » C'était entendu. Parole de roi d'ailleurs, remarquez-le bien. Il se tenait sur son fauteuil, répondait au salut, souriait, répondait au compliment et toujours par un compliment très bien tourné, en sorte que chacun partait en disant que c'était un bel homme, instruit, intelligent, bon, doux, affable, majestueux, et ceci et cela, bref, pour dix louanges à peine une remarque désobligeante. Et encore faite à mi-voix, car Harris n'avait point l'air commode, de figure s'entend, pour ne rien dire de ses poings qui étaient massifs et semés de poils roux. Le matin on défaisait le lit, on montait le « trône » ; on avait aussi dressé une table dans la cellule ; les privilégiés venaient voir déjeuner le roi. Nul que le guichetier et son fils n'assistait à son lever et à son coucher. Harris recevait de cette familiarité une grande considération.

***

Cette considération s'accrut lorsqu'un jour le grand peintre Hogarth vint voir Théodore. Hogarth était alors un déjà vieil homme en pleine célébrité ; il était d'ailleurs envoyé par Walpole ; c'était assez pour que tout le personnel de la prison se tînt chapeau bas devant le visiteur. Escorté jusqu'à la cellule par tout un lot de porte-clefs, Hogarth se trouva en face d'un homme fort digne d'attitude, la tête couverte, qui toucha le bord de son chapeau, lui indiqua un siège et lui parla avec infiniment d'esprit. Hogarth se rendit compte qu'on lui demandait une charge et ne voulut point consentir à mettre dans sa galerie de monstres cet honnête homme ; il sollicita toutefois l'honneur de faire son portrait et jeta en manière d'esquisse quelques traits sur son album, puis fit une charge rapide de quelques coquins vus en passant par les couloirs, charges qui divertirent fort le roi, en sorte qu'au bout de deux grandes heures, l'artiste se retira, fort content du roi qui était fort content d'Hogarth.

***

Les jours suivants, le même cérémonial se reproduisit. Le septième jour de la détention, un homme nommé Jonny Morgan vint trouver le roi : il lui signala qu'il avait jadis fait débarquer quelques caisses de fusils en Corse et lui en donna les preuves ; le roi l'en remercia et l'avertit qu'il le ferait chevalier de son ordre. Dans la soirée du même jour vint Patrice O'Mahon, Irlandais, qui prouva qu'il avait aidé à s'enfuir des mains des estaffiers gênois plusieurs Corses rebelles, et ceci au péril de sa vie ; le roi le remercia non moins fort et lui dit aussi qu'il le

ferait chevalier. La cérémonie eut lieu le lendemain ; les deux hommes se mirent à genoux devant le roi et prêtèrent leur serment ; le roi tira son épée que par la permission expresse du lieutenant de police il avait conservée, et leur en toucha l'épaule en disant à chacun : « *Je vous fais chevalier du noble ordre de la Délivrance. Vous devez souffrir de Nous seul que Nous vous touchions trois fois avec l'épée nue et vous serez obéissant en toute chose jusqu'à la mort.* » Les deux chevaliers jurèrent sur la Bible et reçurent l'accolade du roi.

Puis le roi les retint à déjeuner. Il n'avait point d'argent pour payer le traiteur, mais il se trouva que là comme en d'autres circonstances, des bourses s'ouvrirent.

Perotto d'ailleurs était arrivé à Londres et sachant son roi en prison, avait poussé un soupir de soulagement. Bon, bon, il n'y avait plus pour le banquier qu'à s'engager dans un bureau de la Cité, à gagner tant de livres par semaine, et à faire passer là-dessus à Théodore, avec des lettres enthousiastes, le nécessaire pour que le roi vécut dignement. Et puis le guichetier se trouvait fort honoré de servir sans salaire et le bonnet à la main ; le traiteur de donner à dîner pour le prix d'un remerciement royal, et les deux nouveaux chevaliers qui devaient verser mille écus chacun, de faire de leurs écus un usage dont Théodore ressentit les effets. Pour tout dire, par la suite, ils habillèrent le roi ; la cellule n'en fut que plus magnifique ; elle était à elle seule le palais de Sa Majesté, mais on ne vit jamais palais mieux tenu, cour plus réservée et plus respectueuse, peuple (c'étaient les détenus) plus enthousiaste.

— Vraiment, pouvait dire quelques jours plus tard le guichetier, c'est à croire que les soldats du roi George qui montent la garde à la porte sont au service de Sa Majesté de Corse...

Après le déjeuner qui réunit donc le roi et les deux nouveaux chevaliers, il y eut une algarade qu'il faut raconter. Durant le moment qu'Harris courait chercher quelque plat, une femme osa pénétrer dans la cellule du roi, dont la porte était restée ouverte et, voyant la table bien servie, l'amas des pots de bière et des bouteilles de whisky et la face des convives, rougeaude et pour tout dire assez animée, elle croisa d'assez gros bras sur une forte poitrine, hocha la tête et dit :

— Entonnez, entonnez, jeunes porcs. Eh bien, ce n'est pas mal, mais il faudrait faire venir toute la rue ici pour voir ce qui s'y passe. Il est trahi le roi George, trahi, je le jure par la vertu de ma mère ! Comment, continua-t-elle en s'adressant à Théodore, tu ne paies pas tes dettes et tu donnes à dîner ? Sais-tu combien ça fait dix-huit livres et cinq shillings ? Hein ? Sais-tu combien ça fait ?

Le roi avait pris un air de majesté et planait au-dessus de ces viles injures ; Jonny Morgan dit simplement :

— Du respect, madame, du respect, par saint Georges.

— Du respect, rétorqua l'autre, du respect pour un voleur ! Crapule, bandit, coquin, pourriture, charogne, chien crevé !

— Ah ! vieille carne ! dit l'Irlandais, tu n'emporteras pas cela en Paradis.

Et il se leva. Et certes, s'il n'avait pas trébuché en se levant, c'en était fait de cette mauvaise créancière, mais il trébucha à cause de la générosité du roi qui l'avait très fortement abreuvé et du respect d'O'Mahon qui avait toujours obéi à son Seigneur.

— En voilà un par terre, cria-t-elle, des trois soulauds ! Et les deux autres soulauds ne peuvent pas se lever. Neuhoff, Neuhoff, hurla-t-elle, dix-huit

livres et cinq shillings ! Veux-tu les rendre ? Voleur ! Voleur ! voleur éhonté ! Chien crevé !

Le roi demeurait impavide. Jonny Morgan, lui, avait mesuré d'un œil sûr le terrain et comprenant combien la manœuvre d'O'Mahon avait été funeste à ce téméraire Irlandais, lassé de jurer par saint Georges, il avait conçu un plan assez original. C'était de saisir la robe de la mégère au moment où dans le feu de la colère elle s'approcherait un peu trop, et, demeurant assis, de l'attirer à lui, malgré ses coups de griffe et ses hurlements. Ce qu'il réalisa victorieusement moins de cinq secondes après l'avoir conçu.

De son côté Patrick O'Mahon ne demeurait pas inactif, mais ayant remarqué que quatre supports valent mieux que deux et que le corps est de la sorte mieux équilibré, il s'était avancé à quatre pattes jusque derrière la femme qui se débattait aux mains de Jonny, l'avait saisie solidement aux chevilles et tandis que son camarade lui versait un flot de bière dans la poitrine, l'Irlandais mordait à pleines dents à travers la robe de la créancière.

Quand le guichetier accouru vit cela et les deux chevaliers maltraitant et dévorant la mégère, et le roi qui n'avait perdu grâce, tenue, ni majesté, riant tout son saoûl et faisant : Taïaut ! Taïaut ! comme en France quand on court le cerf, il pensa mourir de rire. Le roi lui faisait signe de ne pas bouger ; il se tint donc les côtes durant plusieurs bonnes minutes et ne mit fin à la plaisanterie que lorsqu'il vît la femelle près de rendre l'âme. Alors il la prit par les cheveux et la poussa dans le corridor où il acheva de lui mettre les idées en désordre en lui rompant les os.

Car il était un fidèle sujet.

VI

CES MESSIEURS DES COMMUNES

Quelques jours plus tard il vint des membres du Parlement. Ces députés avaient d'abord pensé entrer tous à la file, comme des moutons, mais sur l'ordre du roi, ils durent dans le couloir se compter en tories et en whigs et, à la réflexion, trouvèrent cet ordre admirable. Lorsqu'ils furent ainsi divisés, le roi fit entrer successivement les deux groupes en commençant par les tories, parti du gouvernement, l'opposition de Sa Majesté venant ensuite. En sorte que plusieurs députés naturellement stupides, ou très rêveurs ou bien un peu ivres, se croyaient devant le roi de Grande-Bretagne. Le plus grand nombre se trouva invité de la sorte au respect.

— C'est un vrai roi alors ? demanda le vieux libéral Hussex.

— En doutiez-vous ? lui répondit brusquement Greyhound, le Gallois, fameux par ses interruptions mordantes. Cela se voit, je pense, au temps que nous avons attendu.

Ils trouvèrent, les uns et les autres, le roi assis comme toujours sur son estrade et sous son baldaquin, bien carré dans son fauteuil, le teint fleuri, le visage large, car le régime de la prison lui convenait

assez. Théodore s'entretint avec eux des affaires de l'État en premier lieu ; des droits des Parlements ; des principautés italiennes ; des affaires corses ; de la cour du Pape ; du régime des prisons ; de la question des dettes et des prises de corps pour cet objet ; et en dernier lieu de médecine et de la nécessité où l'on était de faire un peu d'exercice quotidien. Sujets qui furent l'occasion d'un nombre infini de remarques judicieuses, et de ces amples développements, dont sont coutumiers les parlementaires de tous pays, qui n'ont pas pour les mots le respect que les tailleurs ont pour le drap, ceci à la louange des tailleurs. Ces Messieurs, bien que particulièrement renseignés (les tories) en matière de fermages, de chiens, de chevaux et de chasse, ou (les whigs) en matière de laine, d'acier, de commerce, d'armement ou d'industrie, ou bien (tous) en matière d'alcool (gin, whisky, ale, stout, etc...) étaient tout à fait aptes à comprendre les propos de Théodore et même à y trouver les signes d'un assez vif génie. D'autant que ceux qui vinrent étaient ou les plus curieux (et les plus frivoles par conséquent) ou les plus bêtes (de grands et gros rats sanglés dans des habits bleus avec des bas blancs bien tirés sur de gros mollets). Il fallait voir les nuques rouges et les fronts étroits et plats qui s'inclinaient, et les saluts, et les révérences, et, Dieu me pardonne ! les baise-mains, car le roi de Corse ne leur fit grâce de rien et ils y passèrent tous, whigs et tories, sous les regards des geôliers.

Après la cérémonie, à l'air froid de la rue, il y en eut bien deux ou trois pour rougir, grogner, grommeler, enfoncer leur chapeau sur la tête d'un geste sec, faire une mauvaise figure mécontente en fermant à demi un œil et en serrant les poings, celle très exactement que l'on fait lorsqu'on vient d'assassiner quelqu'un et qu'on est demeuré pourtant un honnête homme, enfin la tête du gentleman tout à fait mécon-

tent de soi-même. Mais autant en emporte l'air froid de la rue, et puis cela le roi ne le vit pas, ni les geôliers, ni les guichetiers, ni les valets, ni les autres visiteurs. Dans cette affluence parlementaire, il n'y en eut qu'un parmi les députés, un diable de whig qui était d'ailleurs au plus mal avec le Président des Communes, il n'y eut que lui, dis-je, pour essayer quelque scandale. Celui-là, homme tout à fait inconsidéré, je dis bien, et rappelé d'habitude à l'ordre toutes les fois qu'il ouvrait la bouche, se planta sur le seuil de la prison, arracha son chapeau, le jeta par terre, et dit :

— Gentlemen, nous sommes des ânes...

A ce discours, ou plutôt à cet embryon de discours, le Parlement se rangea naturellement les whigs à gauche, les tories à droite de l'orateur, et les petits garçons vinrent apporter à ce spectacle le pittoresque de leurs culottes déchirées et de leur nez morveux...

— Des ânes, gentlemen... poursuivit le respectable orateur, qui à vrai dire ne se laissait d'habitude démonter par rien. Car nous sommes allés, Dieu sait pourquoi, saluer un cuistre et baiser la main d'un foireux, d'un voleur, d'un condamné pour dettes.

— Parlez pour vous, dit un tory en secouant sa tête.

— Comment ? poursuivit l'orateur d'une voix aiguë, n'avons-nous pas défilé à vingt devant Sa Majesté Corse, le chapeau à la main ?...

Cela, à la vérité, venait de se faire à la face des cieux et si les anges du Seigneur avaient été appelés en témoignage... Mais...

— Non, non, crièrent les députés.

Et le mieux était que les whigs dont faisait partie l'orateur criaient plus fort que les tories. Le scandaleux député agita ses bras comme les ailes d'un moulin et se tournant rapidement à droite, puis à gauche, puis encore à droite :

— N'avons-nous pas plié l'échine devant le voleur et baisé la main du forçat ?

— Non, non, crièrent-ils tous encore une fois, avec une nuance d'irritation.

La foule s'amassait autour d'eux, foule assez bigarrée et forte surtout de marins, d'ouvriers et de voyous. Des prostituées se mirent à rire en montrant des figures maigres et fardées sous des fichus. L'orateur cependant prenait à témoin les étoiles, clignotantes, incertaines pour tout dire, qu'il disait la vérité, et comme les interruptions se faisaient plus nombreuses et plus grossières :

— Par exemple ! hurla-t-il en s'adressant au peuple éberlué. Qu'on sente leurs lèvres à tous ces jacobites, on y sentira l'odeur du prétendu roi...

« Mensonge ! Il est ivre ! Enlevez-le ! Cet homme a bu ! Gredin ! Misérable ! Vendu au roi de Corse ! » tels étaient les cris qui retentissaient autour de lui. Et whigs et tories se précipitaient, le bousculaient, le prenaient aux habits, lui bourraient les côtes, la poitrine et la face de coups de poings. L'orateur était d'ailleurs homme à riposter, et, ce jour-là, devant la porte principale de la prison pour dettes, il soutint brillamment sa réputation, ce qui ne l'empêcha pas de devenir en moins de dix minutes une loque répugnante souillée de boue que les gamins prirent aussitôt pour cible et qu'ils achevèrent avec rapidité en lui jetant de la boue sur la figure à pleines mains tandis que les voyous s'approchant sous prétexte de le protéger lui firent les poches (montre, banknotes, menue monnaie) sans parler du chapeau qui fut soulevé avec discrétion.

Le roi Théodore apprit la chose et en rit beaucoup avec son conseiller habituel, Harris, qui, lui, vit dans ce châtiment une punition de Dieu.

***

C'étaient là les scènes grotesques de chaque jour. Il n'en faut retenir que l'attitude du roi. Il est beau de voir dans la prison pour dettes où l'avaient fait enfermer ses créanciers, Théodore, baron de Neuhoff, et qui près de vingt ans plus tôt s'était fait couronner roi de Corse, déjà vieilli, sans argent, sans protecteur, sans autre ami qu'un guichetier, tenant tête au Destin. Mais à la nuit, l'affaire prend une tournure épique, Harris vient de lui souhaiter le bonsoir. La prison est silencieuse. Les prisonniers dorment ou remâchent dans l'ombre leurs désespoirs. Sans bruit, le roi se lève de son lit, vient à sa table, jette négligemment dessus le grand sceau du royaume de Corse, déploie une carte grossièrement tracée qui représente les îles de la mer Tyrrhénienne. Voilà le décor. Alors pour lui, son misérable habit devient de brocart et d'or, la chandelle prend figure de triple candélabre chargé de lumière, la porte s'ouvre, un ordonnateur des cérémonies introduit les ambassadeurs et les courtisans. Grave, le roi répond, interroge, interrompt, commande, rassure et menace. Une mer bat des rivages ; des montagnes s'ordonnent, couvertes de forêts. La Corse lumineuse naît du brouillard de Londres, se glisse par-dessus la porte, entre par le trou de la serrure, par la pauvre fenêtre qui donne sur le corridor mal éclairé ; des ombres emplissent la cellule, des ombres colorées et bruyantes, et le roi se met à régner paisible, la tête pleine de réformes, sur son royaume reconstitué.

VII

L'ABDICATION

Tout cela d'ailleurs n'arrangeait point les affaires de Théodore. Les jours, les semaines, les mois passaient. Et les créanciers sortaient de dessous terre, semblait-il, à raison d'un par jour. Tous plus acharnés que des corbeaux.

Les chevaliers créés par Théodore s'étaient lassés ou éloignés, Harris, le guichetier de la prison et sa femme moururent et leur garçon devint soldat ; le roi perdit alors sa chambre et fut relégué au dortoir parmi des têtes assez sinistres, puissamment usurières, avec des yeux canailles et des bouches fermées sur d'assez noirs secrets qui parfois filtraient après la soupe...

Comme l'historien passe rapidement sur de certaines périodes sans gloire où le génie de la nation semble sommeiller, tandis que de médiocres disgrâces l'accablent, passons sans nous attarder sur cette partie de la vie du roi. Le rythme qui l'anime est monotone et lent. Lever : 6 heures. Déjeuner (une soupe) : 10 heures. Dîner : 6 heures, une soupe et puis les haricots ; la viande une fois par semaine. Coucher : 8 heures. Une chope de bière le dimanche. Promenade une fois par jour, de 10 heures à midi. Que pour-

rait tirer de là un homme de génie, sinon une multitude de réflexions judicieuses ou profondes, de rêves précis, de plans vertigineux, de combinaisons lentement échafaudées, toutes choses admirables mais qui n'auront comme support que quelques cellules cérébrales et seront perdues sans retour pour l'humanité.

***

Il y avait pourtant quelqu'un qui gardait sa confiance au roi, c'était Perotto. Il avait perdu 3.000 ducats dans la première entreprise. Mais cet échec l'avait exalté. Afin de se relever, il s'était engagé pour 30.000 dans les affaires hollandaises. Puis avait, sur les conseils de madame Fonseca, avancé 13.000 autres ducats. Après le désastre de sa banque, il avait suivi quelque temps, comme on l'a vu, Théodore, le rejoignant ici où là, passant à sa suite en Allemagne, en Hollande, en Angleterre enfin, ami d'abord, valet à la fin. Perotto était persuadé que tôt ou tard un si grand esprit ne pouvait manquer de réussir et qu'il fallait ce jour-là être à ses côtés. Quand il fut impuissant à racheter les créances, il serra simplement ses reconnaissances dans un beau paquet qu'il se ficela sur le thorax à même la peau et s'installa cireur de bottes à la porte même de la prison. Il était des spectateurs à la fameuse représentation donnée par Garrik au bénéfice du roi Théodore et qui produisit si peu d'argent. Puis le lendemain il se remit à cirer les bottes. Il vit l'article de Walpole sur le roi. Cela lui parut d'un ton un peu ironique, mais le *Date obolum Belisario* du noble lord le toucha tout de même et il fit passer le journal à Théodore avec, une fois de plus, l'assurance de son obéissance et de son plus profond respect.

S'il avait pu voir le roi, il l'aurait probablement trouvé assis sur sa paillasse et réfléchissant. Assez

vieilli et d'humeur sombre. Théodore était, par suite de la détention prolongée, sur la pente du découragement. A force d'ennui il en était arrivé à vouloir s'en aller mourir en Westphalie. Il revoyait aux bords de la Lippe, une gentilhommière dominant un village tranquille qui se groupait autour d'une petite église. Théodore s'en reviendrait là, les habitants lui donneraient l'hospitalité, ses parents seraient heureux d'avoir eu un roi dans la famille.

Et il se voit, dans la douceur du crépuscule, assis sur un banc de pierre, dans l'ombre des tilleuls, conter à de petits Allemands une belle histoire qui se pique dans les cervelles comme un clou d'or.

— Il était une fois un petit baron westphalien qui partit de son pays... Qui s'en vint à la cour de France... Qui vécut ici... qui courut là... qui devint roi...

Son histoire...

— A la soupe ! hurle la voix grossière du gardien qui fait un vacarme de souliers ferrés et de gamelles...

Tumulte infâme qui brise le rêve et remplit d'ombre le cœur de Sa Majesté.

***

A l'occasion d'un grand ou d'un heureux événement, la coutume était, en Angleterre, de relâcher un certain nombre des condamnés pour dettes, après trois publications, et sur un engagement pris par eux, devant le tribunal, de rembourser leurs créanciers. C'est ce qu'on appelait la signature de la cédule. Cérémonie à laquelle on procéda le 24 juin 1755, sous le règne du roi George II, pour plusieurs débiteurs parmi lesquels le roi Théodore.

Il faisait un bon petit temps d'été, presque chaud, et un soleil assez vif brillait au dehors, incendiant les carreaux multicolores de la chambre du Tribunal. Peu de monde dans l'enceinte ; toujours le public de

ces sortes d'audiences : quelques badauds, quelques hommes d'affaires, quelques sergents.

On fit entrer d'abord un premier endetté, un petit vieux à l'air chafouin qui fut extraordinairement volubile, se répandit en une multitude d'explications et jura qu'il paierait tout :

— Jusqu'au dernier cent, milord ! Je suis un honnête homme. Je l'ai toujours été. Mon père était marchand drapier, à l'enseigne du Mouton blanc, etc.

Et puis un second dont les tempes étaient sillonnées de grosses veines et qui avait les yeux exorbités. Celui-là n'eut pas l'air de comprendre et aux yeux du public passa pour complètement idiot. On se mit à rire en le voyant aller deci delà, du greffier à l'huissier, comme un chien battu.

Ce fut à ce moment que fit son entrée le roi Théodore.

***

Le roi était vêtu assez dignement d'un habit qui avait été bon et qui, encore bien tiré et brossé, lui faisait assez d'honneur. Il avait des culottes propres qui tiraient un peu l'œil parce qu'elles n'étaient pas de même couleur que l'habit ni d'une couleur se mariant avec la sienne, des bas chinés et des souliers à boucle qui ressemblaient fort l'un à l'autre (il fallait des yeux singulièrement exercés pour s'apercevoir qu'ils n'appartenaient point à la même paire). D'ailleurs le roi devait remédier à ce défaut quand il fut immobile devant le tribunal, en se tenant un pied en avant. Il avait des gants, vieux sans doute et troués, mais il avait mis le seul gauche et l'on ne voyait point les trous par l'artifice d'un peu d'encre sur la main. Il avait emprunté une canne, gardait son chapeau sur sa tête, et s'avançait fort noblement en marchant les pieds en dehors. Il salua le Tribunal du doigt au chapeau et on ne le pria pas de se découvrir. Lui-

même ressentit comme une offense le fait que le Tribunal ne se leva pas pour l'honorer, mais se borna à marquer son mécontentement par un petit retard à répondre aux questions du président.

Le président lui ayant fait déclarer ses noms, prénoms, qualités, date de naissance, etc., lui demanda ce qu'il possédait :

— Je n'ai plus, dit-il, que mon royaume de Corse...

— Voulez-vous en signer l'abandon ?

— Je le veux bien, dit le roi.

— Huissier, ordonna le président, présentez la cédule...

Théodore la reçut des mains de l'huissier et la signa. L'ayant signée, il la considéra quelques instants, eut un grand geste qui parut embrasser le Monde et son Ile, regarda le Tribunal et se découvrit.

Si rustres que fussent les juges de ce coin de Londres, et si dure que fût la paroi de leur cœur, ils parurent émus, s'entreregardèrent et hochèrent la tête en silence.

Puis Théodore salua, sortit la tête haute et se perdit dans la foule.

Comme le roi ayant salué les juges allait se retourner, un petit homme, assez mal vêtu, tirant après lui un attirail de cireur de bottes, sortit des rangs du public et se jeta aux pieds du roi, cherchant la main de Théodore.

— Je ne suis plus rien, dit Théodore.

— Vous êtes mon roi, dit le petit homme d'une voix chevrotante.

La galerie eut un assez long murmure d'admiration. Suivi de cette espèce de sujet, Théodore sortit la tête haute et se perdit dans la foule, mais comme il allait tourner le coin, le petit homme se jeta sur lui et d'une voix humble, avec le bon regard d'un chien qui dit à son maître : « Tu ne vas pas m'abandonner, » cria :

— Sire... Vous me reconnaissez... ? Perotto, vous

savez bien, votre banquier de Livourne... (il eut un sourire douloureux).

— Oui, oui, dit le roi en continuant de marcher, oui, oui, mon ami, eh bien, quoi donc ?

— Sire, dit Perotto, qui affichait une pauvre figure maigriote avec de grandes et profondes rides de chaque côté du nez et une peau plissée trop vaste pour ce visage sans graisse. Sire, c'est pour vous dire que j'ai en vous une confiance absolue.

— Bien, cela ! dit le roi. C'est la moindre des choses.

— Cette renonciation, dit Perotto en courant toujours aux côtés du roi, cette renonciation, Sire... elle n'est point définitive...

Le roi toussa, fronça le sourcil.

— Parce que, dit Perotto, c'est cinquante mille ducats que j'ai à rattraper, oui, Sire, plus de deux cent cinquante mille livres et tant que vous serez roi...

— Chut, dit le roi, chut ! monsieur ! (Et il mit le doigt sur la bouche et fit signe qu'on ne le suivît pas). Geste qui immobilisa contre le mur Perotto, un Perotto qui, le chapeau sur le cœur, saluait, saluait, saluait, jusqu'à ce que les huées de trois enfants le convainquissent d'avoir à quitter la place.

***

Le soir de ce même jour, Théodore se présenta chez Walpole. C'était pour lui remettre le grand Sceau du Royaume qu'il conservait depuis dix-neuf ans. Il le fit en des termes choisis :

— Je ne suis plus rien, milord, dit-il. J'ai abdiqué ce matin. Voici le dernier signe de ma grandeur passée. Je vous le donne en souvenir de votre amitié.

Walpole ne fut pas ému à proprement parler (c'était un aristocrate, assez égoïste de naissance et

que sa fonction d'homme d'État avait dépouillé du peu de pitié qu'il montrait étant enfant), mais le chevaleresque du geste tout de même l'étonna. Cette tragi-comédie d'ailleurs plaisait fort à son esprit cynique et, à plusieurs reprises, il avait manifesté son goût pour le roi Théodore. Il tira donc sa bourse.

— Vingt guinées ne sont rien, dit-il. Les voici pourtant. Mais croyez-moi votre obligé.

Théodore reçut l'argent en toute simplicité, remercia, prit congé. Ce coup-ci il ne lui restait plus même une preuve tangible de sa royauté. Sa fortune ? les vingt guinées de Walpole et l'habit qu'il avait sur le dos. Il se sentait pourtant aussi léger que lorsqu'il avait débarqué à Aleria. Toute idée de désespoir avait disparu. Il ne songeait plus à la Westphalie. Il maniait ses guinées au fond de sa poche et s'enfonça dans les quartiers populaires, en se disant qu'il avait toujours de quoi manger et se coucher durant quelques jours. C'était un vieillard de soixante et un ans dont les désirs commençaient d'être limités.

VIII

UN NOUVEAU PEUPLE DANS LE BROUILLARD

Un soir qu'il y avait fête chez le résident de Venise, illustrissimo signor Zuccato, dans le palais de Soho Square, Mezzetino qui était alors de la suite du chargé d'affaires de Toscane et majordome, pour tout dire, de ce diplomate, découvrit en s'écartant un peu du groupe des cochers et des valets de pied, un vieil homme à la face large et assez colorée qui, au coin de la rue, battait la semelle en soufflant sur ses doigts. Il était vêtu d'un habit rapiécé, mal chaussé, sans manteau, et jetait de côté et d'autre des regards encore vifs et singulièrement observateurs. Un mendiant ? Non. Un homme de qualité plutôt, semblait-il, tombé dans la misère et qui se tenait comme un lion maigre et malade, à l'affût de l'occasion. Un moment, il se retourna et à la forme du dos, large et rond, Mezzetino le reconnut. Bondissant vers lui :

— Bonjour, Majesté ! dit-il.

— Oh ! bonjour, maître Mezzetino, dit Théodore en se redressant, et avec tout de suite une pointe de hauteur telle que le pauvre majordome se fit soudain tout petit. Que fais-tu là ? A qui es-tu ?

— A madame la comtesse Guagni, que vous con-

naissez bien, répondit Mezzetino avec une révérence.

Théodore eut l'air de chercher.

— Ah ! Proserpine. Et dis-moi, a-t-elle vieilli, cette charmante Proserpine ?

— Pas plus que Votre Majesté et que son serviteur, avoua Mezzetino qui était philosophe. Le cœur est resté jeune. Elle brille à Livourne et m'a prêté le temps d'une saison à monsieur le marquis de La Torre qui est chargé d'affaires du grand-duc à Londres.

— Bon, maître fou, bon, j'irai quelque jour faire mon compliment à ta maîtresse dans cette bonne ville de Livourne. Mais dis-moi...

Le Mezzetino vit bien à la manière dont Théodore penchait un peu la tête sur l'épaule, qu'il s'agissait d'une négociation, et sachant que son ancien maître n'en avait jamais fait que d'argent, il se fit plus petit et mit doucement la main à la poche.

— Ne te reste-t-il rien de ce que je t'ai donné ?...

Ils ne s'étaient pas vus depuis deux ans. Mezzetino, bonne âme, et sans relever ce qu'avait de grotesque le propos, gratta ses poches, donna son cuivre et son peu d'argent.

— Sire, je n'ai plus que ce peu de chose.

— Bon, dit le roi en empochant, je te le reprends ; demain je te donnerai le double. Fais-m'en souvenir, au moins. Oh ! ajouta-t-il en riant, tu n'y manqueras certainement pas, mon drôle.

Dans le cœur de Mezzetino une multitude de sentiments se heurtaient. C'était un valet de comédie, mais déjà sur le retour et proche de la cinquantaine. Fidélité, dévouement, souci de plaire étaient demeurés en lui aussi vifs qu'autrefois, mais le sentiment de sa nouvelle dignité aidant, il découvrait en lui la volonté d'enrayer cette chute, le désir même de donner une leçon à ce vieil homme qu'il n'avait pas cessé d'aimer. Il crut que comme il avait payé il pouvait se per-

mettre de dire quelques vérités et, le chapeau à la main, sur un ton pénétré, il articula :

— Monsieur, laissez-moi vous dire que vous ne devriez point continuer ce métier de prétendant. On ne réussit point aujourd'hui par le sceptre. Et de moins en moins par l'épée. Puisque, monsieur, vous êtes marchand en diable, mettez-vous donc marchand. Je suis persuadé que, partant demain avec une pacotille de cent florins, vous la décuplerez en cinq ans. Mettez-vous marchand, monsieur, mettez-vous marchand.

Le roi n'avait écouté que d'une oreille inattentive le début de ce discours. Il comptait sa monnaie. Le ton de plus en plus vif de Mezzetino finit toutefois par le frapper. Soudain ses yeux lancèrent des éclairs.

— Des conseils ?

— Oh ! Je ne me permettrais pas !...

— Un valet ? poursuivit le roi.

— Hé ! Monsieur...

— Monsieur ? cria Théodore. Quoi, maraud, pas même de respect ?

Et le prenant par le revers de l'habit, il lui fit faire une pirouette et lui donna un grand coup de pied au cul. Si bien que Mezzetino, ayant encaissé, se sauva en courant, puis, de loin, se mit à faire révérences sur révérences, en se demandant si son « roi » n'était pas toujours roi de quelque chose, et tout simplement grimé en vagabond, comme le calife Haroun-al-Raschid, qui courait sous un manteau troué les rues de sa capitale.

***

D'un pas digne, Théodore était rentré dans la nuit. Il portait la tête plus haut que tout à l'heure parce qu'il tenait quelque argent et que la grandeur royale lui paraissait avoir été heureusement maintenue. Il

ne s'agissait pour lui, ce soir-là, que d'aller dans une taverne chaude manger pour deux schillings de charcuterie avec un pot de mauvaise bière sur la table. Mais dans la taverne où il entra, il y avait justement quelques valets de pied conteurs d'histoires et de scandales autour desquels se réunissaient un assez fort lot de malheureux, de vagabonds, d'ouvriers ayant fini leur journée sur les docks, de sans travail mêlés à des faillis, à des étudiants vieillis, à des ivrognes, à des commères du quartier, à des marins du port, et à des prostituées. Et l'histoire que contait le drôle était celle du roi Théodore. Il devait l'avoir apprise de ses maîtres et la contait avec des détails, en enjolivant toutefois, en faisant chevaucher les années et en cherchant le comique, mais, malgré lui, il dessinait tout de même une figure assez grande, assez hautaine, assez royale pour tout dire, et dont Neuhoff n'était point honteux.

— C'est tel que je vous raconte, disait-il ; il est devenu roi et le roi d'ici lui a envoyé des ambassadeurs. Et il a régné, il n'y a pas à dire, il a régné. Tout comme un autre. Ah, mais oui ! Et ce qu'il a eu d'argent, hein ! Et un homme vous savez, je ne dirai pas comme vous et moi, mais presque, un officier allemand, rien de plus.

Autour de lui, il y eut des hochements de tête, des exclamations, des rires. Le patron s'en mêla, exprima son admiration.

— N'empêche, dit un petit matelot à la figure grêlée, qu'il est où ça, maintenant, ton roi ?

— Çà, mon ami, dit le valet, tu comprends que je n'en sais rien. Mais ce qu'il y a de sûr, c'est que tu lui as peut-être donné un penny un soir. Oui, mon ami...

Le marin cracha d'un air de dégoût. Et ses collègues, habitués à des histoires de rois et dont chacun

avait rêvé d'être rajah sous des palmes, grognèrent, méprisants.

— Que veux-tu ? dit le valet d'une voix prête aux concessions. Sûrement il vaut mieux être marin du roi ou premier valet de pied d'un lord que roi... roi de Corse, car pour le roi d'Angleterre naturellement... (il souleva son chapeau).

— Il est peut-être mort, dit quelqu'un.

— Je le relèverai un de ces jours avec ma gaffe, de la Tamise... vous verrez çà...

— Belle pêche ! cria le marin. Peuh !

Et levant sa chope :

— A la santé du pauvre roi !

Ils burent. Puis le marin ouvrit une grande bouche semée de chicots noirs.

— Ah ! la la ! dix hommes comme moi, cria-t-il en se donnant de grands coups de poing dans la poitrine, et il aurait son royaume ce gars-là, et moi et vous, oui, nous tous, de la marine, nous serions... ah ! nous serions. ..

— Hurrah ! cria Théodore, voilà un homme !

Tout l'auditoire se retourna du coup et fixa Neuhoff.

— Oh ! gros gueulard, dit familièrement le valet, tu ne l'aurais pas connu, des fois, toi, ce roi là ?

Tout le monde se mit à rire.

— Si, dit Théodore d'une belle voix de basse.

Les vingt faces se tournèrent vers lui, ricanantes ou étonnées, ou attentives. Comme il avait fini de manger, il écarta de la main les miettes de la table et mit gravement son chapeau :

— Je suis, dit-il, le roi de Corse...

***

Tonnerre de clameurs, de vivats, que coupa un petit homme, sec et bilieux, en criant tandis qu'il

dressait dans la fumée une silhouette critique et railleuse :

— C'est bien vrai, au moins... parce que... n'est-ce pas ?

— Si c'est vrai ?

Déjà Théodore devant la foule qui déferlait (car il entrait à chaque instant de nouveaux venus dans la taverne) tirait de sa poche une vieille gravure qui montrait le Neuhoff au débarquement.

— Voyez plutôt, dit-il.

Vingt têtes se penchèrent. Vingt cous rouges. Vingt faces de vagabonds et d'ivrognes. Et les « oui, oui ! » c'est tout à fait lui ! » et les yeux respectueux, admiratifs, et tout de suite deux filles à ses côtés, les marins en face de lui, un pot de bière rempli à ras bord et deux lampes de plus d'allumées. Et l'interrupteur qui s'excuse...

— C'est pas tout ça... dit l'un. C'est notre roi...

— Hurrah !

— Notre roi, à nous... rien qu'à nous... camarades...

— Hurrah ! Hurrah ! Hurrah !

Barrik, le patron, en était sidéré et faisait les yeux ronds derrière son comptoir avec une crainte vague de la police, tandis que sa femme lui cognait le coude : « Allez, profitez-en, grande bête ! » et que les servantes menaient, à travers la salle bondée maintenant de buveurs, un train d'enfer. Car le tonnerre des cris avait attiré la rue. En un instant les tables furent garnies (et combien de gens debout !) les tonneaux mis en perce, la bière en pots, et chacun son pot en main ; les pipes et les cervelles s'allumèrent. Il y avait de tout dans la salle, c'était à croire qu'on avait balayé le port et la rue pour tout pousser chez Barrik à l'enseigne du *Dindon Noir* : les marins, les dockers, les filles de la rue, les vagabonds, les oisifs, les badauds, tout ce qui avait soif ou faim, ou froid, ou goût du bruit, et à qui il restait un penny ou deux, de quoi

avaler sa chope en serrant la main d'un roi.

Il semblait à chacun que ce fut la grande fête préparatoire au renversement des valeurs qui, comme chacun sait, est perpétuellement attendue et pas seulement dans les faubourgs de Londres, par tout un peuple qui voudrait être sauvé. La bière coulait par tonneaux. Les sans-travail menaient de furieuses danses par bandes de sept ou huit qui se tenaient les bras et qui agitaient les jambes comme s'ils voulaient briser le pavé. Une musique s'était organisée, d'une flûte, d'un fifre et d'un violon que cinq ou six assistants renforçaient en tapant sur des casseroles. Les marins qui ne sont pas gens économes jetaient à poignées l'argent sur les tables. Théodore, juché sur le comptoir, chapeau en tête avec, par-dessus, une couronne de papier, présidait la fête. Il était grave comme un roi George. A la fin, les gens vidaient leurs poches et avaient tout mis dans un sac de toile pendu à un crochet. Les servantes prenaient penny par penny pour la bière portée. C'était communiste en diable, fraternel et chrétien. Vers le milieu de la nuit, comme le roi oscillait un peu, sous la double influence de la fatigue et de la boisson, on lui mit une échelle derrière le dos pour le soutenir et on superposa à la couronne de papier une grande couronne de feuillage. On l'entendit alors murmurer, en faisant un sourire de roi débonnaire :

— Du laurier ?

— Non, vieux frère, lui dit quelqu'un, c'est du romarin.

— Ftt ! fit Théodore.

Néanmoins il la conserva. Le sabbat était infernal. Noirs, jaunes, métis, blancs, toute la râclure des quais et des trottoirs, fumier et pourriture du monde, dans un nuage de fumée, dans un tumulte si constant qu'il était monotone, entonnaient la bière, le gin, le whisky sans arrêt. Les querelles et les chants étaient

dans le bruit de petits ressauts imperceptibles. C'était le plus beau royaume du monde, étroit, mais chaud, bruyant, coloré, lumineux, plein de vie, avec des courtisans fous, et un peuple en liesse. Plus que dans l'église du couvent d'Alesani, que dans le palais de Cervione, que devant l'armée de Montemaggiore, Théodore bien appuyé sur son échelle, le pot de bière en main, avait l'impression qu'il régnait. Et comment de pas l'avoir, puissante ? Est-ce qu'à un moment tous ces ivrognes ne s'étaient pas découverts pour entonner d'une seule voix et avec quel airde componction, tandis que des larmes, oui, brillaient dans les yeux des femmes :

God save the King !
God save the King...

Cependant que le roi hochait sa noble tête et levait la main en signe de bénédiction.

***

Seulement au fin matin, dans l'aube glacée, sur la marche d'un seuil, non loin du *Dindon noir* qui était alors une façade grise et sale, morte dans le brouillard jaune, Mezzetino revenant du bal de l'Ambassade et accompagnant, le flambeau à la main, le carrosse de son maître, découvrit un homme bizarrement couronné de feuillage. Laissant s'éloigner ses compagnons qui se gaussaient déjà de l'ivrogne, il vint lui mettre son flambeau sous le nez. Parbleu ! Théodore. Mezzetino le tira, le poussa, le secoua, le dressa enfin contre une borne et lui frotta vigoureusement le visage avec sa main trempée dans l'eau du ruisseau. Sous la caresse, le roi frissonna et ouvrit les yeux.

— Tiens, maraud, grogna-t-il, c'est toi ?

— Rien à faire avec vous, monsieur, c'est triste

à dire, lui criait cependant Mezzetino dans les oreilles. Votre habit est taché, souillé. Vous n'avez plus de chapeau. Tenez, dit-il, je vous donne le mien. Mais je ne peux faire davantage, je me marie demain.

Et il s'enveloppa la tête avec son mouchoir d'un air très sérieux.

— Hé, hé ! dit le roi que le froid commençait à réveiller pour de bon et qui retrouvait toute sa présence d'esprit, sais-tu qu'un roi honorerait fort ton mariage ?

Mezzetino hésita. Le passé était si vivant en lui, et la veuve qu'il épousait serait peut-être si flattée qu'il fût près de dire oui, mais la crainte de perdre la dot dans l'affaire vint le frapper d'un coup de poignard. Il fit sa révérence et s'éloignant comme d'auprès d'un pestiféré :

— Pardonnez-moi, dit-il, pardonnez-moi, Sire, mon beau-père est républicain.

IX

LA TRÈS DIGNE FIN DE SA MAJESTÉ

La vie de vagabond est une de celles qu'il est le plus difficile de vivre. Et pour tout dire, il faut sans doute plus de génie pour être un grand vagabond, j'entends vagabond qui mange et boive tout son soûl, dorme au chaud, en somme réussisse, qu'il n'en faut pour être un grand roi.

Jusqu'au printemps de l'année 1756, qui fut la première de la guerre de Sept Ans, Sa Majesté se soutint par diverses industries qui témoignaient d'une belle imagination, d'une rare souplesse d'esprit et prouvaient que les facultés de Théodore n'étaient point épuisées. Néanmoins il ne put s'empêcher de glisser de quelques échelons. La raison en était qu'il n'avait plus d'habits décents. Toute la question pour lui se réduisait à cela. Comme il avait coutume de dire à Ben Tillett, un vagabond irlandais qui depuis le rapporta et qui, en ce temps constituait avec Perotto retrouvé sa « Maison », « que l'on me donne un habit et douze chemises propres avec tout le linge à l'avenant, et seulement dix livres dans ma poche, et je me charge de remettre en question la couronne de Corse, dans toutes les Cours du continent. » Ben Tillett, enthousiasmé, l'aurait volontiers équipé et lui aurait de grand

cœur prêté les dix livres s'il les avait eues, mais il ne les avait pas. Une collecte qu'il fit donna sept shillings quatre pence et deux boutons de culotte. Trop peu de chose. Renversant sur sa tête le vieux chapeau graisseux qui avait servi pour la quête, cet Irlandais audacieux fit alors à Théodore la proposition de cambrioler la basilique de Westminster.

— Avec ça, dit-il, nous aurons les fonds nécessaires à la Cause, il n'y a pas d'erreur...

L'ancien banquier approuva de la tête et, paraissant se réveiller, calcula rapidement la valeur du trésor en livres sterling et ducats.

Mais Théodore secoua la tête et siffla dédaigneusement.

— Voulez-vous bien vous taire ? dit-il. (Et comme les deux faisaient des têtes de chiens battus). Question non de morale, poursuivit Théodore, mais de situation. Voyons, Ben, de roi à roi, comment veux-tu ?

Il se contenta d'emprunter une livre à John Hicks, commissaire. Il espérait faire fructifier cette livre de telle sorte qu'au bout d'un an, déduction faite des intérêts à payer au prêteur, il en aurait quatre, et il fit remarquer à Ben Tillett qu'il ne faudrait guère plus de trois ans pour en avoir soixante-quatre, soit seize cents livres de France, de quoi s'habiller, traverser la France et se jeter en Corse.

— Où je veux mourir, dit le roi. Car ma renonciation au trône m'a été arrachée. Et d'ailleurs le caractère royal est indélébile.

Malheureusement, sur la fin de l'été, et alors que la livre empruntée, engagée dans des spéculations difficiles n'avait encore rien produit, et même pour tout dire n'était plus possession royale, cet imbécile de John Hicks mourut. Il mourut sans avertir, sans prévenir, comme ça... avec la mauvaise foi de certains prêteurs... Et naturellement, du jour au lendemain, son héritier présenta le billet à Théodore.

On était en septembre. Théodore proposa à l'héritier de lui céder son chapeau, pensant pouvoir se contenter d'un bonnet, mais le chapeau ne valait point le quart de la somme. En bref, après un court dialogue, l'héritier s'en fut en jurant de se venger et le roi dut retourner dans cette prison pour dettes qui l'avait déjà vu deux fois.

Il y demeura jusqu'au 6 décembre.

Le 6 il en sortit parce que son créancier était mort et avait été remplacé par un homme à l'âme plus compatissante. Théodore vit là un coup heureux du destin. On peut l'affirmer, il sortit de la prison plein d'espérance et signa le registre d'écrou comme il eut signé une proclamation à ses troupes. La preuve que son esprit était bien vivace fut qu'il médita à peine sur le seuil, et que tout de suite n'ayant pas un sou en poche, il héla une chaise, et se fit conduire chez l'ambassadeur de Hollande qu'il connaissait bien. De quoi s'agit-il après tout ? A soixante-deux ans, de repartir sur de nouveaux frais et avec l'appui de la Hollande. Durant un quart d'heure son esprit manœuvra comme une merveilleuse machine d'horlogerie, un peu trop vite peut-être. Il avait l'œil brillant, trop brillant, la joue rouge, trop rouge, et, rencoigné dans sa chaise, il agitait des projets avec une vivacité qu'il ne s'était jamais connue. Cependant, tout à coup, il éprouva au côté gauche un point douloureux et comme on arrivait devant la maison de l'ambassadeur il eut un frisson. Il n'avait jamais été malade et son corps s'était toujours comporté comme un bon cheval ; cela le troubla. Descendant cependant de sa chaise, il vit la porte close et les volets clos. Il heurta. Personne. Des voisins entr'ouvrirent une fenêtre pour lui crier que l'ambassadeur n'était plus là. Son enthousiasme avait disparu. Il se sentait faible, il lui semblait que son corps le lâchait. Et la Fortune qui n'arrivait pas ! Une fois de plus, les détails domestiques l'embar-

rassaient. Il fallait avant que de songer à la Corse, songer à payer la chaise. Cinq pence. Inutile de se fouiller. Théodore savait qu'il ne les avait pas.

La nuit était tombée. Une petite neige volait dans l'air, chassée par le vent froid. Théodore debout sur le perron porta instinctivement la main à son côté, sentit le frisson le tordre à nouveau, la douleur le poindre. Ses dents claquèrent. Il n'était plus qu'un soldat blessé. Un instant même il crut qu'il allait tomber. Et puis la tête lui revint. Payer les porteurs, payer les porteurs ! Cinq pence ! Où les prendre ? Et ensuite, où aller ? Sur ce seuil, il se demanda si ce n'était pas le visage de la mort qu'il entrevoyait à travers les humides réseaux secoués par le vent. Pour la première fois de sa vie, il hésita. Lui qui n'avait jamais eu peur, eut peur du froid, de la faim, de la grande ville sournoise et de ces deux trognes d'assassins qui étaient là, devant la chaise. Il eut peur pour ce corps inlassable, pour cette tête encore pleine de projets et de désirs. Il cria silencieusement son désespoir à l'hiver de Londres.

Les hommes au bas du perron s'impatientaient.

— Little Chapel Street, dit-il enfin à l'un des porteurs.

— Où c'est ça ? dit l'homme à son camarade.

— Dans le Soho, dit Théodore. Je vous montrerai la maison.

L'homme siffla, hocha la tête :

— Ce sera dix pence au lieu de cinq, monsieur, dit-il. Le Soho à cette heure-ci ! Il y a une trotte. Et il fait nuit, et froid. Dix pence, hein ? conclut-il en soufflant sur ses doigts.

— Pas un penny de moins, dit l'autre.

— Bon, dit Théodore d'une voix calme.

Il venait brusquement de se rappeler qu'habitait là-bas un tailleur hongrois qui l'avait quelquefois secouru et hébergé. C'était un bon homme dont le

frère avait été tué jadis en Corse sous les ordres du roi.

— Pourvu que celui-là soit chez lui !

Et Théodore rentra dans sa boîte, claquant des dents, la poitrine serrée dans un étau.

Les tailleurs ne sont pas comme les ambassadeurs. Là où ils sont, ils restent. Au bout d'une heure, la chaise arriva dans Little Chapel Street. Théodore reconnut difficilement la maison, pataugea dans des immondices, alla à la porte en tenant son côté, frappa, avec tout près de lui les deux hommes qui avaient retiré les bâtons de la chaise pour l'assommer si personne n'ouvrait... La nuit était noire. Une petite neige à demi fondue tombait doucement et se changeait en boue noire, à peine sur le sol.

THÉODORE (d'une voix entrecoupée). — Ouvrez, ouvrez, au nom du ciel.

LE TAILLEUR. (sans ouvrir). — Qui est là ? (Sa voix tremble).

THÉODORE. — Ladzko, ouvre, c'est ton ami, Théodore...

Un instant encore et la porte s'entr'ouvre, sur cinq doigts, retenue par le pied d'un homme dont on voit la figure maigre et l'œil peureux, tandis que le blanc de la neige qui vole, caressé par la lumière, apparaît aux yeux des porteurs.

LE TAILLEUR. — C'est vous ? Ah ! mon Dieu !

Il tire le battant.

Le roi entre, avec un soupir de soulagement, le roi accompagné, porté presque jusqu'à un banc sur lequel il s'écroule. Les porteurs sont sur le seuil, plus méfiants que jamais. Ah ! payer ces hommes : dix pence ! Théodore fait un signe désespéré de la main. Ladzko paie. Puis la porte est fermée, sur la pauvre chaleur d'un intérieur d'ouvrier.

— Eh bien, Sire, mon cher Sire... Comme vous voilà fatigué !

Car le tailleur est, ou peu s'en faut, aux genoux de Théodore, le caresse et lui baise la main.

— Hé, c'est fini, Ladzko.

L'autre veut interrompre. Fini ? Là où il y a de la vie, il y a de l'espoir...

D'un geste très doux, le roi lui pose la main sur la bouche. Il ne peut plus discuter. Et d'une voix qui halète :

— Si tu veux, couche-moi, mon ami. Je ne t'ennuerai pas bien longtemps.

***

Nuit très mauvaise. Le malade cracha rouillé le lendemain, et fut bientôt très oppressé, avec une forte fièvre et un point de côté persistant. Perotto qui l'avait suivi à la piste vint à son chevet le deuxième jour de la maladie et vendit un vieux et sale bonnet de fourrure pour pouvoir amener un médecin de quartier qui diagnostiqua une fluxion de poitrine. Une vieille femme offrit ses services et lui mit un vésicatoire. De sa propre autorité, le tailleur le saigna, parce qu'il savait que la saignée faite le troisième jour de la fièvre est souveraine dans ces cas-là. Mais rien n'y fit. Le roi eut des mots charmants pour ses « fidèles serviteurs », ne rédigea point de testament parce qu'il ne possédait absolument rien sauf ses habits, esquissa quelques fort bonnes lois dans son délire et le 10 au soir se mit à râler. Le 11 décembre vers midi, après avoir prononcé quelques mots entrecoupés en langue italienne, une main dans celle de Ladzko, l'autre sous les lèvres de Perotto, il mourut.

La nouvelle circula avec rapidité de pauvre homme à misérable, et de mendiant à prostituée, et vint en moins de deux heures toucher Ben Tillett qui lâcha la surveillance d'un étal cependant mal protégé pour courir chez le tailleur.

— Mort ? demanda-t-il en entrant, d'un ton tragique.

Et il demeura la bouche ouverte, montrant la denture énorme d'un cheval.

— Hélas ! dit le Hongrois.

Alors Ben Tillett ayant blasphémé pour faire quelque chose et avoir l'air de sauter à la gorge du Destin, Perotto leva de dessus les pieds de son roi une tête tremblante. Sans éclat de voix, tranquillement, il dit au tailleur et à ceux qui étaient là :

— Cinquante mille ducats... hein, c'est une somme ? Eh bien je l'aurais bien doublée, moi, sur cette tête-là... Voilà !

Tout le monde l'ayant approuvé du geste, il baisa les pieds de Théodore et répéta :

— Saluez, saluez, vous autres. Chapeau bas, gentlemen... Il valait de l'or, ce roi-là !

Et le geste de ses mains creusées en forme de coupe puisait dans un coffre invisible.

***

Maintenant sur le seuil, Ben Tillett organisait le déroulement de la foule et réglait la cérémonie. Deux policemen s'émurent du nombre des assistants.

— Qu'est-ce que c'est que ce mort ? demanda l'un d'eux à l'Irlandais.

— Un roi, dit Ben.

— Ce n'est pas Charles-Édouard au moins, reprit le policier, ou son coquin de père. (Charles-Édouard qui aurait eu alors 36 ans, avait été battu à Culloden en 1746, mais la crainte de son nom subsistait parmi les royalistes).

— C'est le roi de Corse, expliqua Ben Tillett.

— Oui, grogna le policier, qui se mit à conférer avec son collègue. On dit ça. La Corse, vous dites ? Qu'est-ce que c'est que ça ?

Ils entrèrent, regardèrent Théodore, le chapeau à la main, puis le premier policier décida :

— John, vous allez appeler le chef... le mettre au courant...

— Bien, fit John.

Car, comme disait ce policier-là qui connaissait pourtant Ben Tillett et le quartier, « un roi, c'est une affaire, mon vieux, et il ne faut pas rigoler avec les rois. »

Le tailleur et Perotto avaient lavé le cadavre et l'avaient habillé. Théodore était exposé sur un lit de parade où tous les chiffons de la chambre avaient été rassemblés. Tout le Soho défilait. Lord Walpole avait été averti. Il s'excusa, mais nombre de gens parurent qui appartenaient à des milieux assez relevés, des patrons d'auberges, des loueurs de chevaux, quelques hommes de loi en petit habit noir, des porteurs, des journalistes, quelques jolies femmes qui fréquentaient d'habitude le Café d'Orange et que plusieurs de leurs amis accompagnaient.

***

Le seul ennui était que Théodore n'avait rien laissé pour se faire enterrer. Ce fut M. Wright, marchand d'huile, Campton Street 15, qui s'en chargea. Car nombre de bourgeois à la fin étaient venus saluer le corps. M. Wright donc se chargea du cercueil, de l'office à l'église Sainte-Anne, des cierges et du reste. Le tout d'ailleurs fut forcément au-dessous de la condition de Théodore, bien que décent et même honorable. Mais quand après la cérémonie, le sacristain vint dire à l'honorable marchand :

— Et l'endroit, monsieur... Où faut-il mettre monsieur votre ami ?

— Pardon, dit M. Wright, pardon, monsieur, ce monsieur, ce roi, ce mort enfin, n'était pas mon ami.

Car je suis un homme libre, monsieur. Mais enfin, je vous le demande, monsieur, Sa Majesté Corse a-t-elle laissé de quoi se faire enterrer, hein ? Oui ? Non ? Eh bien alors, monsieur, puisque vous ne répondez pas, souffrez que je réponde à votre place. Mettez-le, monsieur, où vous mettez les pauvres !

— Dans la fosse des pauvres, monsieur ?

— Pourquoi pas ? dit M. Wright.

— Avec ce beau cercueil et après ce beau service ?

— Pourquoi pas ? reprit M. Wright. La philosophie y trouvera son compte. Car je suis philosophe, monsieur.

— Un roi ? dit l'homme en reculant d'un pas avec un air effrayé... et comme si on lui proposait un sacrilège.

— Pourquoi pas, monsieur ? dit M. Wright en avançant d'un autre pas.

Car il faut dire que ce M. Wright était un esprit extraordinairement libre et tout à fait dégagé des vieux préjugés. Il avait cette réputation dans tout Campton Street. De plus, entêté comme un âne rouge. La scène se passait dans la sacristie où les deux hommes étaient seuls.

— Que sais-je ? dit le sacristain en agitant les mains, cela me paraît tellement... tellement, n'est-ce pas ? enfin, un roi !

Il y eut un long silence. Une lumière faible et froide tombait de la petite fenêtre. La sacristie sentait la cire et le moisi. M. Wright n'avait d'auditoire que ce sacristain borné et néanmoins ce fut là que, de toute sa vie, il réussit le mieux à mettre debout sa pensée. La rassemblant lentement, il en précipita soudain l'expression sur son adversaire :

— Un roi, monsieur, tonna-t-il. Eh bien, qu'est-ce donc qu'un roi ? N'est-ce pas un homme comme les autres ? Et faut-il faire tant de manières pour enterrer un roi ? N'a-t-il pas des poumons, un cœur, un foie,

une rate comme chacun de nous ? N'est-il pas né, n'est-il pas mort, n'a-t-il pas ri et pleuré, joui et souffert, monsieur ? Et quelle différence y a-t-il donc entre un roi et vous ?

— Hé ! dit l'autre, monsieur, quand passe dans son carrosse Sa Majesté George, notre roi, que Dieu garde...

— Monsieur, dit M. Wright, je vous arrête. Ceci est une autre affaire, proprement anglaise, et vous me répondez politique quand je vous parle philosophie. Le mort pour qui je vous ai avancé huit livres et huit shillings et qui me coûtera davantage, je vois cela à votre air (le sacristain s'inclina) n'était pas un roi, il était *le Roi*, monsieur, comprenez-vous ?

« Je ferai donc, poursuivit-il à voix plus sourde, fixer sur le mur extérieur de l'église une pierre, monsieur, sommée d'une couronne royale et où je dirai en latin et en anglais que rois et forçats de galère sont égaux devant la mort, ce qui est une grande vérité, monsieur, et puis encore celle-ci que le Destin grava ses leçons sur la tête vivante de Théodore, lui donna un royaume et lui refusa du pain.

Il se jeta alors sur le sacristain et le secouant par son habit :

— Ceci afin d'enseigner le peuple dans les siècles des siècles, monsieur, et pour compléter l'enseignement, mettez-moi, s'il vous plaît le corps de ce roi dans la fosse commune avec les mendiants, les loqueteux, les voleurs et les vieilles prostituées. Dieu vous garde, Monsieur !

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

		Pages
I.	— Un sourire de la fortune	11
II.	— L'amour et la politique	18
III.	— Dettes royales et de quel poids !	26
IV.	— Corps à corps avec le créancier	34
V.	— Messieurs les Ambassadeurs Corses	42
VI.	— Le poisson hors de la nasse	52
VII.	— Entrée en scène... pour le un !	61

DEUXIÈME PARTIE

I.	— Marchand d'orvinétan !	73
II.	— Sire, soyez ferme !	83
III.	— Sceptre en mains, couronne en tête	92
IV.	— Il se débat contre les chefs	103
V.	— Il gouverne et joue au soldat	117
VI.	— Quel métier que celui de Roi	130
VII.	— La bergère de Sa Majesté	144
VIII.	— Tournée pastorale	151
IX.	— L'oiseau reprend son vol	157

TROISIÈME PARTIE

I.	— Au cabaret du Cerf Rouge	169
II.	— Le Roi et les Marchands	179
III.	— A bord de la *Demoiselle-Agathe*	188
IV.	— Le roman du prisonnier	197

TABLE

Pages

V. — Le Roi part en chaise... brûlant le pavé..... 207
VI. — S'en revient sur un beau navire... 218
VII. — Sa Majesté chez les nonnes 234
VIII. — L'adieu à l'Italie 242

QUATRIÈME PARTIE

I. — La dernière carte du jeu..... 255
II. — L'ombre du créancier s'allonge..... ... 262
III. — On fait flèche de tout bois..... . . 272
IV. — Une bête curieuse..... .. 280
V. — Prison pour dettes..... 286
VI. — Ces Messieurs des Communes..... 293
VII. — L'abdication..... 298
VIII. — Un nouveau peuple dans le brouillard. 305
IX. — La très digne fin de Sa Majesté..... 314

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 13 AVRIL 1928
PAR F. PAILLART A
ABBEVILLE (FRANCE)

"LES ÉCRITS"

COLLECTION PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE JEAN GUEHENNO

CES *Ecrits* sont une collection sur la vie et la pensée contemporaines, une *enquête* dans le sens le plus large, où entreront notes, romans, essais, etc...

Ces *Ecrits* prennent place à côté des *Cahiers Verts* et des autres collections éditées par **Bernard Grasset,** ne faisant double emploi avec aucune et formant avec elles un ensemble harmonieux.

Tous ces *Ecrits* révèlent, avant tout, le même souci de l'homme et des hommes.

Premiers ÉCRITS parus :

La Rencontre de Cervantès et du Quichotte, par P.-E. MARTEL.

La Maison du Peuple, par LOUIS GUILLOUX.

Rencontres avec Richard Wagner, par ALEXANDRE ARNOUX.

La République des Professeurs, par ALBERT THIBAUDET.

Sans âme, par ANDRÉ THÉRIVE.

Dans la 6e partie du monde, par ARMEN OHANIAN.

ÉCRITS à paraître :

ROBERT GARRIC : *Belleville.*

ROBERT DE TRAZ : *L'Esprit de Genève.*

JEAN GUEHENNO : *Caliban parle.*

Imprimerie E. Durand, 18, rue Séguier, Paris

G.E. STECHERT & Co
(ALFRED HAFNER)
NEW YORK

UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
3 0112 070510083